BIBLIOTECA NAZ.
142
A
32
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITTORIO EMANUELE III
142
A
32
NAPOLI

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIEME.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE NEUVIEME.

Établiſſement des Portugais dans le Bréſil. Guerres qu'ils y ont ſoutenues. Productions & richeſſes de cette colonie.

I. *LES Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies?* Page 1.

II. *Par qui & comment fut découvert le Bréſil.* 5.

III. *Quels furent les premiers habitans que le Portugal donna au Bréſil.* 8.

IV. *La cour de Lisbonne partage le Bréſil entre pluſieurs grands ſeigneurs.* 12.

V. *Caracteres & uſages des peuples qu'on vouloit aſſujettir à la domination Portugaiſe.* 13.

VI. *Aſcendant des Miſſionnaires ſur les naturels du Bréſil, & ſur les Portugais, dans les premiers tems de la colonie.* 27.

VII. *Irruptions des François dans le Bréſil.* P. 33.

VIII. *Conquêtes des Hollandois dans le Bréſil.* 35.

IX. *Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, ſur les ſuccès d'une nation hérétique.* 41.

X. *Les Portugais réuſſiſſent à chaſſer les Hollandois du Bréſil.* 51.

XI. *Etabliſſement des Portugais ſur la riviere des Amazones.* 59.

XII. *Les Portugais veulent s'établir ſur la riviere de Plata. Leurs démêlés avec l'Eſpagne. Accommodement entre les deux puiſſances.* 75.

XIII. *Le Portugal avoit fondé ſes liaiſons avec le Bréſil ſur une mauvaiſe baſe. On lui ſubſtitua le monopole plus deſtructeur encore.* 80.

XIV. *Gouvernement civil, militaire & religieux établi dans le Bréſil.* 84.

XV. *Quel a été, quel eſt au Bréſil le ſort des Indiens ſoumis au Portugal.* 90.

XVI. *Etat du gouvernement de Para.* 96.

XVII. *Etat du gouvernement de Maragnan.* 100.

XVIII. *Etat du gouvernement de Fernambuc.* 103.

XIX. *Etat du gouvernement de Bahia.* 107.

XX. *Etat du gouvernement de Rio-Janeiro.* 114.

XXI. *Etat du gouvernement de Saint-Paul.* 122.

XXII. *Etat des trois gouvernemens de l'intérieur où ſont les mines.* 125.

XXIII. *Hiſtoire des mines d'or trouvées dans le Bréſil. Maniere de les exploiter.* 126.

XXIV. *Hiſtoire des mines de diamans découvertes dans le Bréſil. Conſidération ſur la nature de cette pierrerie.* 133.

XXV. *Situation actuelle du Bréſil.* 146.

XXVI. *Liaiſons extérieures du Bréſil.* 148.

XXVII. *Le Portugal & ſes établiſſemens éloignés ſont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'eſt-il fait ?* 151.

XXVIII. *Moyens qu'il conviendroit à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur.* 161.

XXIX. *La cour de Lisbonne devroit-elle être arrêtée dans ſes projets de réforme par la crainte de ſe brouiller avec l'Angleterre ?* 182.

XXX. *Peut-on raiſonnablement eſpérer que le Portugal améliorera ſon ſort & celui de ſes colonies ?* 186.

LIVRE DIXIEME.

Etabliſſement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

I. *Conſidérations ſur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.* 189.

II. *Eſt-il vraiſemblable que le grand Archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voiſin?* 194.

III. *Quelle eſt la nature du ſol des isles? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invaſion?* 200.

IV. *Le climat des isles eſt-il agréable, eſt-il ſain?* 207.

V. *Phénomenes ordinaires dans les isles.* 212.

VI. *Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des isles du vent.* 218.

VII. *Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, ſur la ruine des Caraïbes.* 225.

VIII. *Les François s'emparent d'une partie de Saint-Domingue. Caractere de ces aventuriers.* 229.

IX. *Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.* 235.

X. *Les Flibuſtiers déſolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corſaires.* 241.

XI. *Raiſons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne.* 277.

XII. *Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.* 282.

XIII. *Les isles de l'Amérique occaſionnerent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.* 284.

XIV. *C'eſt de l'Amérique que ſortit la guerre de 1755.* 298.

XV. *Les commencemens de la guerre furent funeſtes à l'Angleterre.* 303.

XVI. *Les Anglois ſortirent de leur léthargie, & s'emparerent des isles Françoiſes & Eſpagnoles. Quel fut l'auteur de leurs ſuccès?* 309.

XVII. *Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.* 330.

XVIII. *Le miniſtere Britannique n'eut pas des vues auſſi étendues que le comportoit la ſituation des choſes.* 335.

Fin de la Table du Tome cinquieme.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE NEUVIEME.

Établiſſement des Portugais dans le Bréſil. Guerres qu'ils y ont ſoutenues. Productions & richeſſes de cette colonie.

I. Les Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies?

L'ESPRIT national eſt le réſultat d'un grand nombre de cauſes, dont les unes ſont conſtantes, & les autres variables. Cette partie de l'hiſtoire d'un peuple eſt

peut-être la plus intéreſſante & la moins difficile à ſuivre. Les cauſes conſtantes ſont fixées ſur la partie du globe qu'il habite. Les cauſes variables ſont conſignées dans ſes annales, & manifeſtées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces cauſes agiſſent contradictoirement, la nation eſt inſenſée. Elle ne commence à prendre l'eſprit qui lui convient, qu'au moment où ſes principes ſpéculatifs conſpirent avec ſa poſition phyſique. C'eſt alors qu'elle s'avance à grands pas vers la ſplendeur, l'opulence & le bonheur qu'elle peut ſe promettre du libre uſage de ſes reſſources locales.

Mais cet eſprit, qui doit préſider au conſeil des peuples, & qui n'y préſide pas toujours, ne regle preſque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des paſſions qui les tourmentent ou les aveuglent; & il n'en eſt preſque aucun qui n'élevât ſa proſpérité ſur la ruine publique. Les métropoles des empires ſont les foyers de l'eſprit national, c'eſt-à-dire, les endroits où il ſe montre avec le plus d'énergie dans le diſcours, & où il eſt le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonſtances rares, où il s'agit du ſalut général. A meſure que la diſtance de la capitale s'accroît, ce maſque ſe détache. Il tombe ſur la fron-

tiere. D'un hémiſphere à l'autre que devient-il? rien.

Paſſé l'équateur, l'homme n'eſt ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Eſpagnol, ni Portugais. Il ne conſerve de ſa patrie que les principes & les préjugés qui autoriſent ou excuſent ſa conduite. Rampant quand il eſt foible; violent quand il eſt fort; preſſé d'acquérir, preſſé de jouir; & capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ſes fins. C'eſt un tigre domeſtique qui rentre dans la forêt. La ſoif du ſang le reprend. Tels ſe ſont montrés tous les Européens, tous indiſtinctement, dans les contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la ſoif de l'or.

N'auroit-il pas été plus humain, plus utile & moins diſpendieux, de faire paſſer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes? Les hommes auroient épouſé les femmes, les femmes auroient épouſé les hommes de la contrée. La conſanguinité, le plus prompt & le plus fort des liens, auroit bientôt fait, des étrangers & des naturels du pays, une ſeule & même famille.

Dans cette liaiſon intime, l'habitant ſauvage n'auroit pas tardé à comprendre que les arts & les connoiſſances qu'on lui por-

toit étoient très-favorables à l'amélioration de ſon ſort. Il eût pris la plus haute opinion des inſtituteurs ſupplians & modérés que les flots lui auroient amenés, & il ſe ſeroit livré à eux ſans réſerve.

De cette heureuſe confiance ſeroit ſortie la paix, qui auroit été impraticable, ſi les nouveaux venus fuſſent arrivés avec le ton impérieux & le ton impoſant de maîtres & d'uſurpateurs. Le commerce s'établit ſans trouble entre des hommes qui ont des beſoins réciproques; & bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des freres, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduiſent dans leur contrée. Les Indiens auroient adopté le culte de l'Europe, par la raiſon qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un empire, lorſque le gouvernement l'abandonne à elle-même, & que l'intolérance & la folie des prêtres n'en font pas un inſtrument de diſcorde. Pareillement la civiliſation ſuit du penchant qui entraîne tout homme à rendre ſa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, & que ces avantages ne lui ſoient pas préſentés par des étrangers ſuſpects.

Tels ſeroient les heureux effets que produiroit, dans une colonie naiſſante, l'attrait du plus impérieux des ſens. Point d'armes, point de ſoldats: mais beaucoup de jeunes

femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en ſe livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Bréſil.

II. Par qui & comment fut découvert le Bréſil.

C'eſt un continent immenſe, borné au Nord par la riviere des Amazones; au Sud, par la riviere de la Plata; à l'Eſt par la mer; au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivieres & de montagnes qui le ſéparent des poſſeſſions Eſpagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Bréſil. Il préféra de tourner au Nord-Oueſt, pour ne ſe pas trop éloigner de Saint-Domingue, le ſeul établiſſement qu'euſſent alors les Eſpagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux haſard procura, l'année ſuivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en eſt-il ainſi de preſque toutes les découvertes? Comment le haſard y a-t-il toujours plus de part que l'eſprit? C'eſt que le haſard travaille ſans ceſſe, tandis que l'eſprit s'arrête par pareſſe, change d'objets par inconſtance, ſe repoſe par laſſitude ou par ennui, & eſt jetté dans l'inaction par une

infinité de cauſes morales & phyſiques, domeſtiques ou nationales. C'eſt donc au haſard ou à cette fourmilliere innombrable d'hommes qui s'agitent en tout ſens & qui répandent leurs regards ſur tous les objets qui les environnent ou les frappent, ſouvent ſans deſſein de s'inſtruire, ſans projets de découvrir & par la ſeule raiſon qu'ils ont des yeux, c'eſt à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il ſe trouva à la vue d'une terre inconnue, ſituée à l'Oueſt. La tempête l'obligea d'y chercher un aſyle. Il mouilla ſur la côte au quinzieme degré de latitude auſtrale, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit poſſeſſion du pays ſans y former d'établiſſement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on ſubſtitua depuis celui de Bréſil; parce que le bois ainſi appellé, étoit la production du pays la plus précieuſe pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en ſe portant aux Indes, & qu'on ignoroit ſi elle n'en faiſoit pas partie, on lui donna le même nom, comme les Eſpagnols avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns & les autres diſtinguerent

ſeulement ces régions par le ſurnom d'Indes Occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde, & les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'eſt ainſi que les noms des lieux & des choſes, aſſignés au haſard par des ignorans, ont toujours embarraſſé les philoſophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonſtances purement acceſſoires, & ſouvent étrangeres, aux qualités phyſiques des objets déſignés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe tranſportée & reproduite, pour ainſi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra ſon empire, & rétablira les choſes dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laiſſe toujours après elle. Qui ſait ſi dans trois ou quatre mille ans, l'hiſtoire actuelle de l'Amérique ne ſera pas auſſi confuſe, auſſi inexplicable pour ſes habitans, que l'eſt aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainſi les hommes, & leurs connoiſſances, & leurs conjectures, ſoit vers le paſſé, ſoit vers l'avenir, ſont le jouet des loix & des mouvemens de la

nature entiere, qui ſuit ſon cours, ſans égard à nos projets & à nos penſées, peut-être même à notre exiſtence, qui n'eſt qu'une ſuite momentanée d'un ordre paſſager comme elle.

III. Quels furent les premiers habitans que le Portugal donna au Bréſil.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence d'inſtabilité des deſſeins & des meſures de l'homme dans ſes plus grandes entrepriſes, ſon aveuglement dans ſes recherches, & plus encore l'uſage de ſes découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait viſiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Bréſil, & qu'on crut s'être aſſuré qu'il n'y avoit ni or, ni argent, elle les mépriſa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaiſſeaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les ſcélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandiſe ne nuisît au commerce qu'on en faiſoit par les grandes Indes.

L'Aſie occupoit alors tous les eſprits.

C'étoit le chemin de la fortune, de la conſidération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faiſoient les Portugais, les richeſſes qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une ſupériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthouſiaſme étoit général. Perſonne ne paſſoit librement en Amérique: mais on commença à aſſocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquiſition voulut proſcrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Eſpagne. Cette averſion ſi ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, ſi enracinée, qu'il n'eſt pas poſſible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voiſin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en déteſtoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, ſoit conformité de circonſtances, ils ont pris les plus mauvaiſes de ſes inſtitutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquiſition.

Ce tribunal de ſang, érigé en Eſpagne en 1482 par un mêlange de politique & de fanatiſme, ſous le regne de Ferdinand & d'Iſabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord

ſon autorité, enſuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cens victimes, dont il faiſoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reſte en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient ſoupçonnés de pédéraſtie : désordre nouveau dans l'Etat, mais inſéparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il pourſuivit les ſorciers, qui, dans ces tems d'ignorance, étoient auſſi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote & barbare; les mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs ſur-tout, que leurs richeſſes rendoient plus ſuſpects.

On ſait que lorſque cette nation, longtems concentrée dans un petit & miſérable coin de terre, fut diſperſée par les Romains, pluſieurs de ſes membres ſe réfugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Eſpagnes. On les laiſſoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorſque ce pays eut recouvré ſon indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppreſſion n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retiraſſent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à ſortir d'Eſpagne ou à changer de culte. Chaque famille paya ſon aſyle en Portugal, de vingt livres. La ſu-

perſtition arma bientôt Jean III contre cette nation trop perſécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la reduiſit enſuite à l'eſclavage. Emanuel bannit, en 1496, ceux qui refuſerent de ſe faire chrétiens : mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Aſie, dont on ouvroit alors les ſources. L'établiſſement de l'inquiſition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiſcations que ſe permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils eſpérerent que 250,000 livres qu'ils fournirent à Sébaſtien pour ſon expédition d'Afrique, leur procureroit quelque tranquillité. Malheureuſement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeſte. Philippe II, qui étendit peu après ſes loix ſur le Portugal, régla que ceux de ſes ſujets qui deſcendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état eccléſiaſtique, ni dans les charges civiles. Ce ſceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainſi dire, ſur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un ſéjour où leur fortune ne les préſervoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec leſquelles ils avoient des liaiſons ſuivies. Cette émigration devint l'origine d'u-

ne grande révolution, étendit à pluſieurs contrées l'induſtrie, juſqu'alors concentrée en Eſpagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juifs, que l'inquiſition pourſuivoit ſans relâche, étoient exilés, en grand nombre dans le Bréſil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces ſang-ſues inſatiables, ils réuſſirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit ſentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvoit devenir utile à ſa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jetter des regards moins dédaigneux ſur une poſſeſſion immenſe que le haſard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutiſſoient toutes les immondices de la monarchie.

IV. La cour de Lisbonne partage le Bréſil entre pluſieurs grands ſeigneurs.

L'opinion du miniſtere devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands ſeigneurs s'animerent de ce nouvel eſprit. Le gouvernement accorda ſucceſſivement à ceux d'entr'eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un eſpace de quarante ou cinquante lieues ſur les côtes, avec une extenſion illimitée dans l'intérieur des ter-

res. Leur charte les autoriſoit à traiter le peuple aſſujetti de la maniere qui leur conviendroit. Ils pouvoient diſpoſer du ſol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois mois ſeulement & moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions: prérogatives que la couronne ſe réſerva. Pour perdre des fiefs ſi utiles & ſi honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laiſſer ſans défenſe, n'avoir point d'enfant mâle, ou ſe rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient ſollicité & obtenu ces provinces s'attendoient bien à s'en mettre en poſſeſſion, ſans beaucoup de dépenſe pour eux, ſans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondoient principalement leur eſpérance ſur l'inertie des petites nations qu'il falloit dompter.

V. Caracteres & uſages des peuples qu'on vouloit aſſujettir à la domination Portugaiſe.

L'homme, ſans doute, eſt fait pour la ſociété. Sa foibleſſe & ſes beſoins le démontrent. Mais des ſociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cens mille ames: ce ſont des monſtres

dans la nature. Ce n'eſt point elle qui les forme. C'eſt elle au contraire qui tend ſans ceſſe à les détruire. Elles ne ſe ſoutiennent que par une prévoyance continue & par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à ſe diſſiper, ſi une portion conſidérable de cette multitude ne veilloit à leur conſervation. L'air en eſt infecté; les eaux en ſont corrompues; la terre épuiſée à de grandes diſtances; la durée de la vie s'y abrége; les douceurs de l'abondance y ſont peu ſenties; les horreurs de la diſette y ſont extrêmes. C'eſt le lieu de la naiſſance des maladies épidémiques; c'eſt la demeure du crime, du vice, des mœurs diſſolues. Ces énormes & funeſtes entaſſemens d'hommes ſont encore un des fléaux de la ſouveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle & groſſit ſans interruption la foule des eſclaves, ſous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas ſurnaturels de populations ſont ſujets à fermentation & à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en eſt épouvantable.

Les ſociétés naturelles ſont peu nombreuſes. Elles ſubſiſtent d'elles-mêmes. On n'y attend point la ſurabondance incommode de la population pour la diviſer. Chaque diviſion va ſe placer à des diſtances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des

contrées anciennes ; tel celui du nouveau continent.

On y trouva le Bréſil diſtribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou ſur les bords des rivieres ; quelques-unes ſédentaires ; un plus grand nombre nomades ; la plupart ſans aucune communication entre elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étoient diviſées par des haines ou des jalouſies héréditaires. Ici, l'on tiroit ſa ſubſiſtance de la chaſſe & de la pêche ; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la maniere d'être & de vivre ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs & dans les coutumes.

Les Bréſiliens étoient en général de la taille des Européens, mais ils étoient moins robuſtes. Ils avoient auſſi moins de maladies, & vivoient long-tems. Ils ne connoiſſoient aucun vêtement. Les femmes avoient les cheveux extrêmement longs, & les hommes les tenoient courts ; les femmes portoient en braſſelets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portoient en collier ; les femmes peignoient leur viſage, au lieu que les hommes peignoient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaſte continent avoit ſon idiôme particulier, aucun n'avoit

des termes pour exprimer des idées abſtraites & univerſelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, étoit la preuve du peu de progrès qu'y avoit fait l'eſprit humain. La reſſemblance des mots d'une langue avec les autres prouvoit que les tranſmigrations réciproques de ces ſauvages avoient été fréquentes.

La nourriture des Bréſiliens étoit peu variée. Dans une région privée d'animaux domeſtiques, on vivoit de coquillages ſur les bords de la mer, de pêche près des rivières, & dans les forêts de chaſſe. Le vuide, que laiſſoient trop ſouvent des reſſources ſi fort incertaines, étoit rempli par le manioc & par quelques autres racines.

Ces peuples aimoient fort la danſe. Leurs chanſons n'étoient qu'une longue tenue, ſans aucune variété de tons. Elles rouloient ordinairement ſur leurs amours ou ſur leurs exploits guerriers. La danſe & le chant ſont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce ſont preſque des ſignes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendreſſe & du plaiſir. Nous apprenons ſous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le ſauvage n'a d'autre maître que ſa paſſion, ſon cœur & la nature. Ce qu'il ſent, nous le ſimulons. Auſſi le ſauvage qui chante ou qui danſe eſt-il toujours heureux.

La tranquillité perſonnelle des Bréſiliens n'étoit jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avoient point d'idée : mais celle de leurs petites ſociétés l'étoit quelquefois par des devins qui avoient ſurpris leur crédulité. De tems en tems, on maſſacroit ces impoſteurs, ce qui arrêtoit un peu l'eſprit de menſonge.

Les notions de dépendance & de ſoumiſſion, qui dérivent ſpécialement parmi nous de la connoiſſance d'un être créateur, n'étoient pas arrivées juſqu'à ces peuples. Cet aveuglement & l'ignorance où ils vivoient de ce qui devoit conſtituer une ſociété raiſonnablement ordonnée, avoient écarté de leurs déſerts tout principe de gouvernement. Jamais ils n'avoient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples ſauvages, les Bréſiliens ne marquoient aucun attachement pour les lieux qui les avoient vus naître. L'amour de la patrie, qui eſt une affection dominante dans les états policés ; qui, dans les bons gouvernemens, va juſqu'au fanatiſme & dans les mauvais paſſe en habitude ; qui conſerve à chaque nation pendant pluſieurs ſiecles, ſon caractère, ſes uſages & ſes goûts : cet amour n'eſt qu'un ſentiment factice qui naît dans la ſociété,

mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du ſauvage, eſt entiérement oppoſé à celle de l'homme ſocial. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans ſon enfance. A meſure que ſes forces & ſa raiſon ſe développent, il perd de vue le préſent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainſi, l'âge des paſſions & des plaiſirs, le tems ſacré que la nature deſtinoit à la jouiſſance, ſe paſſe dans la ſpéculation & dans l'amertume. Le cœur ſe refuſe ce qu'il deſire, ſe reproche ce qu'il s'eſt permis, également tourmenté par l'uſage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant ſans ceſſe la liberté qu'il a toujours ſacrifiée, l'homme revient, en ſoupirant, ſur ſes premieres années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un ſentiment continuel de curioſité & d'eſpérance. Il ſe rappelle avec attendriſſement le ſéjour de ſon enfance. Le ſouvenir de ſes innocens plaiſirs embellit, ſans ceſſe, l'image de ſon berceau, & le retient ou le ramene dans ſa patrie : tandis que le ſauvage, qui jouit, à chaque époque de ſa vie, des plaiſirs & des biens qu'elle doit amener & qui ne les ſacrifie pas à l'eſpérance d'une vieilleſſe moins laborieuſe, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au deſir qu'il éprouve ; ſent que la ſource de ſon plaiſir eſt en lui-même & que ſa patrie eſt par-tout.

Quoique la tranquillité des Bréſiliens n'eût pour baſe des loix d'aucune eſpece, rien, dans leurs petites ſociétés, n'étoit ſi rare que des diſſenſions. Si l'ivreſſe ou un malheureux haſard enfantoient une querelle & que quelqu'un y périt, le meurtrier étoit livré aux parens du mort, qui l'immoloient à leur vengeance ſans délibérer. Les deux familles s'aſſembloient enſuite & ſe concilioient dans la joie d'un feſtin bruyant.

Tout Bréſilien s'approprioit autant de femmes qu'il vouloit ou qu'il pouvoit s'en procurer, & les répudioit s'il s'en dégoûtoit. Celles qui manquoient à la foi qu'elles avoient jurée étoient, par une coutume aſſez généralement reçue, punies du dernier ſupplice, & l'on ne rioit point de l'homme qu'elles avoient trompé. Les mères, après leur couche, ne gardoient le lit qu'un jour ou deux; & portant leur enfant pendu au col dans une écharpe de coton, elles reprenoient leurs occupations ordinaires ſans aucun danger. En général, les ſuites des couches ſont moins fâcheuſes pour les femmes ſauvages que pour les femmes civiliſées; parce que les premieres nourriſſent toutes leurs enfans, & que la pareſſe des hommes les condamne à une vie très-laborieuſe qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, & les canaux excrétoires de ce ſang ſuperflu d'autant plus étroits. Un long repos, après

l'enfantement, loin de leur être néceſſaire, leur deviendroit auſſi funeſte qu'il le ſeroit parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonſtance n'eſt pas la ſeule où l'on voit les avantages des conditions diverſes ſe compenſer. Nous ſentons le beſoin de l'exercice. Nous allons chercher la ſanté à la campagne. Nos femmes commencent à mériter le nom de meres, en allaitant elles-mêmes leurs enfans. Ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot. Que ſignifient ces utiles & ſages innovations? Si ce n'eſt que l'homme ne peut s'écarter indiſcrétement des loix de la nature, ſans nuire à ſon bonheur. Dans tous les ſiecles à venir, l'homme ſauvage s'avancera pas à pas vers l'état civiliſé. L'homme civiliſé reviendra vers ſon état primitif; d'où le philoſophe conclura qu'il exiſte dans l'intervalle qui les ſépare un point où réſide la facilité de l'eſpece. Mais qui eſt-ce qui fixera ce point? Et s'il étoit fixé, quelle ſeroit l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme?

Les voyageurs étoient reçus au Bréſil avec des égards marqués. Ils ſe voyoient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguoient les expreſſions les plus obligeantes. On ne négligeoit rien pour les bien traiter: mais c'étoit un outrage impardonnable que de quitter une famille où

l'on avoit été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvoit eſpérer un traitement plus agréable. Cette hoſpitalité eſt un des plus ſûrs indices de l'inſtinct & de la deſtination de l'homme pour la ſociabilité.

Née de la commiſération naturelle, l'hoſpitalité fut générale dans les premiers tems. Ce fut preſque l'unique lien des nations ; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérées & les plus durables entre des familles ſéparées par des régions immenſes. Un homme perſécuté par ſes concitoyens ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il ſe préſentoit à la porte d'une ville ou d'une bourgade, & il diſoit. « Je ſuis un tel, fils » d'un tel, petit-fils d'un tel ; je viens pour » telle ou telle raiſon » ; & il arrangeoit ſon hiſtoire ou ſon menſonge de la maniere la plus merveilleuſe, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité, & il ajoutoit. « Re» cevez-moi : car ſi vous, ou vos enfans, ou » les enfans de vos enfans ſont jamais con» duits par le malheur dans mon pays, ils » me nommeront, & les miens les rece» vront ». On s'emparoit de ſa perſonne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établiſſoit dans les foyers de ſon hôte ; il en étoit traité comme un des membres de la famille ; il devenoit quelque-

fois l'époux, le raviſſeur ou le ſéducteur de la fille de la maiſon.

C'eſt de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que ſont iſſus les demi-dieux du paganiſme, fruit du libertinage & de l'hoſpitalité. La plupart dûrent la naiſſance à des paſſagers à qui l'on avoit accordé le coucher & qu'on ne revit plus.

Qu'il ſoit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état reſſemble au poſſeſſeur d'une habitation immenſe qui, au lieu de s'aſſeoir à côté de ſa femme, au milieu de ſes enfans, emploieroit toute ſa vie à viſiter ſes appartemens. La tyrannie, le crime, l'ambition, la miſere, la curioſité, je ne ſais quelle inquiétude d'eſprit, le deſir de connoître & de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur uſé, ont expatrié & expatrieront les hommes dans tous les tems.

Mais dans les ſiecles antérieurs à la civiliſation, au commerce, à l'invention des ſignes repréſentatifs de la richeſſe, lorſque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'aſyle au voyageur, l'hoſpitalité y ſuppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette ſacrée que les deſcendans de l'homme accueilli acquittoient ſouvent après le laps de pluſieurs ſiecles. De retour dans ſon pays, il ſe plaiſoit à raconter les marques de bienveillance qu'il

avoit reçues; & la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes se sont affoiblies, à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industrieux, rapaces & vils ont formé de tous côtés des établissemens, où l'on descend, où l'on ordonne, où l'on dispose des commodités de la vie, comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur, ni votre frere, ni votre ami. C'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent & non de vos égards qu'il se soucie. Lorsque vous êtes sorti, il ne se souvient plus de vous; & vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité, éteinte par-tout où la police & les institutions sociales ont fait des progrès, ne se retrouve plus que chez les nations sauvages & d'une maniere plus marquée au Brésil que par-tout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, les Bréfiliens regardoient les leurs avec attendrissement, racontoient leurs exploits avec complaisance, louoient leurs vertus avec transport. On les enterroit de-

bout dans une foſſe ronde. Si c'étoit un chef de famille, on enſeveliſſoit avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſes armes. Lorſqu'une peuplade changeoit de demeure, ce qui arrivoit ſouvent ſans d'autre motif que la fantaiſie de ſe déplacer, chaque famille mettoit des pierres remarquables ſur la foſſe de ſes morts les plus reſpectés. Jamais on n'approchoit de ces monumens de douleur, ſans pouſſer des cris effrayans, aſſez ſemblables à ceux dont on faiſoit retentir les airs quand on alloit combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduiſoient jamais les Bréſiliens à la guerre. Le deſir de venger leurs proches ou leurs amis, fut toujours le motif de leurs diviſions les plus ſanglantes. Ils avoient pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décidoient les hoſtilités, qui donnoient le ſignal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnoient aux expreſſions d'une haîne implacable. Quelquefois même on s'arrêtoit pour écouter des harangues emportées qui duroient des heures entieres. Elles rendoient vraiſemblables celles qu'on lit dans Homere & dans les hiſtoriens Romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans étoient armés d'une maſſue de bois d'ébene, qui avoit ſix pieds de long, un de large, & un pouce d'épaiſſeur.

Leurs

Leurs arcs & leurs fleches étoient du même bois. Ils avoient pour inſtrumens de muſique guerriere, des flûtes faites avec les oſſemens de leurs ennemis. Elles valoient bien, pour inſpirer le courage, nos tambours qui étourdiſſent ſur le danger, & nos trompettes qui donnent le ſignal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étoient les meilleurs ſoldats des guerres précédentes.

Les premieres attaques ne ſe faiſoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit à ſe ménager les avantages d'une ſurpriſe. Rarement combattoit-on de pied ferme. L'ambition ſe réduiſoit à faire des priſonniers. Ils étoient égorgés & mangés avec appareil. Durant le feſtin, les anciens exhortoient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour ſe régaler ſouvent d'un mets ſi honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne faiſoit jamais dévorer ceux des ennemis qui avoient péri dans l'action. Les Bréſiliens ſe bornoient à ceux qui étoient tombés vifs dans leurs mains.

Le ſort des priſonniers de guerre a ſuivi les différens âges de la raiſon. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les reſtituent, lorſque la paix a ſuccédé aux hoſtilités. Les peuples, à demi-barbares, ſe les approprient & les réduiſent en eſclavage. Les ſauvages ordinaires les maſſacrent, ſans les tourmenter. Les plus

ſauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'eſt leur exécrable droit des gens.

Cette antropophagie a long-tems paſſé pour une chimere dans l'eſprit de quelques ſceptiques. Ils ne pouvoient ſe perſuader que le beſoin eût réduit aucune nation à la cruelle néceſſité de ſe repaître des entrailles de l'homme; & ils croyoient encore moins qu'on ſe fût porté à cette atrocité ſans y être forcé par une privation abſolue de tous les ſoutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus impoſans, des relations plus authentiques ont diſſipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philoſophes qui cherchoient à juſtifier cette pratique de pluſieurs peuples ſauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des ſouverains qui, par un caprice, envoyoient leurs malheureux ſujets aux boucheries de la guerre: mais ils ont penſé qu'il étoit indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet uſage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale: mais combien les conſéquences n'en ſeroient-elles pas pernicieuſes? Quand vous aurez autoriſé l'homme à manger la chair de l'homme, ſi ſon palais y trouve de la ſaveur, il ne vous reſtera plus

qu'à rendre la vapeur du ſang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomenes communs ſur la ſurface du globe ; & arrêtez vos regards ſur l'eſpece humaine, ſi vous pouvez en ſupporter le ſpectacle.

Au Bréſil, les têtes des ennemis, maſſacrés dans le combat ou immolés après l'action, étoient conſervées très-précieuſement. On les montroit avec oſtentation, comme des monumens de valeur & de victoire. Les héros de ces nations féroces portoient leurs exploits gravés ſur leurs membres par des inciſions qui les honoroient. Plus ils étoient défigurés, & plus leur gloire étoit grande.

VI. Aſcendant des miſſionnaires ſur les naturels du Bréſil, & ſur les Portugais, dans les premiers tems de la colonie.

Ces mœurs n'avoient pas diſpoſé les Bréſiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des ſauvages contre les armes & la diſcipline de l'Europe? Un aſſez grand nombre avoit ſubi le joug, lorſqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établiſſement abandonné juſqu'alors aux fureurs & aux caprices de quelques brigands. En bâtiſſant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quel-

que calme étoit réſervée aux Jéſuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choſes, ſe diſperſerent parmi les Indiens. Ceux de ces miſſionnaires, qui, en haîne du nom Portugais, étoient maſſacrés, ſe trouvoient auſſi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient ſu pardonner. Inſenſiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroiſſoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant, pour les miſſionnaires, devint une paſſion. Lorſqu'un Jéſuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, ſe cachant dans les bois ſitués ſur la route. A ſon approche, ils ſortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils rempliſſoient les airs de chants d'allégreſſe, ils danſoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur ſatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie auſſi vive, mais plus réſervée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une poſture reſpectueuſe & convenable à leur ſexe. Tous réunis, ils conduiſoient en triomphe leur pere dans les lieux

où l'on devoit s'aſſembler. Là, il les inſtruiſoit des principaux myſteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la juſtice, à la charité fraternelle, à l'horreur du ſang humain, & les baptiſoit.

Comme ces miſſionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient ſouvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une deſtination ſi glorieuſe, diſtribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux ſauvages qu'ils trouvoient; & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaiſans. Ils ne revenoient jamais de leurs courſes, ſans être ſuivis de quelques Bréſiliens, dont ils avoient au-moins excité la curioſité. Dès que ces barbares avoient vu les Jéſuites, ils ne pouvoient plus s'en ſéparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les préſens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaiſance & de l'humanité ſur des peuples ſauvages, qu'il compare les progrès que les Jéſuites ont faits, en très-peu de tems, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaiſſeaux de l'Eſpagne & du Portugal n'ont pu faire en deux ſiecles. Tandis que des milliers de ſoldats changeoient deux grands empires policés

en déſerts de ſauvages errans, quelques miſſionnaires ont changé de petites nations errantes en pluſieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux avoient eu un eſprit moins infecté de celui de Rome; ſi, formés en ſociété dans la cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influer ſur tous les événemens politiques; s'ils n'avoient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, & tous les tribunaux par leur paſſion pour le deſpotiſme; ſi un zéle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis ſecrets du progrès des connoiſſances & les perſécuteurs de la philoſophie; s'ils avoient employé autant d'art à ſe faire aimer qu'à ſe faire craindre; s'ils avoient été auſſi jaloux d'accroître la ſplendeur de leur ſociété que d'en augmenter la puiſſance; ſi leurs chefs n'avoient pas abuſé des vertus même de la plupart des membres: l'ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être néceſſaire. Le dix-huitieme ſiecle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné ſon anéantiſſement. L'univers continueroit à être arroſé de leurs ſueurs & fécondé par leurs entrepriſes.

Les Bréſiliens avoient eu trop ſujet de haïr les Européens, pour ne pas ſe défier

même de leurs bienfaits. Mais un trait de juſtice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établiſſement de Saint-Vincent ſur la côte de la mer, au vingt-quatrieme degré de latitude auſtrale. Là, ils commerçoient paiſiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Bréſil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaiſon n'empêcha pas qu'on n'enlevât ſoixante-dix hommes pour en faire des eſclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les priſonniers où il les avoit pris, & à faire les excuſes qu'exigeoit une ſi grande inſulte. Deux Jéſuites, chargés de faire recevoir les réparations, que ſans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de ſa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embraſſant avec des larmes de joie : « Mes peres, leur dit-il, » nous conſentons à oublier le paſſé, & à » faire une nouvelle alliance avec les Portugais : mais qu'ils ſoient déſormais plus » modérés & plus fideles aux droits des » nations, qu'ils ne l'ont été. Notre attachement mérite au-moins de l'équité. On » nous traite de barbares, cependant nous » reſpectons la juſtice & nos amis ». Les miſſionnaires ayant promis que leur nation obſerveroit déſormais plus religieuſement

les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : « Si vous doutez de la bonne foi » des Cariges, je vais vous en donner une » preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement ; il eſt l'eſpérance de ma maiſon, & fait les délices de ſa mere : elle » mourroit de douleur, ſi elle perdoit ſon » fils. Je veux cependant vous le donner » en ôtage. Amenez-le avec vous, cultivez ſa jeuneſſe, prenez ſoin de ſon éducation, inſtruiſez-le de votre religion. » Que ſes mœurs ſoient douces ; qu'elles » ſoient pures. J'eſpere qu'à votre retour, » vous m'inſtruirez auſſi, & que vous me » rendrez à la lumiere ». Pluſieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jéſuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement : mais rien ne fait ſoupçonner qu'ils cherchâſſent à tromper les Indiens, en les portant à la ſoumiſſion. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces miſſionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faiſoit aſſez reſpecter dans la colonie, pour que le ſort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années des cannes à ſucre avoient été portées de Madere au Bréſil dont le ſol & le climat s'étoient trouvés favora-

bles à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-foible : mais on n'eut pas plutôt ſubſtitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du negre aux travaux languiſſans des Indiens, qu'elle prit des accroiſſemens. Ils devenoient de jour en jour plus conſidérables, parce que cette production, bornée juſqu'alors aux uſages de la médecine, devenoit de plus en plus un objet de volupté.

VII. Irruptions des François dans le Bréſil.

Cette proſpérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François. Ils tenterent ſucceſſivement de former trois ou quatre établiſſemens au Bréſil. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entrepriſes. Ils abandonnerent, par inconſtance & par laſſitude, des eſpérances capables de ſoutenir des eſprits qui n'auroient pas été auſſi faciles à ſe rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courſes infructueuſe, eſt un dialogue qui peint d'autant mieux le bon ſens naturel des ſauvages, qu'il eſt écrit dans ce ſtyle naïf qui caractériſoit, il y a deux ſiecles, la langue Françoiſe, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

« Les Bréſiliens, dit Lery, l'un des in-
» terlocuteurs, fort ébahis de voir les Fran-

» çois prendre tant de peine d'aller querir
» leur bois, il y eut une fois un de leurs
» vieillards qui me fit cette demande. Que
» veut dire, que vous autres François ve-
» nez de ſi loin querir du bois pour vous
» chauffer? N'y en a-t-il point en votre
» terre? A quoi lui ayant répondu qu'oui,
» & en grande quantité, mais non pas de
» telle ſorte que le leur, lequel nous ne
» brûlions pas comme il penſoit; ainſi com-
» me eux-mêmes en uſoient pour teindre
» leurs cordons & plumages, les nôtres
» l'amenoient pour faire la teinture. Il me
» répliqua: Voire, mais vous en faut-il
» tant? Oui, lui dis-je; car y ayant tel
» marchand en notre pays qui a plus de
» friſes & de draps rouges que vous n'en
» avez jamais vu par deçà, un ſeul ache-
» tera tout le bois dont pluſieurs navires
» s'en retournent chargés. Ha, ha! dit
» le ſauvage, tu me contes merveilles!
» Puis penſant bien à ce que je lui venois
» de dire, plus outre dit: mais cet hom-
» me tant riche dont tu parles, ne meurt-il
» point? Si fait, ſi fait, lui dis-je, auſſi-
» bien que les autres. Sur quoi, comme
» ils ſont grands diſcoureurs, il me deman-
» da derechef: Et quand doncques il eſt
» mort, à qui eſt tout le bien qu'il laiſſe?
» A ſes enfans, lui dis-je, s'il en a; & à
» défaut d'iceux, à ſes freres, ſœurs, ou

» plus prochains. Vraiment, dit alors mon » vieillard, à cette heure cognois-je que » vous autres François êtes de grands fols; » car vous faut-il tant travailler à paſſer la » mer pour amaſſer des richeſſes à ceux » qui ſurvivent après vous, comme ſi la » terre qui vous a nourris n'étoit point ſuf- » fiſante auſſi pour les nourrir ? Nous avons » des enfans & des parens, leſquels, com- » me tu vois, nous aimons; mais parce » que nous ſommes aſſurés qu'après notre » mort, la terre qui nous a nourris les » nourrira, certes nous nous repoſons ſur » cela ».

VIII. Conquêtes des Hollandois dans le Bréſil.

Cette philoſophie, ſi naturelle à des peuples ſauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande impreſſion ſur les François. Ils devoient ſuccomber à la tentation des richeſſes, dont la ſoif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par haſard, & commerçans par néceſſité, furent plus conſtans & plus heureux que les François dans leurs entrepriſes ſur le Bréſil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation auſſi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt ſecouer le

joug de l'Eſpagne, mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les hiſtoires ſont pleines des actes de tyrannie & de cruauté qui ſouleverent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les plus riches, furent retenues ou ramenées ſous un ſceptre de fer : mais les plus pauvres, celles qui étoient comme ſubmergées, réuſſirent par des efforts plus qu'humains à aſſurer leur indépendance. Lorſque leur liberté fut ſolidement établie, elles allerent attaquer leur ennemi ſur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, juſques aux Moluques, qui faiſoient partie de la domination Eſpagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ſes poſſeſſions. La trêve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuſe république, le tems de mûrir ſes nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on eſpéra les mêmes ſuccès dans l'Afrique & dans l'Amérique, compriſes dans ſon privilége, qu'avoit eus en Aſie celle des Indes Orientales. Les opérations de la nouvelle ſociété commencerent par l'attaque du Bréſil.

On avoit les lumieres néceſſaires pour ſe bien conduire. Quelques navigateurs Hollandois avoient haſardé d'y aller, ſans être arrêtés par la loi qui en interdiſoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, ſuivant l'uſage

de leur nation, ils offroient leurs marchandiſes à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays étoit dans une eſpece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt perſonnel y avoit corrompu tous les eſprits; que les ſoldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié juſqu'aux premieres notions de la guerre; & qu'il ſuffiroit de ſe préſenter avec des forces un peu conſidérables, pour ſurmonter infailliblement les légers obſtacles qui pourroient s'oppoſer à la conquête d'une région ſi riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entrepriſe. Il alla droit à la capitale. San-Salvador ſe rendit à la vue de la flotte Hollandoiſe. Le reſte de la province, quoique la plus étendue & la plus peuplée de la colonie, ne fit guere plus de réſiſtance.

C'étoit un terrible revers: mais il n'affligea point le conſeil d'Eſpagne. Depuis que cette couronne avoit ſubjugué le Portugal, elle n'en trouvoit pas les peuples auſſi ſoumis qu'elle l'eut voulu. Un déſaſtre qui pouvoit les rendre plus dépendans lui parut un grand avantage; & ſes miniſtres ſe féliciterent d'avoir enfin trouvé l'oc-

caſion d'aggraver le joug de leur deſpotiſme.

Sans avoir des idées plus juſtes ni des ſentimens plus nobles, Philippe penſa que la majeſté du trône exigeoit de lui quelques démonſtrations, quelques bienſéances. Il écrivit aux Portugais les plus diſtingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonſtances. Ils y étoient diſpoſés. L'intérêt perſonnel, le zele pour la patrie, le deſir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient ſervir. En trois mois on arma vingt-ſix vaiſſeaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Eſpagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un ſuccès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cens hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit inſulté, harcelé, battu, pouſſé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la miſere, forcerent leur gouverneur de ſe rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant: ils furent tous portés en Europe.

Les ſuccès que la compagnie avoit ſur

mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaiſſeaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Portugais & des Eſpagnols. Elle jettoit un éclat qui cauſoit de l'ombrage aux puiſſances même les plus intéreſſées à la proſpérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ſes flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conſerver ſa confiance. Les officiers ſubalternes vouloient s'élever, en ſecondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du ſoldat & du matelot étoit ſans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout ſembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce ſentiment utile par de fréquentes récompenſes. Outre la paie qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune ſe trouvant liée, par un arrangement ſi ſage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaiſſeaux ; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaiſſeaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui aſſurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cens navires, dont

la dépenſe montoit à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cens quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandiſes dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Auſſi le dividende ne fut-il jamais au-deſſous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il ſouvent à cinquante. Cette proſpérité, qui n'avoit d'autre baſe que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Bréſil.

Son amiral Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-ſix vaiſſeaux de guerre ſur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, & alors la mieux fortifiée. Il la ſoumit, après avoir livré pluſieurs combats ſanglans, dont il ſortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laiſſées en partant, ſubjuguerent dans les années 1633, 1634 & 1635 les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Bréſil, celle qui par conſéquent offroit le plus de denrées.

Ces richeſſes, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amſterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Bréſil entier, & charge Maurice de Naſſau de cette entrepriſe. Ce général arrive à ſa deſtination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la diſcipline dans les ſoldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs,

& il ſe met en campagne. On lui oppoſe ſucceſſivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Bréſilien Cameron, l'idole des ſiens, paſſionné pour les Portugais, brave, actif, ruſé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre ſous de bons maîtres. Tous ces différens chefs ſe donnent de grands mouvemens, pour couvrir les poſſeſſions dont on leur avoit confié la défenſe. Leurs efforts ſont inutiles. Les Hollandois achevent de ſe rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador juſqu'à l'Amazone.

IX. Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, ſur les ſuccès d'une nation hérétique.

Ce fut dans ces circonſtances qu'un Jéſuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le diſcours le plus véhément & le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La ſingularité de ce ſermon fera peut-être excuſer la longue analyſe que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du pſeaume 43, où le prophête s'adreſſant à Dieu, lui dit : « Réveille-toi, Seigneur ; pourquoi » t'es-tu endormi ? pourquoi as-tu détour- » né ta face de nous ? pourquoi as-tu oublié » notre miſere & nos tribulations ? Ré-

» veille-toi ; viens à notre ſecours. Songe » à la gloire de ton nom, & ſauve-nous ».

« C'eſt par ces paroles, remplies d'une » pieuſe fermeté, d'une religieuſe audace ; » c'eſt ainſi, dit l'orateur, qu'en proteſ- » tant plutôt qu'en priant, le prophête roi » parle à Dieu. Le tems & les circonſtan- » ces ſont les mêmes ; & j'oſerai dire » auſſi : réveille-toi. Pourquoi t'es-tu en- » dormi » ?

Vieira reprend ſon texte ; & après avoir démontré la conformité des malheurs d'Iſraël & des Portugais, il ajoute : « Ce ne » ſont donc point les peuples que je prê- » cherai aujourd'hui. Ma voix & mes pa- » roles s'éleveront plus haut. J'aſpire dans » ce moment à pénétrer juſques dans le ſein » de la divinité. C'eſt le dernier jour de la » quinzaine que dans toutes les égliſes de la » métropole on a deſtiné à des prieres de- » vant les ſacrés autels ; & puiſque ce jour » eſt le dernier, il convient de recourir au » ſeul & dernier remede. Les orateurs évan- » géliques ont travaillé vainement à vous » amener à réſipiſcence. Puiſque vous avez » été ſourds, puiſqu'ils ne vous ont pas con- » verti, c'eſt toi, Seigneur, que je conver- » tirai ; & quoique nous ſoyons les pécheurs, » c'eſt toi qui te repentiras.

» Lorſque les enfans d'Iſraël eurent com- » mis le crime dans le déſert, en adorant le

» veau d'or, tu révélas leur faute à Moïſe,
» & tu ajoutas, dans ton courroux, que tu
» voulois anéantir ces ingrats. Moïſe te dit :
» & pourquoi ton indignation contre ton
» peuple ? Avant que de ſévir, conſidere
» ce qu'il eſt à-propos que tu faſſes. Veux-
» tu que l'Egyptien t'accuſe de ne nous
» avoir malicieuſement tirés de l'eſclavage
» que pour nous exterminer dans les mon-
» tagnes ? Songe à la gloire de ton nom.

» Telle fut la logique de Moïſe, & telle
» ſera la mienne. Tu te répentis du projet
» que tu avois formé. Tu es le même. Mes
» raiſons ſont plus fortes que celles du lé-
» giſlateur des Hébreux. Elles auront le
» même effet ſur toi ; & ſi tu as formé le
» projet de nous perdre, tu t'en repentiras.
» Ignores-tu que l'hérétique enflé des ſuccès
» que tu lui accordes, a déja dit que c'eſt
» à la fauſſeté de notre culte qu'il doit ta
» protection & ſes victoires ? Et que veux-
» tu qu'en penſent les Gentils qui nous
» environnent, le Talapoin qui ne te con-
» noît pas encore, l'inconſtant Indien, l'i-
» gnorant & ſtupide Egyptien, à peine
» mouillé des eaux du baptême ? Les peu-
» ples ſont-ils capables de ſonder & d'ado-
» rer la profondeur de tes jugemens ? Ré-
» veille-toi donc ; & ſi tu prends quelque
» ſoin de ta gloire, ne ſouffre pas qu'on
» puiſe dans nos défaites des argumens con-

» tre notre croyance. Réveille-toi ; & que
» les tempêtes qui ont diſſipé nos flottes,
» diſſipent celles de notre ennemi commun:
» que la peſte, que les maladies qui ont fon-
» du nos armées, fondent les ſiennes ; &
» puiſque les conſeils des hommes ſe cor-
» rompent, quand il te plaît, remplis les
» ſiens de ténébres & de confuſion.

» Joſué étoit plus ſaint & plus patient
» que nous. Cependant ſon langage ne fut
» pas autre que le mien, & la circonſtance
» étoit bien moins importante. Il traverſe
» le Jourdain ; il attaque la ville de Haï; ſes
» troupes ſont diſperſées. Sa perte fut mé-
» diocre ; & le voilà qui déchire ſes vête-
» mens, qui ſe roule à terre, qui ſe répand
» en plaintes ameres, qui s'écrie : *Et pour-*
» *quoi nous faire paſſer le Jourdain ? Dis*
» *Seigneur, étoit-ce pour nous livrer à l'A-*
» *morrhéen ?* Et moi, lorſqu'il s'agit d'un
» peuple immenſe, dans une vaſte contrée,
» je ne m'écrierai pas : Ne nous as-tu don-
» né ces contrées que pour nous les ôter ?
» Si tu les deſtinois au Hollandois, que ne
» l'appellois-tu lorſqu'elles étoient incultes?
» L'hérétique t'a-t-il rendu de ſi grands
» ſervices, & ſommes-nous ſi vils à tes
» yeux que tu nous aies tirés de notre con-
» trée pour être ici ſon défricheur, pour
» lui bâtir des villes, pour l'enrichir par
» nos travaux ? Voilà donc le dédommage-

» ment que tu avois attaché dans ton cœur
» à tant d'hommes égorgés ſur la terre, &
» perdus ſur les eaux ? Cela ſera pourtant ſi
» tu l'as réſolu. Mais je te préviens que ceux
» que tu rejettes, que tu accables aujour-
» d'hui, demain tu les rechercheras ſans
» les trouver.

» Job, écraſé de malheurs, conteſte avec
» toi. Tu ne veux pas, ſans doute, que nous
» ſoyons plus inſenſibles que lui. Il te dit :
» *Puiſque tu as décidé ma perte, conſom-*
» *me-la ; tues-moi, anéantis-moi ; que je*
» *ſois inhumé & réduit en pouſſiere ; j'y con-*
» *ſens : mais demain, tu me chercheras &*
» *tu ne me trouveras plus. Tu auras des*
» *Sabéens, des Chaldéens, des blaſphé-*
» *mateurs de ton nom : mais Job, mais le*
» *ſerviteur fidele qui t'adore, tu ne l'auras*
» *plus.*

» Eh bien, Seigneur, je te dis avec Job:
» embrâſe, détruis, conſume-nous tous:
» mais un jour, mais demain tu chercheras
» des Portugais & tu en chercheras vaine-
» ment. A ton avis, la Hollande te four-
» nira des conquérans apoſtoliques qui por-
» teront, au péril de leur vie, par toute
» la terre, l'étendard de la croix ? La Hol-
» lande te formera un ſéminaire de prédi-
» cateurs apoſtoliques qui courront arroſer
» de leur ſang des contrées barbares pour
» les intérêts de ta foi ? La Hollande t'éle-

» vera des temples qui te plaiſent, te conſ-
» truira des autels ſur leſquels tu deſcen-
» des, te conſacrera de vrais miniſtres,
» t'offrira le grand ſacrifice, & te rendra
» le culte digne de toi? Oui, oui? Le
» culte que tu en recevras, ce ſera celui
» qu'elle pratique journellement à Amſter-
» dam, à Middelbourg, à Fleſſingue, &
» dans les autres cantons de cet enfer humi-
» de & froid.

» Je ſais bien, Seigneur, que la pro-
» pagation de ta foi & les intérêts de ta
» gloire ne dépendent pas de nous; & que
» quand il n'y auroit point d'hommes, ta
» puiſſance animant les pierres en ſuſci-
» teroit des enfans d'Abraham. Mais je
» ſais auſſi que depuis Adam, tu n'as point
» créé d'hommes d'une eſpece nouvelle;
» que tu te ſers de ceux qui ſont, & que
» tu n'admets à tes deſſeins les moins bons
» qu'au défaut de meilleurs. Témoin la pa-
» rabole du banquet : *Faites entrer les*
» *aveugles & les boiteux.* Voilà la marche
» de ta providence. La changes-tu aujour-
» d'hui? Nous avons été les conviés; nous
» n'avons pas refuſé de nous rendre au feſ-
» tin, & tu nous préferes des aveugles, des
» boiteux, des luthériens, des calviniſtes,
» aveugles dans la foi, boiteux dans les
» œuvres!

» Si nous ſommes aſſez malheureux pour

» que le Hollandois ſe rende maître du
» Bréſil, ce que je te repréſente avec
» humilité, mais très-ſérieuſement, c'eſt
» d'y bien regarder avant l'exécution de
» ton arrêt. Peſe ſcrupuleuſement ce qui
» pourra t'en arriver. Conſulte-toi pen-
» dant qu'il en eſt encore tems. Si tu as à te
» repentir, il vaut mieux que ce ſoit à pré-
» ſent que quand le mal ſera ſans remede.
» Tu vois où j'en veux venir, & les raiſons
» priſes dans ta propre conduite de la re-
» montrance que je te fais. Avant le déluge,
» tu étois auſſi très-courroucé contre le
» genre-humain. Noé eut beau te prier
» pendant un ſiecle. Tu perſiſtas dans ta
» colere. Les cataractes du ciel ſe rompent
» enfin. Les eaux ont ſurmonté les ſommets
» des montagnes. La terre entiere eſt inon-
» dée; & ta juſtice eſt ſatisfaite. Mais trois
» jours après; lorſque les corps ſurnage-
» rent; lorſque tes yeux s'arrêterent ſur la
» multitude des cadavres livides; lorſque
» la ſurface des mers t'offrit le ſpectacle le
» plus triſte, le plus affreux ſpectacle qui
» eût jamais affligé les regards des anges:
» que devins-tu? Frappé de ce tableau,
» comme ſi tu ne l'avois pas prévu, tes en-
» trailles s'émurent de douleur. Tu te ré-
» pentis d'avoir fait le monde. Tu eus des
» regrets ſur le paſſé. Tu pris des réſolu-
» tions pour l'avenir. Voilà comme tu es;

» & puiſque c'eſt-là ton caractere, pourquoi
» ne pas te ménager toi-même en nous épar-
» gnant? Pourquoi faire à préſent le furi-
» bond, ſi ton cœur en doit murmurer; ſi
» l'exécution des arrêts de ta juſtice doit
» affliger ta bonté? Songes-y avant de
» commencer & conſidere les ſuites du
» nouveau déluge que tu as projetté. Je vais
» te les peindre.

» La Bahia & le reſte du Bréſil ſont de-
» venus la proie des Hollandois; je le ſup-
» poſe. Vois-les. Ils entrent dans cette ville
» avec la fureur de conquérans, avec la ra-
» ge d'hérétiques. Vois que ni l'âge, ni le
» ſexe ne ſont épargnés. Vois le ſang qui
» coule. Vois les coupables, les innocens,
» les femmes, les enfans paſſés au fil de l'é-
» pée, égorgés les uns ſur les autres. Vois
» les larmes des vierges qui pleurent l'injure
» qu'elles ont ſoufferte. Vois les vieillards
» traînés par les cheveux. Entends les cris
» confus des religieux, des prêtres qui em-
» braſſent leurs autels & qui élevent leurs
» bras vers toi. Toi-même, Seigneur, tu
» n'échapperas pas à leurs violences. Oui!
» tu en auras ta part. L'hérétique forcera
» les portes de tes temples. Les hoſties, ton
» propre corps ſera foulé aux pieds. Les
» vaſes que ton ſang a remplis ſerviront à
» la débauche. Tes autels ſeront renverſés.

» Tes

» Tes images ſeront lacérées. Des mains » ſacrileges ſe porteront ſur ta mere.

» Que ces affronts te fuſſent adreſſés & » que tu les ſouffriſſes, je n'en ſerois pas » étonné, puiſque tu en ſouffris de plus » ſanglants autrefois : mais ta mere ! où eſt » la piété filiale ? Quoi ! tu ôtas la vie à » Oſée, pour avoir touché l'arche. La » main que Jeroboam avoit levée ſur un » prophête, tu la deſſéchas ; & il reſte à » l'hérétique des milliers de bras pour des » forfaits plus atroces ? Tu détrônas, tu fis » mourir Balthazar, pour avoir bu dans » des vaſes où ton ſang n'avoit pas été con- » ſacré ; & tu épargnes l'hérétique ; & il n'y » a pas deux doigts & un pouce pour tracer » ſon arrêt de mort ?

» Enfin, Seigneur, lorſque tes temples » ſeront dépouillés, tes autels détruits, ta » religion éteinte au Bréſil, & ton culte » interrompu ; lorſque l'herbe croîtra ſur le » parvis de tes égliſes, le jour de Noël » viendra ſans que perſonne ſe ſouvienne » du jour de ta naiſſance. Le carême, la ſe- » maine-ſainte viendront, ſans que les » myſteres de ta paſſion ſoient célébrés. Les » pierres de nos rues gémiront, comme » elles gémirent dans les rues ſolitaires de » Jéruſalem. Plus de prêtres, plus de ſacri- » fices, plus de ſacremens. L'héréſie s'em- » parera de la chaire de vérité. La fauſſe

» doctrine infectera les enfans des Portu-
» gais. Un jour on demandera aux enfans
» de ceux qui m'entourent : *Petits garçons,*
» *de quelle religion êtes-vous ?* & ils répon-
» dront : *nous ſommes calviniſtes. Et vous*
» *petites filles ?* & elles répondront : *nous*
» *ſommes luthériennes.* Alors tu t'attendri-
» ras, tu te repentiras : mais puiſque le
» regret t'attend, que ne le préviens-tu ?

» Mais, dis-moi, quelle gloire trouve-
» ras-tu à détruire une nation & à la faire
» ſupplanter par une autre ? C'eſt un pou-
» voir que tu confias autrefois à un petit
» habitant d'Anatho. En nous puniſſant, tu
» triomphes du foible ; en nous pardon-
» nant, tu triomphes de toi. Sois miſéri-
» cordieux pour ta propre gloire, pour
» l'honneur de ton nom. Que ta colere ne
» ſoit ni de tous les jours, ni même d'un
» jour. Tu ne veux pas que le ſoleil ſe cou-
» che ſur notre reſſentiment ; & combien
» ne s'eſt-il pas levé, combien ne s'eſt-il pas
» couché ſur le tien ? Exiges-tu de nous une
» modération que tu n'as pas ? Ne ſais-
» tu que donner le précepte & non l'e-
» xemple ?

» Pardonne donc, Seigneur ; fait ceſſer
» nos malheurs. Vierge ſainte, intercede
» pour nous. Supplie ton fils ; ordonne-lui.
» S'il eſt courroucé par nos offenſes, dis-
» lui qu'il nous les remette, ainſi qu'il nous

» eſt enjoint par ſa loi de les remettre à » ceux qui nous ont offenſés ».

Je ne ſais ſi le Seigneur fut ſenſible à l'apoſtrophe de l'orateur Vieira : mais très-peu de tems après, les Hollandois virent interrompre leurs conquêtes par une révolution que toutes les nations deſiroient, ſans qu'aucune l'eût prévue.

X. Les Portugais réuſſiſſent à chaſſer les Hollandois du Bréſil.

Depuis que les Portugais avoient ſubi le joug Eſpagnol, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, deſpote, profond & diſſimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere : mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ſes maximes, perſuadé qu'il valoit mieux régner ſur un Etat ruiné, que de voir dépendre la ſoumiſſion de ſes habitans de leur bonne volonté, les avoit laiſſé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de tréſors, de gloire & de puiſſance, achetés par des ruiſſeaux de ſang. Le ſucceſſeur de ce foible prince, plus imbécille encore que ſon pere, attaqua à découvert & avec mépris leur adminiſtration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'inſtigation d'Olivarez, il vouloit les pouſſer à la révolte,

pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés, réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, & le duc de Bragance placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfèvre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Un grand obſtacle s'oppoſoit à ces eſpérances. Les terres appartenoient aux Portugais qui étoient reſtés ſous la domination de la république. Les uns n'avoient jamais eu des moyens ſuffiſans pour former de riches plantations, & la fortune des autres avoit été détruite par les calamités inſéparables de la guerre. Cette impuiſſance ne fut pas plutôt connue en Europe, que les capitaliſtes des Provinces-Unies s'empreſſerent de fournir les fonds néceſſaires pour tous les travaux qu'il étoit poſſible d'entreprendre. Auſſi-tôt, tout change de face, tout prend une nouvelle vie : mais des bâtimens trop ſuperbes ſont élevés : mais une maladie contagieuſe fait périr un nombre infini d'eſclaves : mais on ſe livre généralement à tous les excès du luxe. Ces fautes & ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagements. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils ſe permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite ſi folle les rend de plus en plus inſolvables ; & les priſons ſe rempliſſent de coupables ou de malheureux. Pour préſerver d'une ruine totale ce bel établiſſement, la compagnie eſt réduite à ſe charger des dettes : mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, juſqu'à ce que toutes les créances ſoient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens du monopole avoient laiſſé écrouler les fortifications, ils avoient vendu les armes & les munitions de guerre : ils avoient permis le retour dans la métropole à tous les ſoldats qui le deſiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique, & fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briſer un joug étranger. La ſtipulation, qui les privoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étoient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet étoit de maſſacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire enſuite main-baſſe ſur le peuple, qui étoit ſans précaution parce qu'il ſe croyoit ſans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étoient entrés, eurent le tems de ſortir de la place & de ſe mettre en ſûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obſcurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domeſtique, il s'étoit élevé à celui de commiſſionnaire, & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richeſſes. Il devoit à ſa probité la confiance univerſelle ; & ſa généroſité attachoit inviolablement une infinité de gens à ſes intérêts. Le revers qu'on venoit

d'éprouver n'étonna pas ſa grande ame. Sans l'aveu, ſans l'appui du gouvernement, il oſe lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ſes vertus & ſes projets, aſſemblent autour de lui les Bréſiliens, les ſoldats Portugais, les colons même. Il leur inſpire ſa confiance, ſon activité, ſon courage. On le ſuit dans les combats; on ſe preſſe autour de ſa perſonne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas ſur ſes lauriers. Il ne laiſſe pas au vaincu le tems de ſe reconnoître. Quelques diſgraces qu'il éprouve en pourſuivant le cours de ſes proſpérités, ne ſervent qu'à développer la fermeté de ſon ame, les reſſources de ſon génie, l'élévation de ſon caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par ſa conſtance que par ſon intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ſes ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique & en Aſie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrement refuſé de reſtituer. La cour de Lisbonne, occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu ſonger à ſe faire juſtice: mais ſon impuiſſance n'avoit pas diminué ſon reſſentiment. Dans cette diſpoſition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Bréſil;

elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-tems amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, étoit » instruit de notre zele, de ses intérêts & » de nos succès; bien loin de chercher à » nous arracher les armes, il nous encourageroit à poursuivre notre entreprise, il » nous appuieroit de toute sa puissance ». Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des

Hollandois. Le peu de ces républicains, qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Bréſil par une capitulation du 28 janvier 1654.

Combien les eſprits ſont changés! Tous ces événemens ne ſont & ne nous paroiſſent que les ſuites de quelques cauſes politiques, morales ou phyſiques; & l'orateur Vieira n'eſt à nos yeux qu'un enthouſiaſte éloquent. Mais tranſportons-nous au tems des Hébreux, lorſqu'ils avoient des ſéminaires d'inſpirés; des Grecs, lorſqu'on ſe rendoit de tous les côtés à Delphes; des Romains, lorſqu'on n'oſoit tenter aucune grande entrepriſe, ſans avoir conſulté les entrailles des victimes & les poulets ſacrés; de nos ancêtres, au tems des croiſades. Voyons, à la place de Vieira, un prophête, une pithoniſſe, un augure, un Bernard; & la révolution du Bréſil prendra tout-à-coup une couleur ſurnaturelle. Ce ſera Dieu qui, touché de la ſainte hardieſſe d'un perſonnage extraordinaire, aura ſuſcité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies ſignerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroiſſoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante poſſeſſion, que des vues fauſſes & des circonſtances malheureuſes leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations.

Le traité, qui, en 1661, termina les diviſions des deux puiſſances, aſſura la propriété du Bréſil entier au Portugal, qui s'engagea, de ſon côté à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandiſes.

Ainſi ſortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-Monde, & donner à la république une conſiſtance qu'elle ne pouvoit obtenir de ſon propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'Etat ſe fût chargé de ſon adminiſtration, de ſa défenſe; & pour la faire proſpérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Bréſil eût été conſervé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureuſement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce ſuccès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens ſous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne ſe virent pas plutôt délivrés, par une convention ſolide, d'un ennemi qui les avoit ſi ſouvent vaincus, ſi ſouvent humiliés, qu'ils s'occuperent du ſoin de donner de la ſtabilité à leur poſſeſſion & d'y multiplier les richeſſes. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour aſſurer la proſpérité publique, por-

toient malheureuſement l'empreinte de l'ignorance & du préjugé : mais ils étoient très-ſupérieurs à tout ce qui s'étoit pratiqué juſqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne régloit l'intérieur de ſa colonie, quelques-uns de ſes plus actifs ſujets cherchoient à l'étendre. Ils s'avancerent au midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, juſqu'à celle des Amazones. Les Eſpagnols paroiſſoient en poſſeſſion de ces deux fleuves. On réſolut de les en chaſſer, ou d'en partager avec eux l'empire.

XI. Etabliſſement des Portugais ſur la riviere des Amazones.

L'Amazone, ce fleuve ſi renommé par l'étendue de ſon cours, ce grand vaſſal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vaſſaux, ſemble puiſer ſes ſources dans cette multitude de torrens, qui, deſcendus de la partie orientale des Indes, ſe réuniſſent dans un terrein ſpacieux, pour en compoſer cette riviére immenſe. Cependant l'opinion la plus commune la fait ſortir du lac de Lauricocha, comme d'un réſervoir des Cordelieres, ſitué dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude auſtrale. Dans ſa marche de mille à onze cens lieues, elle reçoit un nombre

prodigieux d'autres rivieres, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui, du rivage, l'accabloient de fléches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des Espagnols, de ces peuples qui n'eurent jamais, à la vérité, ni la délicatesse du goût, ni la sensibilité, ni la grace, qui furent le partage des Grecs: mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de

caractere, une élévation d'ame, une imagination auſſi féconde & plus ardente qu'elle ne l'avoit accordée à aucune autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au-dedans, au-dehors de leur étroite contrée, ſans rencontrer le merveilleux. Ils virent ſur le Pinde Apollon entouré de neuf muſes. Ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes. Ils attacherent Prométhée ſur le Caucaſe. Ils écraſerent les géans ſous le poids des montagnes. Si l'Etna mugit & vomit des torrens de flamme, c'eſt Typhée qui ſouleve ſa poitrine. Leurs campagnes & leurs forêts furent peuplées de ſatyres & de faunes; il n'y eut aucun de leurs poëtes qui n'eût aſſiſté à leurs danſes; & une nature toute nouvelle reſte muette ſous les regards de l'Eſpagnol. Il n'eſt frappé, ni de la ſingularité des ſites, ni de la variété des plantes & des animaux, ni des mœurs ſi pitoreſques d'une race d'hommes inconnue juſqu'à lui. A quoi penſe-t-il donc? A tuer, à maſſacrer, à piller. La recherche de l'or, qui le tient courbé vers le pied des montagnes, réduit à la poſture & à la ſtupidité de la brute.

Dès le tems d'Hercule & de Théſée, le Grec avoit donné l'exiſtence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'hiſtoire de ſes héros, ſans en excepter celle d'Alexandre;

& les Eſpagnols infatués de ce rêve de l'antiquité, le tranſporterent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guere trouver d'origine plus vraiſemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il exiſtoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en ſociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaiſir de ſe perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romaneſque, ils publierent, avec raiſon, que dans le Nouveau-Monde, les femmes étoient toutes ſi malheureuſes, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de ſecouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les ſuivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chaſſes, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette réſolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une averſion ſi décidée pour les hommes, pouvoient-elles conſentir à devenir meres? Mais des époux, pouvoient-ils aller chercher des épouſes, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chaſſoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, pouvoit-il expoſer ou égorger ſes en-

ſans, ſous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles ; & commettre de ſang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir ? Mais une république ariſtocratique, ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un ſénat de femmes ; quoiqu'un Etat monarchique ou deſpotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puiſſe l'être encore par une ſeule femme ? Que l'on conſidere la foibleſſe organique du ſexe ; ſon état preſque toujours valétudinaire ; ſa puſillanimité naturelle ; la dureté des travaux de l'état ſocial, pendant la paix & pendant la guerre ; l'horreur du ſang ; la crainte des périls ; & que l'on tâche de concilier tous ces obſtacles avec la poſſibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre ſexe, qui vivent ſéparées, malgré le beſoin & le deſir naturel qui devroient les rapprocher & les réunir ; il n'eſt pas dans l'ordre des choſes que le haſard ait compoſé des peuples d'hommes ſans femmes, encore moins un peuple de femmes ſans hommes. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis qu'on parle de cette conſtitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque

ſoin qu'on l'ait cherchée. Il en ſera donc de ce prodige ſingulier, comme de tant d'autres, qu'on ſuppoſe toujours exiſter, ſans ſavoir où ils exiſtent.

Quoi qu'il en ſoit du phénomene des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inſpira de curioſité. Les guerres civiles qui déſoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la ſatisfaire. Les eſprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orſua, gentilhomme Navarrois, diſtingué par ſa ſageſſe & par ſon courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cuſco avec ſept cens hommes. Ces monſtres nourris de ſang, altérés de celui de tous les gens de bien, maſſacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un baſque féroce nommé Lopès d'Aguirre qui leur promettoit tous les tréſors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des eſpérances ſi ſéduiſantes, ces barbares deſcendent dans l'Océan par l'Amazone, & abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'iſle eſt égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles ſont plus riches. On pénetre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le ſein du Pérou, où tout

devoit être mis à feu & à ſang. Un corps de troupes, aſſemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les diſperſe. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque ſon déſeſpoir par une action atroce. « Mon enfant, dit-il à ſa fille unique, qui » le ſuivoit dans ſes voyages, j'eſpérois te » placer ſur le trône; les événemens trom- » pent mon attente. Mon honneur & le » tien ne permettent pas que tu vives pour » devenir l'eſclave de mes ennemis: meurs » de la main d'un pere ». A l'inſtant, il lui tire un coup de fuſil au travers du corps, & l'acheve tout de ſuite, en plongeant un poignard dans ſon cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il eſt pris & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entierement pendant un demi-ſiecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la ſuite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de ſurmonter les difficultés qui s'oppoſoient à une connoiſſance utile de ce grand fleuve, étoit réſervé aux Portugais.

Cette nation, qui conſervoit encore un reſte de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Belem. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots

remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone juſqu'à l'embouchure du Napo, & enſuite le Napo même qui le conduiſit aſſez près de Quito, où il ſe rendit par terre. La haine qui diviſoit les Eſpagnols & les Portugais, quoique ſoumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards; l'eſtime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un ſervice ſignalé. Il repartit accompagné de d'Acunha & d'Artiéda, deux Jéſuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ſes obſervations & d'en faire d'autres. Le réſultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Eſpagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corſaires ennemis, qui infeſtoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaiſſeaux qui étoient parvenus à ſe réunir à la Havane, n'étoient pas ſans danger. Les galions étoient ſouvent attaqués par des eſcadres qui les enlevoient, & toujours ſuivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut poſſible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou

à peu de frais, par terre, les tréſors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Deſcendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le Port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Bréſil auroit fortifié la flotte Eſpagnole, en ſe joignant à elle. On ſeroit parti en toute ſûreté de parages peu connus & peu fréquentés, & on ſeroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en impoſer, ou avec des moyens de ſurmonter les obſtacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne ſongea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à ſa ſituation.

Les Jéſuites Eſpagnols entreprirent de former une miſſion dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, juſqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque miſſionnaire, accompagné d'un ſeul homme de ſa nation, ſe chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes ſortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il paſſoit les mois entiers à grimper ſur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le ſon de quelque tambour ou de quelque autre. Dès qu'il s'étoit aſſuré qu'il y avoit des

ſauvages au voiſinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, ſur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, ſe laiſſoient ſéduire par les ſeuls préſens dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le miſſionnaire pût employer, & dont il eût beſoin.

Lorſqu'il avoit raſſemblé quelques familles, il les conduiſoit dans des lieux qu'il avoit choiſis pour former une bourgade. Rarement réuſſiſſoit-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient inſupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroiſſoit préférable à l'eſprit de ſociété qu'on vouloit qu'ils priſſent; & une averſion inſurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient paſſé leur vie ſans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les ſoins paternels de leur légiſlateur, ne manquoient guere à ſe diſperſer à la moindre abſence qu'il faiſoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établiſſement.

Il eſt impoſſible qu'un lecteur qui réfléchit ne ſe demande pas à lui-même, par quelle étrange manie, un individu qui jouit dans ſa patrie de toutes les commodités de la vie, peut ſe réſoudre à la fonction pénible & malheureuſe de miſſionnaire; s'éloigner de ſes

concitoyens, de ſes amis, de ſes proches; traverſer les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts; s'expoſer aux horreurs de la plus extrême miſere; courir à chaque pas, le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque inſtant celui d'être maſſacré par des hommes barbares; s'établir au milieu d'eux; ſe prêter à leurs mœurs; partager leur indigence & leurs fatigues; reſter à la merci de leurs paſſions ou de leurs caprices, auſſi long-tems au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue & s'en faire entendre?

Si c'eſt par enthouſiaſme de religion: quel plus terrible reſſort peut-on imaginer que celui-là? Si c'eſt par le reſpect pour un vœu d'obéiſſance à des ſupérieurs qui vous diſent VA, & auxquels on ne ſauroit ſans parjure & ſans apoſtaſie demander raiſon de leurs ordres: que ne peuvent point, ſoit pour ervir, ſoit pour nuire, des maîtres hypo-rites ou ambitieux qui commandent ſi deſ-otiquement & qui ſont ſi aveuglément béis? Si c'eſt par un ſentiment profond de mmiſération pour une portion de l'eſpece maine que l'on s'eſt propoſé d'arracher à norance, à la ſtupidité & à la miſere: je connois pas une vertu plus héroïque. ant à la conſtance avec laquelle ces hom-s rares perſéverent dans une carriere auſſi itante, j'aurois penſé qu'à force de vivre des ſauvages, ils le devenoient eux-

mêmes ; & je me ſerois trompé dans ma conjecture. C'eſt de toutes les vanités humaines la plus louable qui les ſoutient.

» Mon ami, me diſoit un vieux miſſionnaire qui avoit vécu trente ans au milieu » des forêts, qui étoit tombé dans un profond ennui depuis qu'il étoit rentré dans » ſon pays, & qui ſoupiroit ſans ceſſe après » ſes chers ſauvages : mon ami, vous ne » ſavez pas ce que c'eſt que d'être le roi, » preſque le dieu d'une multitude d'hommes qui vous doivent le peu de bonheur » dont ils jouiſſent, & dont l'occupation » aſſidue eſt de vous en témoigner leur » reconnoiſſance. Ils ont parcouru des forêts immenſes ; ils reviennent tombant » de laſſitude & d'inanition ; ils n'ont tué » qu'une piece de gibier, & pour qui » croyez-vous qu'ils l'aient réſervée ? C'eſt » pour le PERE : car c'eſt ainſi qu'ils nous » appellent ; & en effet ce ſont nos enfans. » Notre préſence ſuſpend leurs querelles. » Un ſouverain ne dort pas plus ſûrement » au milieu de ſes gardes que nous au » milieu de nos ſauvages. C'eſt à côté » d'eux que je veux aller finir mes jours ».

Avec cet eſprit, les Jéſuites avoient ſurmonté ſur l'Amazone des obſtacles qui paroiſſoient invincibles. Leur miſſion, commencée en 1637, réuniſſoit en 1766 dix mille habitans diſtribués en trente-ſix bour-

gades, dont douze étoient ſituées ſur le Napo & vingt-quatre ſur l'Amazone. Elles étoient éloignées les unes des autres de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptoient des individus d'un grand nombre de nations, tous opiniâtrément attachés à leur idiôme, à leurs mœurs, à leurs coutumes, & qu'on n'accoutumoit jamais à ſe regarder comme membres d'une même ſociété. Les efforts qu'on faiſoit pour donner de l'extenſion à cet établiſſement n'étoient point heureux & ne pouvoient pas l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne ſont pas fécondes, & leur ſtérilité augmente lorſqu'on les fait changer de demeure. Les hommes ſont foibles; & l'habitude où ils ſont de ſe baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'eſt pas ſain, & les maladies contagieuſes y ſont fréquentes. On n'a pas encore réuſſi, & il eſt vraiſemblable qu'on ne réuſſira jamais à tourner l'inclination de ces ſauvages vers la culture. Ils ſe plaiſent à la pêche & à la chaſſe, qui ne ſont pas favorables à la population. Dans un pays preſque entierement ſubmergé, il y a peu de poſitions commodes pour des établiſſemens. Ils ſont, la plupart, ſi éloignés les uns des autres, qu'il leur eſt impoſſible de ſe ſecourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, ſont trop

iſolées ; la plupart enfoncées dans des lieux inacceſſibles, & ſi peu nombreuſes, qu'elles ſe réduiſent ſouvent à cinq ou ſix familles.

De tous les Indiens que les Jéſuites Eſpagnols avoient raſſemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de reſſort. Il faut que chaque miſſionnaire ſe mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la ſalſe-pareille, que la nature libérale leur préſente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en eſt éloigné de trois cens lieues, pour les échanger contre des choſes du premier beſoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fléches pour la chaſſe, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'eſt juſques-là qu'on eſt parvenu à étendre leurs déſirs. Ils ſont ſi contens de ce qu'ils poſſedent, qu'ils ne ſouhaitent rien de plus. Ils vivent ſans ſouci, dorment ſans inquiétude, & meurent ſans crainte. On peut les dire heureux, ſi le bonheur conſiſte plus dans l'exemption des peines qui ſuivent les beſoins, que dans la multiplicité des jouiſſances que ces beſoins demandent.

Cet état naiſſant, qui eſt l'ouvrage de la religion ſeule, n'a produit juſqu'ici aucun avantage

avantage à l'Eſpagne, & il eſt difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en eſt la capitale. Les deſtructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais ſongé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richeſſes qui excitent ſi puiſſamment leur avidité: mais les ſauvages voiſins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que des miſſionnaires établiſſoient l'autorité de la cour de Madrid ſur les bords de l'Amazone, d'autres miſſionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil ſervice. A ſix ou ſept journées au-deſſous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Eſpagne, on trouve Saint-Paul, la premiere des nombreuſes bourgades formées, à des diſtances immenſes, par les Portugais ſur le fleuve principal & ſur les rivieres qui s'y jettent.

Si les Maynas avoient la liberté de former des liaiſons avec ces voiſins, ils parviendroient à ſe procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils ſont plus ſéparés par la Cordeliere, qu'ils ne le ſeroient par des mers immenſes. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des ſuites plus heureuſes. Il ne ſeroit pas impoſſible que, malgré leur rivalité, l'Eſpagne & le

Portugal ſentiſſent qu'il eſt de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permiſſion. On ſait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le ſuperflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en ſe ſécourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de proſpérité, où, ſans ce concours, elles ne ſauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le tems, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puiſque Quito eſt dans l'impoſſibilité d'acheter ce qui paſſe de l'Ancien-Monde dans le nouveau, & que Para ne conſomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en eſt des antipathies nationales, ou des jalouſies des couronnes, comme des paſſions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt eſt de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien univerſel. La haîne & la vengeance conſentent à ſouffrir, pourvu qu'elles nuiſent. Elles ſe nourriſſent mutuellement des plaies qu'elles ſe font, du ſang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & l'homme corrompu dans nos malheureuſes ſociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'eſt forgés.

Il faut déſeſpérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations Européennes qui les partagent. Depuis long-tems on ſoupçonnoit que l'Amazone & l'Orenoque communiquoient enſemble par la riviere Noire, où la cour de Lisbonne a pluſieurs établiſſemens. La démonſtration de ce phénomene ſi conteſté fut acquiſe, en 1744, par quelques bateaux Portugais, qui, partis d'un fleuve, ſe trouverent ſur l'autre. Voilà une nouvelle ſource de jalouſie que les deux miniſteres auroient bien dû tarir, lorſqu'ils ſe ſont occupés à terminer les différends qui avoient trop ſouvent enſanglanté la riviere de la Plata.

XII. Les Portugais veulent s'établir ſur la riviere de la Plata. Leurs démêlés avec l'Eſpagne. Accommodement entre les deux puiſſances.

Les Portugais, qui s'étoient montrés peu de tems après les Eſpagnols ſur ce grand fleuve, ne tarderent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils remonterent juſqu'à la hauteur de Buenos-Aires, & qu'ils prirent poſſeſſion de ſa rive ſeptentrionale. Cet acte n'avoit eu aucune ſuite, lorſque la cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du Saint-Sacrement, préciſément à l'extrêmité du territoire qu'elle croyoit lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Eſpa-

gnols, qui détruisirent, sans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élevent aussi-tôt entre les deux puissances. L'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les papes. Le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique: mais il soutient que cet ordre de choses a été annullé par des arrangemens postérieurs & d'une maniere plus particuliere par celui de 1668, qui a terminé les hostilités & réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrête, en 1681, que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé: mais que l'habitant de Buenos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siecle, rompit cette convention provisionnelle; & les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht. Ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avoient eu; puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença, entre l'établissement Portugais du Saint-Sacrement & l'établissement Espagnol de Buenos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel

toutes les parties du Bréſil, toutes les parties du Pérou, quelques négocians même des deux métropoles prenoient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'appercevoir que ſes tréſors du Nouveau-Monde étoient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus ſûr moyen que de reſſerrer, le plus qu'il ſeroit poſſible, l'entrepôt de tant de liaiſons frauduleuſes. Ses miniſtres ſoutinrent que les dépendances de la place Portugaiſe ne devoient pas s'étendre plus loin que la portée du canon; & ils firent occuper par des troupeaux & des bergeries, par les bourgades de Maldonado & de Monte-Video, par tous les moyens connus, la côte ſeptentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve juſqu'à l'établiſſement qui leur cauſoit de ſi vives inquiétudes.

Ces entrepriſes imprévues ranimerent d'éternelles animoſités, que les liaiſons de commerce avoient un peu ſuſpendues. Ces peuples limitrophes ſe firent une guerre ſourde. On ſe croyoit à la veille d'une rupture ouverte, lorſqu'une convention, de 1750, parut devoir terminer les différends des deux monarchies. Le Portugal y échangeoit la colonie du Saint-Sacrement & ſon territoire, contre ſept des miſſions, anciennement formées ſur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agiſſoit de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, & la choſe n'étoit pas aiſée. Les Jéſuites, qui, dès leur naiſſance, s'étoient ouvert une route ſecrete à la domination, pouvoient contrarier le démembrement d'un empire, fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devoient ſe croire chargés de la félicité d'un peuple docile qui, en ſe jettant dans leur ſein, s'étoit repoſé ſur eux du ſoin de ſa deſtinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avoient pas été ſubjugués. En ſe ſoumettant à l'Eſpagne, avoient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner? Sans avoir médité ſur les droits impreſcriptibles des nations, ils pouvoient penſer que c'étoit à eux ſeuls de décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoiſſoit pour le joug Portugais étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur ſimplicité. Une ſituation ſi critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces, que les deux puiſſances avoient fait partir d'Europe & celles qu'on put raſſembler dans le Nouveau-Monde, ſe réunirent pour prévenir ou pour ſurmonter les obſtacles qu'on enviſageoit. Cet appareil n'en impoſa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les ſept peuplades cédées ne fuſſent pas ſécourues par les autres peuplades ou ne le fuſſent pas ouvertement; quoiqu'elles ne

viſſent plus à leur tête les guides qui juſqu'alors les avoient menés au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défenſe de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de ſe borner à fatiguer l'ennemi & à lui couper les ſubſiſtances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis oſerent l'attendre en raſe campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes. Ce grand échec déconcerta leurs meſures. Leur courage parut mollir ; & ils abandonnerent leur territoire au vainqueur, ſans faire les efforts qu'annonçoient leurs premieres réſolutions, & que peut-être comportoient leurs forces.

Après cet événement, les Eſpagnols voulurent entrer en poſſeſſion de la colonie du Saint-Sacrement. On refuſa de la leur remettre, par la raiſon que les habitans de l'Uraguay n'étoient que diſperſés, & que juſqu'à ce que le miniſtere de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ſes domaines, ils ſeroient toujours diſpoſés à recouvrer un territoire qu'ils avoient quitté à regret. Ces difficultés, bonnes ou mauvaiſes, empêcherent que l'accord ne fût terminé. Les deux cours l'anéantirent même, en 1761, & tout retomba dans la premiere confuſion.

Depuis, ces déſerts ont été enſanglantés preſque ſans interruption, tantôt, par des

hoſtilités ſimplement tolérées, & tantôt par des guerres publiques. Privé du ſecours de l'Angleterre, le Portugal s'eſt vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777 & du 11 mars 1778, l'ont dépouillé, ſans retour, de la colonie du Saint-Sacrement: mais ils lui ont reſtitué le territoire de la riviere de Saint-Pierre, qui lui avoit été enlevé, ſous le prétexte, ſi ſouvent allégué, de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenans déſoloient la Plata & l'Amazone, des citoyens paiſibles & laborieux multiplioient, ſur les côtes du Bréſil, des productions importantes, qu'ils livroient à leur métropole qui, de ſon côté, fourniſſoit à tous leurs beſoins.

XIII. Le Portugal avoit fondé ſes liaiſons avec le Bréſil ſur une mauvaiſe baſe. On lui ſubſtitua le monopole, plus deſtructeur encore.

Ces échanges ſe faiſoient par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto, dans le mois de mars. Les bâtimens, qui la formoient, ſe ſéparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur deſtination reſpective: mais ils ſe réuniſſoient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de ſeptembre ou d'octobre de l'année ſuivante, ſous l'eſcorte des vaiſſeaux de guerre, qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choſes, ſi oppoſé aux maximes généralement reçues, bleſſoit les bons ſpéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laiſſé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires, dans la ſaiſon qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce ſyſtême auroit fait baiſſer le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaiſons entre la métropole & la colonie, devenues plus vives, auroient répandu des lumieres & donné au gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de ſa protection & de ſon autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces conſidérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaiſſeaux qui auroient navigué ſéparément; par l'habitude, qui prend plus d'empire encore ſur les gouvernemens que ſur les citoyens; par les inſinuations de quelques hommes puiſſans, dont la révolution auroit contrarié les intérêts; par cent préjugés, tous hors d'état de ſoutenir la diſcuſſion la moins ſévere.

C'eſt ſur cette mauvaiſe baſe, que portoient les rapports des poſſeſſions Portugaiſes de l'ancien & du Nouveau-Monde, lorſque la découverte des mines d'or & de diamans fixa ſur le Bréſil, dès le commencement du ſiecle, les yeux de toutes les na-

tions. On penſa généralement que ces richeſſes, ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la colonie, en feroient un des plus beaux établiſſemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entierement détrompée, lorſqu'elle apprit avec ſurpriſe que la plus importante partie de cette région venoit d'être miſe ſous le joug du monopole.

Le Portugal avoit fait, ſans le ſecours d'aucune compagnie, des découvertes immenſes en Afrique & dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques aſſociations que formoient paſſagérement entr'eux les rois, les nobles, les négocians, & qui expédioient des flottes plus ou moins conſidérables pour ces trois parties du monde. On ne ſe ſeroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit ſaiſi les avantages ineſtimables de la concurrence, finiroit par adopter, dans un ſiecle de lumiere, un ſyſtême deſtructeur, qui, raſſemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement & de la vie, ne laiſſe dans tout le reſte que l'inertie & la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repouſſant, pour ainſi dire, ſes habitans d'un ſein déchiré, ne leur laiſſoit d'aſyle & de ſalut que ſur la mer ou dans le Nouveau-Monde. Les terribles ſecouſſes qui avoient renverſé cette

ſuperbe capitale, ſe renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorſqu'on vit établir une compagnie excluſive pour vendre à l'étranger, au Bréſil, & même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins ſi connus ſous le nom de Porto, qui forment la boiſſon de beaucoup de colonies d'une partie du Nord & ſur-tout de l'Angleterre. Cette ſociété a un fonds de 3,000,000 liv. diviſé en deux cens actions de 2500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes juſqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils ſont autoriſés à faire & qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que ſoit l'année. On leur paie le meilleur vin à raiſon de 156 livres 5 ſols le tonneau; mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que ſoit la diſette: quelque conſidérable que ſoit le débit, le cultivateur ne peut eſpérer qu'une augmentation de 31 livres 5 ſols par tonneau; & le tonneau eſt de deux cens vingt pots. Porto, devenue par ſa population, par ſes richeſſes & par ſon activité, la premiere ville du royaume, depuis que Lisbonne avoit comme diſparu, Porto crut, avec raiſon, ſon commerce anéanti par cette funeſte aliénation des droits de la nation entiere en faveur d'une aſſociation. La province entre Duro & Minho, la plus fertile de l'Etat, ne

fonda plus d'eſpérance ſur ſa culture. Le déſeſpoir porta les peuples à la ſédition, & la ſédition rendit cruel le gouvernement. Douze cens citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiſcations odieuſes.

Le 6 Juin 1755 fut formée, pour le grand Para & pour le Maragnan, une compagnie excluſive qui eut un capital de 3,000,000 l. diviſé en douze cens actions. Quatre ans après, la province de Fernambuc fut miſe ſous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 livres, qu'on partagea en trois mille quatre cens parties. Les deux ſociétés furent autoriſées à gagner ſur les comeſtibles quinze pour cent, tous frais faits; & à vendre leurs marchandiſes quarante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auroient coûté à Lisbonne même. On leur laiſſoit la liberté de payer auſſi peu qu'elles le voudroient les denrées des régions ſoumiſes à leur tyrannie. Des faveurs ſi extraordinaires devoient durer vingt ans, & pouvoient être renouvellées, au grand détriment de la colonie.

XIV. Gouvernement civil, militaire & religieux établi dans le Bréſil.

Le Bréſil eſt actuellement diviſé en neuf provinces, toutes conduites par un com-

mandant particulier. Quoique ces différens chefs ſoient tenus de ſe conformer aux réglemens généraux que le vice-roi juge à propos de faire, ils ſont comme indépendans de ſon autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne, & qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans : mais leur miſſion a communément plus de durée. La loi leur défend de ſe marier dans la contrée ſoumiſe à leur juriſdiction, de s'intéreſſer dans aucune branche de commerce, d'accepter le moindre préſent, de recevoir des émolumens pour les fonctions de leur charge ; & cette loi eſt aſſez rigoureuſement obſervée depuis quelques années. Auſſi rien n'eſt-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces poſtes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit, comme celui qui eſt révoqué, compte de ſa conduite à des commiſſaires choiſis par la métropole ; & les citoyens de tous les ordres ſont indiſtinctement admis à former des accuſations contre lui. S'il meurt dans ſa place, l'évêque, l'officier militaire le plus avancé, & le premier magiſtrat prennent conjointement les rênes du gouvernement juſqu'à l'arrivée de ſon ſucceſſeur.

La juriſprudence du Bréſil eſt abſolument la même que celle de Portugal. Chaque diſ-

trict a ſon juge, dont on peut appeller aux tribunaux ſupérieurs de Bahia & de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para & le Maragnan qui ne ſoient ſoumis à aucune des deux juriſdictions, & dont les procès ſoient portés en ſeconde inſtance à la métropole. Une route un peu différente eſt ſuivie dans les cauſes criminelles. Le juge de chaque canton punit ſans appel les fautes légeres. Les forfaits reſſortiſſent du gouverneur, aidé de quelques aſſeſſeurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit, dans chaque province, recueillir les ſucceſſions qui tombent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ſes honoraires, & fait paſſer le reſte en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette inſtitution, d'ailleurs judicieuſe, c'eſt que les créanciers du Bréſil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le commandant & quatre magiſtrats adminiſtrent les finances de chaque province. Le réſultat de leurs opérations paſſe tous les ans au tréſor-royal de la métropole, & y eſt diſcuté très-ſévérement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu conſidérable qui n'ait une aſſemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui ſont confiés, & régler, ſous

l'inſpection du commandant, les légeres taxes dont elle a beſoin. On lui a accordé pluſieurs privileges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire eſt réglé au Bréſil ſur le même pied qu'en Portugal & dans le reſte de l'Europe. Les troupes ſont à la diſpoſition de chaque gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, juſqu'à celle de capitaine excluſivement. Il a la même autorité ſur les milices, compoſées de tous les citoyens qui ne ſont pas *fildagos*, c'eſt-à-dire de la haute nobleſſe, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un beſoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir un uniforme & le payer eux-mêmes, ne ſont pas aſſemblés dans l'intérieur des terres: mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, & c'eſt alors le fiſc qui les nourrit. Les negres & les mulâtres ont des drapeaux particuliers, & les Indiens combattent avec les blancs. Au tems où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cens quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cens cinquante hommes de milice.

Quoique le roi, comme grand-maître de l'ordre de chriſt, jouiſſe ſeul au Bréſil des dixmes eccléſiaſtiques; quoique le produit de la croiſade ſoit tout entier verſé dans ſes

coffres, on a vu ſe former ſucceſſivement, dans cette vaſte partie du Nouveau-Monde, ſix évêchés qui reconnoiſſent pour leur métropole l'archevêché de Bahia, fondé en 1552. Les heureux prélats, preſque tous Européens, qui rempliſſent ces ſieges honorables, vivent très-commodément avec les émolumens attachés aux fonctions de leur miniſtere, & avec une penſion, depuis douze mille cinq cens juſqu'à trente mille livres que le fiſc leur donne.

Parmi les paſteurs ſubalternes, il n'y a que les miſſionnaires fixés dans les bourgades Indiennes qui ſoient payés par le gouvernement: mais les autres trouvent des reſſources ſuffiſantes dans les peuples ſuperſtitieux qu'ils ſont chargés d'édifier, d'inſtruire & de conſoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à ſon curé, il lui faut quarante ſols pour chaque naiſſance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres & à rien pour les indigens, eſt rarement reſpectée. L'avidité des prêtres s'eſt même portée juſqu'à doubler ce honteux ſalaire dans la région des mines.

On tolere quelques aſyles pour des vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro: mais jamais il ne fut permis, dans le Bréſil, de fonder aucun couvent pour des religieuſes. Les moines ont trouvé plus de facilités. Il exiſte

vingt-deux maiſons de différens ordres, dont les deux plus riches ſont occupées par des bénédictins, auſſi libertins qu'oiſifs. Aucun de ces funeſtes établiſſemens n'eſt placé dans le pays de l'or. Les Jéſuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le gouvernement, pour ſe ſouſtraire à la loi qui en interdiſoit le ſéjour à tous les réguliers. Depuis leur expulſion, aucun inſtitut ne s'eſt trouvé aſſez puiſſant pour arracher une faveur ſi ſignalée.

Sans avoir proprement l'inquiſition, le Bréſil n'eſt pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les eccléſiaſtiques de la colonie que ce tribunal choiſit pour ſes agens, ſe nourriſſent tous de ſes maximes ſanguinaires. Leur fanatiſme s'eſt quelquefois porté à des excès incroyables. L'accuſation de judaïſme eſt celle qui provoque le plus ſouvent leur impitoyable ſévérité. Les fureurs en ce genre furent pouſſées ſi loin, depuis 1702 juſqu'en 1718, que tous les eſprits ſe remplirent de terreur, que la plupart des cultures reſterent négligées.

Dans le Bréſil, il n'y a point d'ordonnance particuliere pour les eſclaves, & ils devroient être jugés par la loi commune. Comme leur maître eſt obligé de les nourrir, & que l'uſage s'eſt aſſez généralement établi de leur abandonner un petit terrein qu'ils peuvent cultiver, à leur profit, les fêtes & les

dimanches, ceux d'entre eux qui ſont ſages & laborieux, ſe trouvent en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur eſt-elle refuſée. Ils peuvent même l'exiger, au prix fixé par les réglemens, lorſqu'on les opprime. C'eſt vraiſemblablement pour cette raiſon que, malgré de grandes facilités pour l'évaſion, il n'y a guere de negres fugitifs dans ce vaſte continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays des mines ſeulement, s'occupent au loin & paiſiblement du ſoin de faire naître les productions néceſſaires à leur ſubſiſtance.

Ceux des noirs, qui ont briſé leurs chaînes, jouiſſent du droit de cité comme les mulâtres : mais les uns & les autres ſont exclus du ſacerdoce & des charges municipales. Au ſervice même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons. Rarement, les blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur: La plupart ſe contentent de former avec elles des liaiſons illégales. Ce commerce, que les mœurs autoriſent, ne differe guere du mariage dans une région où tout homme diſpoſe de ſa fortune au gré de ſes caprices & de ſes paſſions.

XV. Quel a été, quel eſt au Bréſil le ſort des Indiens ſoumis au Portugal.

L'état des Indiens n'a pas été toujours le même. Dans l'origine, on ſe ſaiſiſſoit d'eux ;

on les vendoit dans les marchés ; on les faiſoit travailler comme des eſclaves dans les plantations.

Sébaſtien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Bréſiliens que ceux qui auroient été faits priſonniers dans une guerre juſte : mais cette loi n'eut aucune ſuite, parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres ; & qu'on n'avoit encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II, qui, en 1595, confirma les diſpoſitions de Sébaſtien, qui même reduiſoit à dix ans la ſervitude de ceux que ce prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté.

Deux réglemens de 1605 & de 1609 déclarerent de nouveau les Indiens, tous les Indiens ſans exception, parfaitement libres. Philippe III, inſtruit qu'on ſe jouoit de ſes ordres, porta, en 1611, une troiſieme loi qui décernoit des peines graves contre les infracteurs. Mais, à cette époque, la colonie étoit encore ſous un gouvernement municipal, la plupart de ſes adminiſtrateurs étoient nés en Amérique même ; de ſorte que les nouvelles diſpoſitions ne furent guere plus reſpectées que ne l'avoient été les anciennes.

Cependant les miſſionnaires s'élevoient

tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leurs néophites. La nouvelle cour de Lisbonne eéda, en 1647, à leurs preſſantes ſollicitations, & renouvella très-formellement la défenſe de retenir aucun Bréſilien dans la ſervitude. L'eſprit d'indépendance qui ſe manifeſta d'une extrêmité de la colonie à l'autre, fit ſentir à une domination mal affermie qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir tout ce qui étoit juſte ; & elle modifia ſes ordres huit ans après, en permettant l'eſclavage des individus nés d'une mere négreſſe & d'un pere Indien.

Alors, les Hollandois venoient d'être chaſſés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaiſons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres ſanglantes qu'il avoit fallu ſoutenir contre ces républicains, reprirent leur cours. Les negres ſe multiplierent dans le Bréſil. Leur ſervice dégoûta des naturels du pays, plus foibles & moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périſſoient ; & ce genre de ſervitude tomba peu-à-peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan & ſur l'Amazone, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cultures, & où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des eſclaves. Les loix portées en 1680, 1713 & 1741, pour extirper ce reſte de barbarie, furent impuiſſantes. Ce ne fut qu'en 1755, que tous

les Bréſiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens, à cette époque. Ils dûrent jouir de ce titre de la même maniere que les conquérans. La même carriere fut ouverte à leurs talens; & ils purent aſpirer aux mêmes honneurs. Un événement ſi propre à attendrir les mœurs ſenſibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaiſir, de fortune, de guerre, de politique. Une révolution favorable à l'humanité échappe preſque généralement, même au milieu du dix-huitieme ſiecle, de ce ſiecle de lumiere, de philoſophie. On parle du bonheur des nations. On ne le voit pas, on ne le ſent pas.

On fronde avec amertume les fauſſes opérations du gouvernement; & lorſqu'il lui arrive, par haſard, d'en faire une bonne, on garde le ſilence. Peuples, dites-moi, eſt-ce donc la reconnoiſſance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur? Cette eſpece d'ingratitude eſt-elle bien propre à les attacher à leurs pénibles devoirs? Eſt-ce ainſi que vous les engagerez à les remplir avec diſtinction? Si vous voulez qu'ils ſoient attentifs au murmure de votre mécontentement lorſqu'ils vous vexent; que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat, lorſque vous en êtes ſoulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt, illuminez vos maiſons; ſortez en tumulte; rempliſſez vos temples

& vos rues ; allumez des bûchers ; chantez & danſez à l'entour ; prononcez avec allégreſſe, béniſſez le nom de votre bienfaiteur. Quel eſt celui d'entre les adminiſtrateurs de l'empire qui ne ſoit flatté de cet hommage ? Quel eſt celui qui ſe réſoudra, ſoit à ſortir de place, ſoit à mourir, ſans l'avoir reçu ? Quel eſt celui qui ne deſirera pas d'augmenter le nombre de ces eſpeces de triomphes ? Quel eſt celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : ſon aïeul fit allumer quatre fois, cinq fois les feux pendant la durée de ſon adminiſtration ? Quel eſt celui qui n'ambitionnera pas de laiſſer à ſes deſcendans cette ſorte d'illuſtration ? Quel eſt celui ſur le marbre funéraire duquel on oſeroit annoncer le poſte qu'il occupa pendant ſa vie, ſans faire mention des fêtes publiques que vous célébrâtes en ſon honneur ? Cette réticence transformeroit l'inſcription en une ſatyre. Peuples, vous êtes également vils, & dans la miſere, & dans la félicité : vous ne ſavez ni vous plaindre ni vous réjouir.

Quelques eſprits plus attentifs aux ſcenes intéreſſantes qu'offre de loin en loin le globe, augurerent bien du nouveau ſyſtême. Ils ſe flatterent que les Indiens s'attacheroient à la culture & en multiplieroient les productions : que leur travail les mettroit en état de ſe procurer des commodités ſans

nombre dont ils n'avoient pas joui : que le ſpectacle de leur bonheur dégoûteroit les ſauvages de leurs forêts & les fixeroit à un genre de vie plus paiſible : qu'une confiance entiere s'établiroit inſenſiblement entre les Américains, les Européens ; & qu'avec le tems ils ne formeroient qu'un peuple : que la cour de Lisbonne auroit la ſageſſe de ne pas troubler par des partialités une harmonie ſi intéreſſante, & qu'elle chercheroit, par tous les moyens poſſibles, à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémiſphere.

Mais combien les réalités ſont éloignées de ces douces eſpérances ! Dans les provinces de Fernambuc, de Bahia, de Rio-Janeiro, de Minas-Geraes, les Bréſiliens ſont reſtés mêlés avec les Portugais, avec les negres & n'ont pas changé de caractere, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer ; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur pareſſe naturelle ; parce qu'on ne leur a pas diſtribué des terres ; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Groſſo, à Goyas & à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-ſept bourgades. Chacune eſt préſidée par un blanc. C'eſt lui qui regle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend & achete pour la communau-

té, qui punit & qui récompenſe. C'eſt lui qui livre aux agens du fiſc le dixieme des productions territoriales. C'eſt lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les corvées dont on les accable. Un chef revêtu d'une grande autorité ſurveille les opérations des prépoſés ſubalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaiſons ont partagé les eſprits. Un écrivain, qui n'eſt jamais ſorti de l'Europe, ſeroit regardé comme bien hardi, s'il oſoit prononcer entre deux partis, qu'une expérience de trois ſiecles n'a pu réunir: mais qu'il me ſoit permis au-moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Bréſil, m'a répété cent fois que les Indiens qu'on laiſſe maîtres de leurs actions dans la colonie Portugaiſe, ſont fort ſupérieurs en intelligence & en induſtrie à ceux qui ſont tenus dans une tutelle perpétuelle.

XVI. Etat du gouvernement de Para.

Le gouvernement de Para eſt le plus ſeptentrional de tous. Il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire & du Mamoré; & à l'Eſt tout l'eſpace qui s'étend juſqu'à la riviere des Tocantins. C'eſt la contrée la plus ſtérile & la moins ſaine de ces régions.

Dans

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la riviere Noire, dont les bords élevés ſeroient très-propres à toutes les denrées qui enrichiſſent les meilleures colonies de l'Amérique. Mais le pays n'eſt habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe preſqu'uniquement, & qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette riviere reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent que des raiſons de politique ont, ſans doute, empêché d'exploiter.

Du côté du Nord, les rives de l'Amazone ſont preſque généralement noyées. Le peu de terrein ſec qu'on y rencontre, eſt continuellement dévoré par des inſectes de toutes les eſpeces.

Quoique le Sud de l'Amazone ſoit marécageux par intervalles, le ſol y eſt communément plus ſolide & moins infeſté de reptiles. Les grandes & nombreuſes rivieres, qui s'y jettent, offrent de meilleures reſſources encore pour les cultures, ſans qu'il s'y en ſoit établi aucune.

Les navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha & ceux qui le ſuivirent y firent preſque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jetta ſur ſes rives les fondemens d'une ville, qui reçut le nom de

Belem. Le gouvernement donna, en 1663, à Bento Maciel Parente le territoire de Macapa, & plus tard, l'iſle de Joannes à Macedo : mais ces deux conceſſions furent depuis réunies à la couronne, la premiere par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenue, & la ſeconde par des échanges.

Pendant long-tems, les Portugais ſe bornerent à faire des courſes, plus ou moins prodigieuſes, pour enlever quelques Bréſiliens. C'étoient des ſauvages inquiets & hardis qui cherchoient à aſſervir d'autres ſauvages moins forts & moins courageux. Ces fatigues meurtrieres, ces cruautés inutiles duroient depuis un ſiecle, lorſque des miſſionnaires entreprirent de civiliſer les Indiens errans. Ils en ont réuni un aſſez grand nombre dans ſoixante-dix-huit bourgades, mais ſans pouvoir les fixer entierement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oiſive & ſédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure & leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail, ils pourroient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courſes deſtructives & renouvellées chaque année donnent de cacao ſauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crab, de ſalſe-pareille, d'huile de coupau, de laine

végétale, eſt porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville bâtie à vingt lieues de l'Océan & ſur un terrein qui s'éleve treize pieds au-deſſus du niveau de la mer, ne fut long-tems que l'entrepôt des ſauvages richeſſes qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'eſt enfin procurés ont fait croître à ſon voiſinage un peu de coton qui eſt fabriqué dans le pays même, quelques cannes à ſucre dont le mauvais produit eſt converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation, du café, du riz & du cacao. La vente des troupeaux qui paiſſoient dans l'iſle de Marajo fut long-tems une de ſes reſſources. A peine y reſte-t-il maintenant aſſez de bœufs pour ſa propre conſommation.

Avant 1755, cet établiſſement voyoit arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un miniſtere trompé ou corrompu l'a aſſervi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'éleve rarement au-deſſus de 600,000 liv. Ce foible produit n'eſt que peu groſſi par les bois de conſtruction que le gouvernement fait acheter & emporter par ſes vaiſſeaux.

La population de la colonie eſt de quatre mille cent vingt-huit blancs, de neuf mille neuf cens dix-neuf noirs eſclaves ou mulâ-

tres libres ; & de trente-quatre mille huit cens quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui, en 1778, a été débarraſſée des entraves inſéparables d'un privilege excluſif, mettra, ſans doute, à profit ſa liberté. Le port de Belem, appellé Para, nom qu'on donne auſſi quelquefois à la ville, n'oppoſe pas au ſuccès d'auſſi grands obſtacles qu'on le croit communément. L'approche en eſt, à la vérité, difficile. Des courans, en ſens contraires, occaſionnés par une multitude de petites iſles rendent la marche des bâtimens incertaine & lente : mais arrivés à la rade, ils mouillent dans un fond de vaſe, ſur quatre, cinq & ſix braſſes d'eau. Cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur. Dans peu, il ne ſera plus praticable ſi, comme il faut le croire, les eaux continuent à y dépoſer autant de terre qu'ils y en ont entraînée depuis un ſiecle.

XVII. Etat du gouvernement de Maragnan.

Le Maragnan eſt ſéparé au Nord, du Para, par la riviere des Tocantins ; au Sud, du Goyaz, par la Cordeliere appellée Guacuragua ; au Levant, du Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la premiere fois les Portugais en 1535, & ce fut une tempête qui les y jetta : mais, ils ne s'y établirent

qu'en 1599. Les François s'en emparerent en 1612, pour en être chaſſés trois ans après. Elle reſta ſous le joug Hollandois depuis 1641 juſqu'en 1644. A cette époque, les premiers uſurpateurs rentrerent dans leur poſſeſſion pour ne la plus perdre.

Le ſoin de ramaſſer ſur les côtes de l'ambre gris, qui amuſoit les ſauvages, occupa les premiers Européens. Cette foible reſſource ne tarda pas à manquer ; & elle ne fut pas remplacée, comme elle devoit l'être. L'établiſſement a langui long-tems ; & l'on ne s'eſt apperçu que tard que le coton qui croiſſoit ſur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès ; & depuis quelques années, on lui a aſſocié celle du riz, quoiqu'il ſoit inférieur au riz du Levant, à celui même de l'Amérique Septentrionale. Le climat s'eſt abſolument refuſé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliſer la ſoie : mais le projet d'enrichir ſon territoire de l'indigo paroît devoir être heureux. Déja l'on y recueille le plus beau rocou du Bréſil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie eſt l'iſle de Saint-Louis, longue de ſept lieues, large de quatre, & ſéparée de la Terre-ferme par une très-petite riviere ſeulement. On y voit une ville du même nom où ſe font toutes les opérations du commerce, quoique la rade en ſoit mauvaiſe.

Il y a quelques cultures, mais les plus conſidérables ſont dans le continent, ſur les rivieres d'Ytapicorié, de Mony, d'Iquara, de Pindaré & de Meary.

Sur les derrieres de la province & dans le même gouvernement eſt le pays de Pauchy, où les Pauliſtes pénétrerent les premiers en 1571. Ce ne fut pas ſans de grandes difficultés qu'il fut ſubjugué, & il ne l'eſt pas encore entierement du côté de l'Eſt. C'eſt un terrein inégal & ſablonneux, quoiqu'exceſſivement élevé. Des peuples paſteurs l'habitent. Sur ce ſol, couvert de ſalpêtre, ils élevent un grand nombre de chevaux & de bêtes à cornes qui trouvent un débit aſſez avantageux dans les contrées limitrophes: mais le mouton y dégénere, comme dans le reſte du Bréſil, excepté dans le Coritibe. Malheureuſement des ſéchereſſes trop ordinaires & des chaleurs exceſſives font ſouvent périr les troupeaux entiers, lorſqu'on n'a pas l'attention de les conduire à tems dans des pâturages éloignés.

Les mines de ſoufre, d'alun, de couperoſe, de fer, de plomb, d'antimoine ſont communes & peu profondes dans ces montagnes; & cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant: mais la cour revint ſur ſes pas peu de

temis après, pour des raiſons qui ne nous ſont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cens quatre-vingt treize blancs, dix-ſept mille huit cens quarante-quatre noirs ou mulâtres libres & eſclaves, trente-huit mille neuf cens trente-ſept Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu juſqu'ici à cette population. Leur valeur n'étoit guere que de ſix à ſept cens mille francs : mais ſorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir conſidérables.

XVIII. Etat du gouvernement de Fernambuc.

La province qui ſuit celle de Maragnan, & qui porte le nom de Fernambuc, a été formée de quatre propriétés particulieres.

Le Fernambuc propre, donné, en 1527, à Edouard Coelho, fut réuni, comme conquête, à la couronne, après qu'en 1654 on en eut chaſſé les Hollandois.

L'hiſtorien de Barros obtint de Jean III le diſtrict de Paraïba, mais il négligea de le peupler. Des gens ſans aveu s'y tranſporterent, en 1560, & furent aſſervis, en 1597, par les François qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever ſur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nèves.

Emanuel Jordan ſe fit céder, en 1654,

la propriété de Rio-Grande, canton entierement négligé juſqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tarderent pas à exploiter.

On ignore à qui & en quel tems Tamaraca avoit été accordé: mais il redevint une poſſeſſion nationale peu après l'élévation de la maiſon de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement eſt actuellement enveloppé par la riviere Saint-François & par divers rameaux des Cordelieres. Ses côtes offrent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant & d'auſſi bon ſucre que ſes plaines bien arroſées. Ses montagnes ſont remplies de bêtes à corne qui lui fourniſſent une grande quantité de cuirs. Il fournit ſeul le bois du Bréſil.

L'arbre qui le donne n'eſt pas bien connu des botaniſtes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le bréſillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit aſſurent qu'il eſt élevé, très-branchu, & couvert d'une écorce brune, chargée d'épines. Ses feuilles ſont compoſées d'une côte commune, qui ſupporte quatre ou ſix côtes particulieres, garnies de deux rangs de folioles vertes, luiſantes & ſemblables aux feuilles de bouis. Les feuilles, diſpoſées en épis, vers les extrêmités

des rameaux, ſont petites, & plus odorantes que celles du muguet: elles ont un calice à cinq diviſions, dix étamines & cinq pétales, dont quatre ſont jaunes, la cinquieme eſt d'un beau rouge. Leur piſtil devient une gouſſe oblongue, applatie, hériſſée de pointes & remplie de quelques ſemences rouges.

L'aubier de cet arbre eſt ſi épais, que le bois ſe trouve réduit à peu de choſe, lorſqu'on l'en a dépouillé. Ce bois eſt très-propre aux ouvrages de tour & prend bien le poli: mais ſon principal uſage eſt dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terreins les plus arides, les rochers les plus eſcarpés ſont les lieux où il ſe plaît davantage.

Le commerce de ce bois eſt en monopole; & c'eſt pour la maiſon de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étoient obligés d'en recevoir annuellement dans les magaſins du gouvernement où il eſt dépoſé, à ſon arrivée du Bréſil, trente mille quintaux, à 30 livres le quintal. Des expériences ſuivies ayant démontré que la conſommation de l'Europe ne s'élevoit pas à cette quantité, il fallut la réduire à vingt mille quintaux, mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel eſt le contract actuel, qui eſt dans les mains de deux négocians Anglois

établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit ; le vendent dans Lisbonne même 1,000,000 liv. font des frais pour 128,000 liv. & gagnent par conſéquent 72,000 liv.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille ſix cens ſoixante-cinq blancs ; trente-neuf mille cent trente-deux negres ou mulâtres, & trente-trois mille ſept cens vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades ſuffiſantes pour les petits bâtimens. Celle du récif, qui ſert de port à Olinde, en peut recevoir de plus conſidérables : mais ils n'y ſont ni commodément, ni en ſûreté.

A ſoixante lieues de ſes côtes, mais dans ſa dépendance, eſt l'iſle Fernando de Noronha. Les Portugais, qui s'y étoient d'abord établis ne tarderent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne ſoupçonnant, dans la ſuite, que la compagnie Françoiſe des Indes Orientales avoit le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, ſept forts très-bien entendus. Ils ſont munis d'une artillerie redoutable & défendus par une garniſon de troupes réglées, qui eſt changée tous les ſix mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de métis très-pauvres, & les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre ſoit bonne & profonde, aucune culture n'y a proſpéré, parce que les pluies ſe font attendre

trois & quatre ans. Depuis le mois de décembre juſqu'à celui d'avril, tout vit de tortues: elles diſparoiſſent enſuite, & l'on n'a de reſſources que les ſubſiſtances envoyées du continent. L'iſle a deux rades foraines, où les vaiſſeaux de tous les rangs ſont en ſûreté, lorſque les vents de Nord & ceux d'Oueſt ne ſoufflent pas.

XIX. Etat du gouvernement de Bahia.

Le gouvernement de Bahia eſt terminé au Nord par la riviere Saint-François; au Sud, par la riviere Doce; à l'Eſt, par la riviere Preto, une des branches de la riviere Verte. Il eſt compoſé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous ſont inconnues; de la capitainerie de Itheos, qui ceſſa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorès l'eurent détruite; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho; & du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particuliere.

San-Salvador, chef-lieu de cet établiſſement, le fut long-tems du Bréſil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe, dont la deſtination eſt d'empêcher plutôt les deſcentes que le paſſage. Sa longueur, qui

eſt de treize à quatorze lieues, eſt ſemée de petites iſles remplies de cotonniers, & qui forment une perſpective agréable. Le fond, qui eſt reſſerré & à couvert de toute inſulte, forme un port excellent pour les plus nombreuſes flottes. Il eſt dominé par la ville, bâtie ſur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en eſt d'autant plus riche & plus ſomptueux, que le luxe des habits eſt ſévérement proſcrit. Une loi fort ancienne, qui a été ſouvent violée, & qui, depuis 1749, s'obſerve dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, interdit aux Portugais l'uſage des étoffes d'or ou d'argent, & des galons, dans le vêtement. La paſſion pour le faſte, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamant: riches enſeignes d'une religion pauvre. Les métaux, qu'on ne peut porter ſoi-même, ſont prodigués pour la parure des eſclaves voués au ſervice domeſtique.

La ſituation de la ville ne permettant pas l'uſage des carroſſes, les gens opulens, toujours attentifs à ſe diſtinguer du vulgaire, ont imaginé de ſe faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés ſur des carreaux de velours, entourés de rideaux de ſoie, qu'ils ouvrent ou ferment

à leur gré, ces ſuperbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueuſement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouiſſent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple ſuperſtitieux juſqu'au fanatiſme, à peine leur permet-on d'aller à l'égliſe, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes ſolemnités. Perſonne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maiſons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalouſie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre ſoupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raiſonné que le nôtre, les filles qui, ſans l'aveu de leurs meres, ou même ſous leur protection, ſe livrent à un amant, ſont traitées avec moins de ſévérité. Mais ſi les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtiſannes. C'eſt ainſi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la ſuite des richeſſes, ſur-tout quand, achetées par le ſang & par le meurtre, elles ne ſe conſervent pas dans le travail.

Le défaut de ſociété, que la ſéparation des deux ſexes entraîne néceſſairement, n'eſt pas le ſeul inconvénient qui trouble

à Bahia les jouiſſances & les douceurs de la vie. L'hypocriſie des uns; la ſuperſtition des autres ; l'avarice au-dedans & le faſte au-dehors ; une extrême molleſſe qui tient à l'extrême cruauté daus un climat où toutes les ſenſations ſont promptes & impétueuſes ; les défiances qui accompagnent la foibleſſe ; une indolence qui ſe repoſe entierement ſur des eſclaves du ſoin des plaiſirs & des affaires : tous les vices, qui ſont épars ou raſſemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs ſemble diminuer, depuis que l'ignorance n'eſt plus tout-à-fait la même. Les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent, ſinon épurer & réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare ; jetter un vernis d'élégance ſur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, & le mépris du vice groſſier.

Quoique San-Salvador ait ceſſé d'être la capitale du Bréſil, ſa province eſt encore la plus peuplée de la colonie. On y compte trente-neuf mille ſept cens quatre-vingt-quatre blancs ; quarante-neuf mille ſix cens quatre-vingt-treize Indiens ; ſoixante-huit mille vingt-quatre negres. Elle partage avec les autres la culture du ſucre, du co-

ton, de quelques autres productions; & a ſur elles l'avantage de la baleine, & du tabac.

La pêche de la baleine eſt très-anciennement établie au Bréſil. Tous les Portugais de l'ancien & du Nouveau-Monde jouiſſoient originairement du droit naturel de s'y livrer: mais depuis long-tems elle eſt ſous un privilege excluſif acheté par une ſociété formée à Lisbonne, & qui fait ſes armemens à Bahia. Son produit annuel eſt actuellement de trois mille cinq cens trente pipes d'huile qui, au prix de 175 liv. la pipe, rendent 617,750 l.; & de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 liv. le quintal font 313,500 liv. Ces deux ſommes réunies forment donc un total de 931,250 liv. Les monopoleurs donnent 300,000 liv. au gouvernement. Leurs dépenſes n'excédent pas 268,750 liv.; & leurs bénéfices s'élevent à 362,500 liv.

On doit ſe réſoudre à perdre entierement cette branche d'induſtrie, ou lui donner ſans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entiere qui puiſſe ſoutenir la concurrence des navigateurs Américains, dont l'activité s'eſt déja étendue juſqu'à ces mers éloignées & plus loin encore. La cour de Lisbonne devroit même encourager, par tous les

moyens connus, la pêche de la baleine dans ſes iſles du Cap-Verd, & dans les autres iſles qu'elle occupe ſi inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Bréſil fourniſſent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'eſt devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réuſſit dans un eſpace de quatre-vingt-dix lieues, & plus heureuſement qu'ailleurs dans le diſtrict de Cachoeira. Cette production enrichiſſoit depuis long-tems la province, lorſque les taxes dont on l'accabla, à ſa ſortie de Portugal, en firent tellement hauſſer le prix, que les conſommateurs s'éloignerent. Les marchés étrangers en demandoient ſi peu, qu'en 1773 les envois ſe réduiſoient à vingt-huit mille quintaux. L'année ſuivante on ſupprima les droits qui s'élevoient à 27 liv. 12 ſ. par cent peſant; & cette culture reprit ſur-le-champ ſon activité. Le colon reçut alors pour ſa denrée 22 liv. 16 ſ. du quintal, au lieu de 12 liv. 10 ſ. qui lui revenoient auparavant.

Il paſſe annuellement du Bréſil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent peſant, lui donnent 180,000 l. Il en paſſe cinquante-huit mille cinq cens quintaux en Portugal qui, à leur entrée, ſont vendus 40 l. le cent peſant,

ce qui produit 2,340,000 l. les deux ſommes réunies ſont un total de 2,520,000 liv.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les ſpéculateurs: mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fiſc un droit de magaſinage de 2 ſ. 6 d. par quintal. C'eſt de-là qu'on tire celui dont le royaume peut ſe paſſer pour le livrer aux nations étrangeres. Gênes emporte celui de premiere qualité. L'Eſpagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la ſeconde. Hambourg ſe contente du moins eſtimé. C'eſt ce dernier que prennent auſſi les François & les autres navigateurs qui en ont beſoin pour la traite des eſclaves.

L'acheteur s'adreſſe librement aux négocians qui ont ſa confiance : mais la cour de Madrid qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, eſt dans l'uſage d'avoir un ſeul agent auquel il les paie neuf ſols la livre.

Le Portugal, Madere & les Açores, où la couronne exerce également le monopole du tabac, n'en conſomment annuellement, pour fumer, que ſept cens quatre mille peſant, qui, à raiſon de 5 liv., doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en conſomment, en poudre, que cinq cens vingt-huit mille livres, qui, à raiſon de 7 liv.

10 ſ. la livre, doivent rendre 3,960,000 l. En tout 7,480,000 l. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matieres, les frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reſte.

Le tabac en poudre, qui ſe conſomme en Afrique & aux grandes Indes, eſt auſſi dans les liens du monopole; mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie, chaque année, pour ces régions éloignées; ſans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX. Etat du gouvernement de Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe preſque en totalité la longue côte qui commence à la riviere Doce, & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre; & n'eſt borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una juſqu'à Minas-Geraes. Il a abſorbé les capitaineries du Saint-Eſprit, de Cabofrio & de Paraïba du Sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, & rentrées de pluſieurs manieres au domaine de la couronne.

Les cultures languirent long-tems dans cette vaſte & belle province. Elles acquie-

rent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y eſt pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit : mais depuis dix ans, les cannes à ſucre s'y multiplient, principalement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaiſſeaux ont porté une aſſez grande abondance de café. Les diſtricts du Sud de la colonie juſqu'à Rio-Grande fourniſſent beaucoup de cuirs, quelques farines & de bonnes viandes ſalées. Il exiſte quatorze à quinze eſpeces de bois de teinture qui ne tarderont pas à être coupées, & quatre ou cinq eſpeces de gomme qui ſeront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues ſous le nom de curuata & de tocun, qui pouvoient ſervir à faire des voiles & des cordages. Un heureux haſard vient de préſenter ſur le territoire de Rio-Janeiro un arbuſte infiniment plus propre à ces uſages & qui eſt très-commun. Quelquefois il eſt blanc, quelquefois jaune & quelquefois violet. La premiere de ces couleurs eſt la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La province compte quarante-ſix mille deux cens ſoixante-onze blancs; trente-deux mille cent vingt-ſix Indiens ; cinquante-quatre mille quatre-vingt onze negres.

Les richeſſes, que ces hommes libres ou eſclaves font naître, ſont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province ſeulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Bréſil & le ſéjour du vice-roi.

C'eſt un des plus beaux havres que l'on connoiſſe. Etroit à ſon embouchure, il s'élargit inſenſiblement. Les vaiſſeaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis dix heures ou midi juſqu'au ſoir, pouſſés par un vent de mer régulier & modéré. Il eſt vaſte, ſûr & commode. Il a un fond excellent de vaſe, & par-tout cinq ou ſix braſſes d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit, en 1525. Des Proteſtans François, perſécutés dans leur patrie & conduits par Villegagnon, y formerent, en 1555, dans une petite iſle, un foible établiſſement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, conſtruites de branches d'arbre & couvertes d'herbe, à la maniere des ſauvages du pays. Quelques foibles boulevards qu'on y avoit élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta ſur le continent, dans un ſol fertile, ſous un beau ciel, au pied de pluſieurs montagnes diſpoſées en amphithéâtre, les fondemens d'une cité

qui y eſt devenue célebre depuis que des mines conſidérables ont été découvertes à ſon voiſinage.

C'eſt le grand entrepôt des richeſſes qui coulent du Bréſil en Portugal, & le port où abordent les plus belles flottes deſtinées à l'approviſionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des tréſors que doit y verſer cette circulation continuelle, il y reſte tous les ans 3,000,000 l. pour les dépenſes du gouvernement, & beaucoup davantage, lorſque le miniſtere de Lisbonne juge convenable à ſa politique d'y faire conſtruire des vaiſſeaux de guerre.

Une ville, où les affaires ſont ſi conſidérables & ſi ſuivies, a dû s'agrandir, ſe peupler ſucceſſivement. La plupart des citoyens occupent des maiſons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une aſſez belle tuile, & ornées d'un balcon entouré d'une jalouſie. C'eſt-là que tous les ſoirs, les femmes ou ſeules, ou entourées de leurs eſclaves, ſe laiſſent entrevoir; c'eſt de-là qu'elles jettent des fleurs ſur les hommes qu'il leur plaît de diſtinguer, ſur ceux qu'elles veulent inviter à la liaiſon la plus intime entre les deux ſexes. Les rues ſont larges, la plupart tirées au cordeau, & terminées par un oratoire, où le peuple chante tous

les ſoirs des cantiques, devant un ſaint magnifiquement vêtu & enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée & couverte d'une glace des plus tranſparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voiſines & de l'hôtel des monnoies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples ſont tous obſcurs, écraſés & ſurchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs ſont à Rio-Janeiro ce qu'elles ſont à Bahia & dans tous les pays à mines. Ce ſont les mêmes vols, les mêmes trahiſons, les mêmes vengeances, les mêmes excès de tous les genres; & toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or repréſentoit toutes les richeſſes: mais on pouvoit ajouter, le bonheur, le malheur, preſque tous les vices, preſque toutes les vertus: car quelle eſt la bonne ou la mauvaiſe action qu'on ne puiſſe pas commettre avec de l'or? Eſt-il donc étonnant qu'il n'eſt rien qu'on ne faſſe pour obtenir un objet de cette importance; qu'il ne devienne, après qu'on l'a obtenu, la ſource des plus funeſtes abus, & que ces abus ne ſe multiplient à proportion du voiſinage & de l'abondance de ce précieux & funeſte métal.

La poſition de la place, au vingt-deu-

xieme degré vingt minutes de latitude auſtrale, l'éloignoit aſſez de l'ancien monde, pour qu'on pût raiſonnablement penſer que de médiocres fortifications ſuffiroient à ſa défenſe. Mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ſes richeſſes, il paroiſſoit raiſonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déja fort conſidérables, lorſqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja ſi fort illuſtrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la deſcente eſt très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverſe encore plus ſûrement les portes qui défendent l'or & les diamans.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro eſt Sainte-Catherine, iſle de neuf lieues de long & de deux de large, qui n'eſt ſéparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne ſoit pas baſſe, le navigateur ne l'apperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voiſin la couvrent de leur ombre. Le printems

y eſt continuel & le climat très-pur, partout, excepté dans le port où des hauteurs interceptent la circulation de l'air & entretiennent une humidité nuiſible.

Vers l'an 1654 la cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même maniere qu'elle avoit concédé les autres contrées du Bréſil. Ce capitaine fut maſſacré par un corſaire Anglois; & ſon iſle ne fut plus que le refuge de quelques vagabonds. Ces aventuriers reconnoiſſoient vaguement l'autorité du Portugal; mais ſans adopter ſes idées excluſives. Ils recevoient indifféremment les vaiſſeaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, & leur livroient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fourniſſoit pas une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume & le rebut des ſociétés policées peut former quelquefois une ſociété bien ordonnée. C'eſt l'iniquité de nos loix; c'eſt l'injuſte répartition des biens; ce ſont les ſupplices & les fardeaux de la miſere; c'eſt l'inſolence & l'impunité des richeſſes; c'eſt l'abus du pouvoir, qui fait ſouvent des rébelles & des criminels. Réuniſſez

ſez tous ces malheureux qu'une rigueur ſouvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raiſonnable. Si ſes beſoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele obſervateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il eſt abandonné à la merci des haſards & des événemens; il ſera méchant, inquiet, avide, ſans ſtabilité, toujours dans un état de diviſion, ou avec lui-même ou avec ſes voiſins: tels furent les Pauliſtes. Enfin, s'il peut vivre plus aiſément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce que de pillage; il prendra les vertus de ſa ſituation, les doux penchans qu'inſpire l'intérêt raiſonné du bien être. Civiliſé par le bonheur & la ſécurité d'une vie paiſible, il reſpectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de ſurabondance de ſes productions avec les commodités des autres peuples: tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivoient librement & paiſiblement dans leur iſle, lorſque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner uue adminiſtration, de leur envoyer des trou-

pes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défenſe ont attiré ſur eux, en 1778, les armes de l'Eſpagne, & ne les ont pas préſervés de l'invaſion. Depuis que la réconciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille dont ils eſperent tirer un jour de grands avantages.

XXI. Etat du gouvernement de Saint-Paul.

La province de Saint-Paul eſt bornée au Nord, par la riviere de Sapucachy & par des montagnes; au Sud, par la riviere de Parnagua & par d'autres montagnes qui vont chercher les ſources de l'Ygaſſu; à l'Oueſt, par le Parana, par Rio-Grande, & par la riviere des Morts; à l'Eſt par la mer.

C'eſt à treize lieues de l'océan qu'eſt la ville de Saint-Paul, ſous un climat délicieux & au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémiſpheres. Elle fut bâtie vers 1570 par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infeſté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces ſcélérats s'apperçurent qu'on vouloit les ſoumettre à quelque police, ils abandonnerent les rives où le haſard les avoit jettés, & ſe réfugierent dans un lieu écarté, où les loix ne pouvoient pas

atteindre. Une ſituation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contre eux, leur donna la hardieſſe de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le ſuccès couronna leur ambition. D'autres bandits & les générations qui ſortoient de leur liaiſon avec les femmes du pays, les recrutoient & les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, ſévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit ſe préſenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient aſſujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne ſoutenoient pas cette eſpece de noviciat ou qui pouvoient être ſoupçonnés de perfidie, étoient maſſacrés ſans miſéricorde. C'étoit auſſi le ſort de ceux qui paroiſſoient avoir du penchant à ſe retirer.

Tout invitoit les Pauliſtes à vivre dans l'oiſiveté, dans le repos & dans la molleſſe. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux, l'envie de dominer qui ſuit de près l'indépendance; les progrès de la liberté qui menent au deſir d'un nom: peut-être tous ces motifs réunis leur donnerent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Bréſil d'une extrêmité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur réſiſtoient étoient mis à mort; les fers devenoient le partage des

lâches ; & beaucoup ſe cachoient dans les antres & dans les forêts pour éviter le tombeau ou la ſervitude. Qui pourroit compter les dévaſtations, les cruautés, les forfaits, dont ſe rendirent coupables ces hommes atroces ? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, ſe formoient, ſous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établiſſemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques détachées, en quelque ſorte, de la grande, céderent peu-à-peu aux inſinuations qu'on employa pour les aſſujettir à une autorité qu'ils n'avoient jamais entierement méconnue ; &, avec le tems, tous les Pauliſtes furent ſoumis à la couronne de la même maniere que ſes autres ſujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement. On y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent & de Saint-Amaro qui, en 1553 avoient été données aux deux freres Alphonſe & Pierre Lopès de Souza, & dont les deux villes avoient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choſes coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'eſt pas aiſé de démêler les cauſes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-trei-

ze blancs, trente-deux mille cent vingt-ſix Indiens, & huit mille neuf cens quatre-vingt-ſept negres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton; & ſon commerce intérieur ſe réduit à fournir des farines & des ſalaiſons à Rio-Janeiro. Quelques expériences prouvent que le lin & le chanvre y réuſſiroient très-bien; & perſonne ne doute qu'il ne fût facile & important d'y naturaliſer la ſoie. On y pourroit auſſi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer & d'étain qui ſe trouvent entre les rivieres Thecté & Mogyaſſu, dans la Cordeliere de Paranan-Piacaba, à quatre lieues de Sorocoba.

XXII. Etats des trois gouvernemens de l'intérieur où ſont les mines.

Les ſix provinces, dont on vient de parler, regnent le long des côtes. Il en eſt trois qui s'étendent de l'Oueſt à l'Eſt depuis le 319e degré de latitude occidentale juſqu'au 334e, & qui occupent, dans le centre du Bréſil, le grand plateau d'où ſortent toutes les rivieres qui vont ſe jetter dans le Paraguay, dans l'Amazone & dans l'Océan. C'eſt le terrein le plus élevé de l'Amérique Portugaiſe. Des montagnes, dont la direction eſt très-variée, le rempliſſent. On y trouve preſque par-tout

de l'or; & de-là vient qu'il eſt appellé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens eſt connu ſous le nom de Minas-Geraes. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs; vingt-ſix mille ſoixante & quinze Indiens & cent huit mille quatre cens ſix eſclaves. C'eſt Villa-Rica qui eſt ſa capitale.

Goyas dont le chef-lieu eſt Villa-Boa, a huit mille neuf cens trente-un blancs; vingt-neuf mille ſix cens vingt-deux Indiens; & trente-quatre mille cent quatre negres.

Matto-Groſſo, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté ſa population au-deſſus de deux mille trente-cinq blancs; de quatre mille trois cens trente-cinq Indiens; de ſept mille trois cens cinquante-un eſclaves. C'eſt la partie la plus occidentale de la domination Portugaiſe. Elle eſt bornée par les Chiquites & par les Moxos, peuples aſſujettis à l'Eſpagne par les travaux des Jéſuites.

XXIII. Hiſtoire des mines d'or trouvées dans le Bréſil. Maniere de les exploiter.

La connoiſſance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des temps plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Pauliſ-

tes en découvrirent près de la montagne de Jaguara: mais la mort déſaſtreuſe du roi Sébaſtien fit bientôt oublier une ſource de richeſſes, dont l'état ni les citoyens n'avoient juſqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le diſtrict de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir par la miſere des peuples qui ſupportoient trop impatiemment le joug Eſpagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y conſentir, en 1603, ce fut avec la réſolution de l'empêcher; & ſes lâches ſucceſſeurs adopterent ſa tyrannique politique.

L'heureuſe révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portoit, fut ſuivie de guerres longues & opiniâtres. Durant cette violente criſe, la nation ne s'occupa que de la défenſe de ſa liberté, & le miniſtere que du ſoin de trouver des reſſources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à ſonder les plaies de la monarchie, à penſer à ſon amélioration, lorſque le haſard offrit, en 1699, à quelques hommes entreprenans de grands tréſors dans la province de Minas-Geraes. Ces dons, d'une nature libérale, ne fu-

rent plus rejettés ; & trois ans après, la cour de Lisbonne forma les établiſſemens néceſſaires pour les mettre à profit. Sabara, Riodas-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-doce, Ouro-Preto, ſont les lieux de ce gouvernement où l'on a ſucceſſivement trouvé de l'or & où l'on en ramaſſe encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mocambo, Natividade ſont les diſtricts où elles ſont ſituées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Groſſo, à Saint-Vincent, à Chapada, à Sainte-Anne, à Cuiaba, à Araès.

Hors de ces trois contrées, appellées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de Jacobina & de Rio-das-Contas ; & dans le gouvernement de Saint-Paul celles de Parnagua & de Tibogy. Ni les unes ni les autres ne ſont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde, l'extraction de l'or n'eſt ni dangereuſe ni fort pénible. Quelquefois, il ſe trouve à la ſuperficie du ſol, & c'eſt le plus pur. Souvent on creuſe juſqu'à trois ou quatre braſſes, & rarement au-delà. Une couche de terre ſablonneuſe, connue dans le pays

ſous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il ſeroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines ſuivies & qui ont une direction conſtante ſoient les plus riches, on a obſervé que c'étoient les eſpaces dont la ſurface étoit la plus parſemée de cryſtaux, qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il exiſte en plus groſſes parties ſur les montagnes & les collines ſtériles ou pierreuſes que dans les vallées ou ſur les bords des rivieres. Mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramaſſé, il eſt au ſortir de la mine de vingt-trois karats & demi, à moins qu'il ne ſoit mêlé de ſoufre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'eſt commun qu'à Goyas & à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine eſt-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public. Si elle eſt déclarée riche, le fiſc s'en réſerve une partie. Le commandant en a une autre. La troiſieme eſt pour l'intendant; & l'on en aſſure deux à l'auteur de la découverte. Le reſte eſt partagé à tous les mineurs du diſtrict, ſelon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs eſclaves. Les conteſtations, que cette eſpe-

ce de propriété peut faire naître, ſont du reſſort de l'intendant : mais il eſt permis d'appeller de ſes arrêts à la cour ſuprême, établie à Lisbonne, ſous le nom de conſeil d'Outremer.

Les obligations des mineurs ſe réduiſent à livrer au roi le cinquieme de l'or, que des opérations plus ou moins heureuſes leur rendent. Ce quint fut autrefois conſidérable, & il paſſa 9,000,000 liv. chaque année, depuis 1728 juſqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraes n'eſt que de 18,750,000 livres; de Goyas que de 4,687,500 livres; de Matto-Groſſo que de 1,312,500 livres; de Bahia & de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'eſt en tout 25,312,500 livres dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en eſpeces lui donne 1,647,500 livres, & à raiſon de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le tranſport que font ſes vaiſſeaux de tout l'or qui appartient au commerce; de ſorte que ſur 25,312,500 livres que rendent les mines, le miniſtere en prend 7,103,000 livres. Il obtiendroit même quelque choſe de plus, s'il ne ſortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne paient pas les deux dernieres impoſitions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Bréſil.

Les premiers écrivains politiques, qui porterent leur attention ſur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent ſe rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu pluſieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été conſtamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, ſuivant leur abondance reſpective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent eſt comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à meſure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations ſemblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorſque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtreſſe du monde, la proportion d'un à dix fut la plus conſtante. Elle s'éleva d'un à treize ſous Tibere. On trouve des variations ſans nom-

bre & ſans meſure, dans les tems de barbarie. Enfin, lorſque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-deſſous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas ſeulement plus communs; elle hauſſa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui ſe trouva plus abondant dans ces contrées. L'Eſpagne, qui étoit le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à ſeize dans ſes monnoies; & ſon ſyſtême, avec quelques légeres différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce ſyſtême exiſte encore, ſans qu'on ſoit en droit de blâmer les ſpéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Bréſil en fournit beaucoup, n'a baiſſé que peu dans les marchés & n'a point du tout baiſſé dans les monnoies; c'eſt par des circonſtances particulieres qui ne détruiſent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos uſages. C'eſt le même luxe qui a ſoutenu le prix des diamans, quoiqu'ils ſoient devenus plus communs.

XXIV. Hiſtoire des mines de diamans découvertes dans le Bréſil. Conſidération ſur la nature de cette pierrerie.

Dans tous les tems, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richeſſes ; ſoit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le ſigne du pouvoir ; ſoit parce qu'elles ont obtenu par-tout la conſidération due aux talens & aux vertus. Le deſir de fixer les regards ſur ſoi, invite l'homme à ſe parer de ce que la nature a de plus brillant & de plus rare. Les peuples ſauvages & les nations civiliſées, ont, à cet égard, la même vanité. De toutes les matieres qui repréſentent l'éclat de l'opulence, le diamant eſt la plus précieuſe. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un ſi grand ornement dans la ſociété. Nos femmes en ſont quelquefois éblouiſſantes. On diroit qu'elles ſont plus jalouſes de ſe montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nus, qu'entourés de pierres précieuſes ; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles ; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux ; que cette diſpendieuſe parure fait mieux la ſatyre de leurs époux ou de leurs amans que l'éloge de leurs char-

mes ; que la Vénus de Médicis n'a qu'un ſimple bracelet, & que celui qui ne voit dans une belle femme que la richeſſe de ſon écrin eſt un homme ſans goût ?

On trouve des diamans de toutes les couleurs & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du ſaphir, le verd de l'éméraude. Cette derniere couleur, lorſqu'elle eſt d'une belle teinte, eſt la plus rare & la plus chere. Viennent enſuite les diamans roſes, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres ſont les moins eſtimés. La tranſparence & la netteté ſont les qualités naturelles & eſſentielles du diamant. L'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Le diamant eſt une pierre cryſtalliſée, dont la forme eſt un octaedre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou alongée ou applatie : mais jamais ſes angles ſolides ne ſont auſſi nettement, auſſi régulierement terminés qu'ils le paroiſſent dans les autres pierres cryſtalliſées, & ſur-tout dans le cryſtal de roche.

Mais la cryſtalliſation n'en eſt pas moins réguliere dans l'intérieur. Cette pierre eſt compoſée de petits feuillets extrêmement minces, ſi étroitement joints enſemble qu'elle préſente une face unie & brillante dans

l'endroit même de la caſſure. Malgré cette union ſi intime des élémens de la cryſtalliſation du diamant, on ne peut le polir qu'en ſaiſiſſant la diſpoſition des lames dans le ſens du recouvrement formé par l'extrêmité de l'une ſur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réuſſiroient pas, & le diamant s'échaufferoit ſans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvremens ne ſont pas uniformes & dans le même ſens. Les diamantaires comparent la compoſition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles ſe croiſent en tout ſens.

Le diamant eſt au-deſſus de toutes les autres pierres par ſon éclat, ſon feu & ſa dureté. Il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumiere, lorſqu'on le chauffe doucement au feu ou qu'on l'expoſe quelque tems aux rayons du ſoleil, & de la conſerver auſſi long-tems que les autres corps, lorſqu'il eſt enſuite porté dans les ténebres. C'eſt d'après ces propriétés, & peut-être auſſi d'après quelques qualités imaginaires, que les phyſiciens ont préſumé que le diamant étoit formé d'une matiere plus pure que les autres pierres. Pluſieurs même ont penſé qu'il contenoit cette ter-

re adamique primitive, long-tems l'objet de tant de recherches pénibles & de ſpéculations extravagantes.

La dureté du diamant faiſoit croire qu'il étoit indeſtructible, même au feu le plus violent; & rien ne ſembloit mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres & ſur-tout des pierres quartzeuſes qui ne ſouffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occaſion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été ſoumis à l'action du feu avant 1694 & 1695, que le célebre Averani en expoſa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'inſtruction de Jean Gaſton de Médicis ſon éleve. Les phyſiciens célebres du tems, qui aſſiſterent à cette expérience, virent avec étonnement que le diamant s'exhaloit en vapeurs & diſparoiſſoit entiérement, tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que ſe ramollir, & que les autres pierres plus tendres encore n'éprouverent pas des altérations auſſi conſidérables. Cette tentative ſinguliere, répétée ſur pluſieurs diamans, réuſſit également; mais la violence du feu qu'on y employa, ne permit pas de ſoupçonner qu'on pût y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers eſſais reſterent ignorés juſqu'au regne de l'empereur François Ier. qui les réitéra à

Vienne, en soumettant les diamans avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruisoit dans le feu avec la plus grande facilité, tandis que les autres pierres précieuses, même les plus tendres, n'y éprouvoient tout au plus qu'une légere altération.

Ces faits, quoique bien constatés, parurent si extraordinaires; ils choquoient si fort les préjugés reçus, qu'ils retomberent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains, ils n'en furent pas moins inconnus, ou contredits par ceux qui n'en avoient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France, en 1768, de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne, il les communiqua à l'Académie des Sciences, & leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié & combiné ses essais, il en résulte très-clairement, & de ceux qu'on a répétés d'après lui, que le diamant s'évapore & brûle assez rapidement au feu & à l'air libre; que son entiere destruction, loin d'exiger le feu violent qu'on lui avoit fait subir avant lui, demande à peine le degré né-

ceſſaire pour tenir l'argent fin en fuſion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant ſe détruit, non-ſeulement à l'air libre : mais encore dans les creuſets de la meilleure porcelaine cuite & le plus hermétiquement fermés ; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans les grands feux de porcelaine long-tems continués.

Les menſtrues les plus actifs, comme les ſels alkalis en fuſion, les autres minéraux les plus concentrés, aidés même de la chaleur du feu, n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action ; il ne ſe mêle à aucun verre dans la vitrification ; il ne ſouffre d'union avec aucun corps connu juſqu'ici ; & ces propriétés ſont également communes aux diamans de l'Inde & à ceux du Bréſil, aux diamans blancs & à ceux qui ſont noirs ou colorés, aux diamans parfaits & aux diamans de *nature* & qu'on ne peut travailler.

Tel eſt le caractere particulier de cette ſubſtance, juſqu'ici unique dans la nature, qu'avec les apparences extérieures des autres pierres, elle ne leur reſſemble en rien, quant à la nature de ſa compoſition : qu'avec la dureté la plus grande, elle eſt la ſeule de ce genre qui ne réſiſte point & qui ſe diſſipe à un feu

même aſſez léger. C'eſt ainſi que la nature ſe joue dans tous les regnes par une infinité d'anomalies ſurprenantes. Tantôt elle ſemble s'aſtreindre, dans la chaîne & l'échelle des êtres, à l'ordre des nuances inſenſibles; & tantôt rompant toute ſérie, elle fait un ſaut bruſque, laiſſe derriere elle un vuide immenſe, & poſe deux bornes éloignées dont il eſt impoſſible de remplir l'intervalle. C'eſt ainſi que certains végétaux jouiſſent déja de quelques avantages de l'animalité! Il en eſt de même de l'or, du mercure & du ſoufre, comparés aux autres ſubſtances minérales & métalliques; & enfin de l'homme qui laiſſe à une ſi grande diſtance les autres animaux.

Il eſt très-peu de mines de diamant. Juſqu'à ces derniers tems, on n'en connoiſſoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne eſt ſur la Gouel, qui ſort des montagnes & va ſe perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la riviere où ſe trouvent les diamans. Mais cette mine eſt peu abondante, ainſi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'iſle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le ſol

d'où l'on tire ces diamans. Pluſieurs de ces mines ont ſix, huit, juſqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrein ſablonneux & pierreux. On en fouille d'autres, dans une eſpece de minerai ferrugineux où elles s'enfoncent juſqu'à cinquante braſſes. Mais par-tout, cette pierre ſinguliere eſt iſolée & ne paroît adhérente à aucune baſe, à aucun rocher. Elle eſt enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince un peu terne & de même nature que le noyau. Cette pellicule eſt communément recouverte d'une premiere croûte peu ſolide, formée de la terre ou du ſable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indoſtan. Ce ſont les naturels du pays qui les exploitent & qui livrent les diamans à de riches Banians qui les portoient autrefois à Madras & qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier eſt tombé, depuis aſſez long-tems, entre les mains de quelques Anglois qui négocient pour leur propre compte. Ils diſtribuent les pierres de poids différent, de qualités diverſes, en bourſes aſſorties qui, à Londres, ſont vendues cachetées avec leurs factures. En faiſant des ſix dernieres années une année

commune, le prix réuni de tous ces diamans s'eſt élevé par an à 3,420,000 liv. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui étoit enregiſtré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux & trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans, il y en avoit un d'une forme très-irréguliere, qui peſoit 193 karats tout taillé. Il appartenoit à un Arménien qui refuſa de le céder à l'impératrice de Ruſſie pour deux millions cinq cens mille livres, & une rente viagere de vingt-cinq mille francs. Perſonne ne ſe préſenta pour l'acheter; & ce négociant fut trop heureux que M. Orloff renouvellât quelque temps après l'offre de deux millions cinq cens mille liv. mais ſans penſion. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de ſa fête, des mains de ſon favori, ce riche préſent.

Il étoit à craindre que les révolutions, qui bouleverſent ſi ſouvent l'Indoſtan, ne rendiſſent les diamans plus rares. On fut raſſuré par une découverte, qui en 1728, fut faite au Breſil ſur quelques branches de la riviere das Caravelas, & à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraes.

Des eſclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvoient mêlées de petites pierres luiſantes qu'ils repouſſoient, comme inu-

tiles, avec le ſable & le gravier. Antoine Rodrigues Banha, ſoupçonna leur prix & fit part de ſes idées à Pedro d'Almeida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui, en 1730, chargea d'Acunha, ſon miniſtre en Hollande, de les faire examiner. Après des épreuves multipliées les gens de l'art prononcerent que c'étoient de très-beaux diamans.

Auſſi-tôt les Portugais en ramaſſerent avec tant de diligence qu'il en vint onze cens quarante-ſix onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baiſſer le prix conſidérablement : mais les meſures priſes par un miniſtere attentif, les ramenerent bientôt à leur premiere valeur. Il conféra à quelques riches aſſociés le droit excluſif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que ſix cens eſclaves. Dans la ſuite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à ſon gré le nombre, en payant cent ſols par jour pour chaque tête de mineur.

Pour aſſurer l'exécution du privilege, les mines d'or qu'on exploitoit au voiſinage furent généralement fermées ; & ceux qui avoient fondé l'eſpoir de leur fortune ſur cette baſe ſouvent trompeuſe, ſe vi-

rent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de reſter ſur leurs héritages : mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entre eux qui bleſſeroient les droits accordés au monopole. Depuis que le ſouverain a pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans : mais ſous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'elle-même a fixé, & en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent paſſer du Nouveau-Monde dans l'ancien, ſont enfermés dans une caſſette à trois ſerrures, dont les principaux membres de l'adminiſtration ont ſéparément les clefs ; & ces clefs ſont dépoſées dans un autre coffre ſur lequel le vice-roi doit appoſer ſon cachet. Au tems du privilege excluſif, ce précieux dépôt, à ſon arrivée en Europe, étoit remis au gouvernement qui retenoit, ſuivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui paſſoient vingt karats, & en livroit tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou pluſieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont ſucceſſivement varié. On s'étoit engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage, & quel que fût le produit néceſſairement varié des mi-

nes, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le commerce ſoixante mille karats de diamans. C'eſt un ſeul négociant qui s'en ſaiſit & qui donne 3,120,000 liv. à raiſon de 25 liv. le karat. Si la fraude s'éleve à un dixieme, comme le penſent tous les gens inſtruits, ce ſera 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la ſomme touchée par le gouvernement. Il ſe trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richeſſe, ne s'éleve pas annuellement à plus de 3,432,000 livres. L'Angleterre & la Hollande achetent ces diamans bruts, & les fourniſſent plus ou moins bien taillés, aux autres nations.

Les diamans du Bréſil ne ſont pas tirés d'une carriere. Ils ſont la plupart épars dans des rivieres, dont on détourne plus ou moins ſouvent le cours. S'y ſont-ils formés? y ſont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent? C'eſt ce qui n'eſt pas encore éclairci. Ce qui feroit pencher à croire qu'ils y ſont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers & des montagnes, c'eſt l'accroiſſement de leur quantité dans la ſaiſon des pluies & après de grands orages.

Aux indes Orientales & Occidentales, les mines ſont placées à peu de diſtance de la ligne; les unes dans les premiers degrés

degrés de latitude boréale, & les autres dans les degrés correſpondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts eſt plus épaiſſe aux diamans du Bréſil qu'à ceux de l'Indoſtan ; & il eſt aiſé ou du moins poſſible de les diſtinguer ſous cette forme. Mais lorſqu'ils ſont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent. Auſſi la valeur eſt-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre ſeulement des petits diamans. Ceux d'Amérique, qui paſſent quatre ou cinq karats, ont la plupart des imperfections qu'on remarque rarement aux diamans d'Aſie ; & alors la différence dans les prix eſt prodigieuſe. Quelques artiſtes accordent auſſi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres : mais cette opinion n'eſt pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or & des diamans, on trouve encore des amétiſtes, des topaſes très-imparfaites, & des criſolites d'une aſſez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été ſoumiſes au monopole ; & ceux qui les découvrent en peuvent diſpoſer de la maniere qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'éleve pas au-deſſus de 150,000 liv. ; & les droits que perçoit le gouvernement, à raiſon d'un pour cent, ſe réduiſent à 1500 l.

Ces riches contrées offrent auſſi des mines de fer, de ſoufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui ſe retrouvent dans quelques autres provinces du Bréſil, ſans qu'on ſe ſoit jamais occupé du ſoin d'en ouvrir aucune. La nature paroît n'avoir refuſé que le cuivre à cette vaſte & fertile région du nouvel hémiſphere.

XXV. Situation actuelle du Bréſil.

Une colonie ſi intéreſſante a été utile au Portugal de pluſieurs manieres. L'augmentation de ſon revenu public, par le Bréſil, paroît le genre d'avantage qui, juſqu'ici, a le plus occupé ſes adminiſtrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réſervée aux vaiſſeaux de guerre; le commerce excluſif des diamans; la vente d'un grand nombre de monopoles; la ſurcharge des douanes: telles ſont en Europe même les principales veines que s'eſt ouvertes un fiſc inſatiable.

Les vexations ont été pouſſées plus loin encore en Amérique. On y exige le quint de l'or & des diamans qui monte à ſix ou ſept millions de livres. On y exige la dixme de toutes les productions qui, quoique perçue avec douceur & par abonnement avec chaque paroiſſe, rend 2,873,000 liv. On y exige l'achat de la croiſade qui ne paſſe pas 160,000 liv. On y exige des droits

ſur les eſclaves qui s'élevent à 1,076,650 liv. On y exige pour la réédification de Lisbonne & pour les écoles publiques 385,000 liv. On y exige des officiers ſubalternes de juſtice 153,000 liv. On y exige dix pour cent ſur tout ce qui entre, dix pour cent ſur tout ce qui ſort, ce qui peut rendre 4,882,000 l. On y exige 1,124,000 liv. pour laiſſer circuler dans l'intérieur des terres les boiſſons & les marchandiſes arrivées dans les ports. Le gouvernement s'eſt encore réſervé le monopole du ſel, du ſavon, du mercure, de l'eau-forte & des cartes à jouer qu'il afferme 710,320 liv.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagemens dans le Bréſil. Elle doit au Para 713,000 livres; 517,600 liv. à Saint Paul & à Matto-Groſſo, 10,110,000 liv. à Rio-Janeiro: en tout 11,340,600 livres. Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occaſionnées par la conſtruction récente de quelques forts, plus ou moins néceſſaires; & dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, & par celles qu'il a fallu ſoutenir depuis contre l'Eſpagne.

De ſon côté, le Bréſil devoit, en 1774, aux négocians de la métropole 15,165,980 liv. C'étoit du moins l'opinion de l'hom-

me qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établiſſement.

XXVI. Liaiſons extérieures du Bréſil.

La colonie a formé des liaiſons de commerce avec diverſes contrées du globe. Autrefois, les vaiſſeaux qui revenoient des Indes Orientales en Portugal y relâchoient & y vendoient une partie de leur cargaiſon. Cette communication a été interrompue dans les tems modernes pour des raiſons que nous ignorons, mais qui ne ſauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les iſles du Cap-Verd juſqu'au-delà du pays d'Angole, eſt plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Bréſil ; & ceux de Rio-Janeiro ont commencé aſſez récemment à ſe porter ſur la côte orientale. Dans ces voyages ſont employés des bâtimens, conſtruits dans la colonie même, qui n'ont pas moins de ſoixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des negres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'eſt pour l'exploitation des mines, c'eſt pour la culture des terres que ſe fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques que nous avons ſous les yeux démontrent que chacune des huit dernieres années, on a arraché de ces malheureux rivages ſeize mille trois cens

trois eſclaves, qui, à raiſon de 312 liv. l'un dans l'autre, ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés avec l'or, le tabac, les eaux-de-vie de ſucre, les toiles de coton que fournit le Bréſil; avec la verroterie, les miroirs, les bonnets rouges, les rubans, diverſes quincailleries arrivées d'Europe.

Les liaiſons de la colonie avec les iſles Portugaiſes ont un autre but. Madere lui envoie tous les ans, ſur huit ou neuf petits navires, pour 400,000 liv. de vin, de vinaigre & d'eau-de-vie. Elle reçoit des Açores, ſur quatre ou cinq bâtimens de plus, pour 610,000 liv. des mêmes boiſſons, auxquelles on joint des toiles de lin, des viandes ſalées & des farines. Les agens de ce commerce ſe chargent en retour des productions du Bréſil, dont la métropole ne s'eſt pas réſervée la propriété excluſive. Ces différentes branches de commerce réunies n'emportent chaque année des denrées de la colonie, que pour 2,271,000 liv.

Preſque toutes les richeſſes de cette vaſte contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 juſqu'en 1775, elles s'éleverent annuellement, à 56,949,290 liv. L'or, les diamans; quatre cens quarante-trois mille quintaux de ſucre; cinquante-huit mille cinq cens quintaux de tabac; quatre mille cinq cens quintaux de coton; vingt mille quintaux de bois de teinture; cent

quatorze mille quatre cens vingt cuirs ; d'autres objets moins importans formerent ce grand produit.

Quelques variations ont ſuivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous ſont pas aſſez connues, pour que nous en puiſſions parler avec la derniere préciſion. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de ſucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt que le Para & le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cens vingt-un quintaux de riz & cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyoient autrefois. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs & de 965,000 livres en or dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie eſt payée avec des marchandiſes, qui, originairement, n'ont pas coûté au-deſſus de quinze ou de ſeize millions. Les droits que s'eſt réſervé le ſouverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand abſorbent le reſte.

Le Portugal ne fourniſſoit autrefois de ſon propre fonds à la colonie que quelques

boiſſons. Depuis que l'induſtrie de ſes provinces a été un peu réveillée, il ſuffit à la moitié des conſommations qui ſe font dans la contrée du nouvel hémiſphere qui lui eſt ſoumiſe.

C'eſt avec les deux tiers des produits du Bréſil qu'on livre à l'étranger ; c'eſt avec l'or & les diamans qui arrivent de cette région ; c'eſt avec les vins, les laines, les ſels, les fruits de la métropole même, que le Portugal parvient à payer ſoixante-millions de marchandiſes qu'il reçoit annuellement des diverſes contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont priſe à ce commerce. Au tems où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande ſept, Hambourg ſix, la France cinq, la Suéde quatre, le Dannemarck quatre, l'Eſpagne deux, & la Ruſſie une ſeulement. On ne s'eſt pas toujours ainſi diſputé les dépouilles de cette nation.

XXVII. Le Portugal & ſes établiſſemens éloignés ſont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'eſt il fait ?

Les premieres conquêtes des Portugais en Afrique & en Aſie, n'étoufferent pas les racines de leur induſtrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magaſin général des

marchandifes des Indes, ſes manufactures de ſoie & de laine ſe ſoutinrent. Elles ſuffiſoient à la conſommation de la métropole & du Bréſil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque maniere un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités, dont la tyrannie Eſpagnole écraſa le royaume, on n'eut pas à déplorer la ceſſation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guere diminué, lorſque le Portugal recouvra ſa liberté.

L'heureuſe révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône fut l'époque de cette décadence. L'enthouſiaſme ſaiſit les peuples. Une partie paſſa les mers, pour aller défendre les poſſeſſions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reſte s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers; & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorſque le premier feu ſeroit paſſé, chacun reprendroit ſes occupations. Malheureuſement la guerre cruelle, qui ſuivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravage dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'expoſer à voir continuellement le fruit de ſes travaux. Le miniſtere favoriſa cette inac-

tion par des meſures dont on ne peut le blâmer trop ſévérement.

Sa poſition le mettoit dans la néceſſité de former des alliances. La politique ſeule lui aſſuroit celle de tous les ennemis de l'Eſpagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diverſion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ſes intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues auſſi étendues que ſon entrepriſe le faiſoit préſumer, elle auroit ſenti qu'il étoit inutile de faire des ſacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeſte ruina ſes affaires. Elle livra ſon commerce à des puiſſances, preſque auſſi intéreſſées qu'elle-même à ſa conſervation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout haſarder: & leur avidité oſa franchir encore les privileges qu'on leur avoit ſi mal-à-propos prodigués. L'induſtrie Portugaiſe fut entierement écraſée par cette concurrence. Une faute du miniſtere de France la releva un peu.

Cette couronne poſſédoit depuis aſſez long-tems quelques iſles en Amérique. Les entraves, dont on les avoit enveloppées, avoient étouffé juſqu'alors leur fertilité. Une liberté bien dirigée y auroit infailliblement & rapidement animé les cultures. On préféra d'aſſurer au monopole qui les tenoit ſervies, l'approviſionnement excluſif du

royaume ; & les ſucres, les tabacs du Bréſil y furent ſévérement interdits en 1664. La cour de Lisbonne aigrie, comme elle devoit l'être, par cette prohibition inconſidérée, défendit de ſon côté l'entrée des manufactures Françoiſes les ſeules qui euſſent à cette époque de la faveur dans le Portugal. Gênes s'empara auſſi-tôt de la fourniture des ſoieries qu'elle a depuis toujours conſervée ; l'Angleterre s'appropria celle des étoffes de laine, mais avec un ſuccès moins ſoutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appellés de toutes parts, commencerent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toiſons de leurs troupeaux. Les progrès de cette induſtrie furent aſſez rapides, pour qu'en 1684 on pût proſcrire pluſieurs eſpeces de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute eſpece.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangemens. Elle s'occupa long-tems & vivement du projet de ſe r'ouvrir la communication qui lui avoit été fermée. Ses ſoins lui promettoient quelquefois une iſſue favorable ; mais l'inſtant d'après il falloit renoncer à des eſpérances qu'on avoit dû croire les mieux fondées. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorſqu'il ſe fit dans le ſyſtême politique de l'Europe, un changement qui bouleverſa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Eſpagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandiſſement d'une maiſon, qu'on trouvoit déja trop ambitieuſe & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu juſqu'alors dans la France qu'un appui ſolide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui deſireroit néceſſairement, qui procureroit peut-être ſon oppreſſion. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événemens à l'avantage de ſon commerce, ne pouvoit manquer de ſaiſir avec chaleur une occaſion ſi favorable à ſes intérêts. Son ambaſſadeur Méthuen, négociateur profond & délié, ſigna le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, ſur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette ſtipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenoit un privilege excluſif pour ſes manufactures, puiſqu'on laiſſoit ſubſiſter l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de ſon

côté, ayant déja établi pour ſon intérêt particulier, ce qu'elle montroit à ſon allié ſous l'aſpect d'une faveur tout-à-fait ſignalée. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ſes vins nuiſoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la conſommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été pouſſée plus loin par les mêmes motifs, ſans qu'on ait ceſſé de la faire enviſager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaiſes ne purent ſoutenir la concurrence Angloiſe. Elles diſparurent. La Grande-Bretagne habilla ſon nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de ſel, de fruits, n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Bréſil. La balance pencha de plus en plus de ſon côté; & il n'étoit guere poſſible que cela fût autrement.

Tous ceux qui ſe ſont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont ſuivi les révolutions, ſavent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui eſt parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins conſidérables.. Il a de ſi grands avantages ſur ſes concurrens, qu'il les dégoûte,

& ſe rend le maître des contrées qui ſervent de théâtre à ſon induſtrie. C'eſt ainſi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal & ſes colonies.

Elle lui fourniſſoit ſon vêtement, ſa nourriture, ſa quincaillerie, les matériaux de ſes édifices, tous les objets de ſon luxe; elle lui renvoyoit ſes propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artiſans ou cultivateurs, étoient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendoit des vaiſſeaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ſes établiſſemens du Nouveau-Monde, & faiſoit toute ſa navigation dans l'ancien.

Elle avoit mis dans ſes mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntoit à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocioit à Lisbonne, où il en valoit dix. Au bout de dix ans, le capital étoit payé par les intérêts, & il ſe trouvoit encore dû.

Elle lui enlevoit tout le commerce intérieur. Des maiſons Angloiſes, établies à Lisbonne, recevoient les marchandiſes de leur patrie, & les diſtribuoient à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendoient le plus ſouvent pour le compte de leurs commettans. Un modique ſalai-

re étoit l'unique fruit de cette induſtrie, aviliſſante pour une nation qui travailloit chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui raviſſoit juſqu'à la commiſſion. Les flottes deſtinées pour le Bréſil appartenoient en entier aux Anglois. Les richeſſes qu'elles rapportoient devoient leur revenir. Ils ne ſouffroient pas ſeulement que ces produits paſſaſſent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntoient & n'achetoient que le nom, parce qu'ils ne pouvoient s'en paſſer. Ces étrangers diſparoiſſoient auſſi-tôt qu'ils étoient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient propoſé, & tenoient l'état, aux dépens duquel ils s'enrichiſſoient, dans un épuiſement continuel. Il eſt prouvé, par les regiſtres des flottes, que dans l'eſpace de ſoixante ans, c'eſt-à-dire, depuis la découverte des mines juſqu'en 1756, il étoit ſorti du Bréſil, en or, deux milliards quatre cens millions de livres. Cependant tout le numéraire de Portugal ſe réduiſoit, à cette derniere époque, à quinze ou vingt millions; & cet état en devoit cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdoit, Londres le gagnoit. L'Angleterre n'étoit appellée par ſes avantages naturels, qu'à être une puiſſance du ſecond ordre. Quoique les changemens arrivés ſucceſſivement dans ſa religion, dans ſon gouvernement, dans

ſon induſtrie, euſſent amélioré ſa ſituation, augmenté ſes forces, développé ſon génie; il ne lui étoit pas poſſible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorſque ſans liaiſons avec ſes voiſins, il ſortoit pour ainſi dire ſeul de ſon néant, n'étoient pas ſuffiſans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun commun à tous, laiſſoit au nombre & à la force leur ſupériorité naturelle. Depuis que les ſoldats, les généraux, les nations ſe vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faiſoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ſes richeſſes, & que ſa puiſſance politique ſe meſuroit ſur la quantité de ſes millions. Cette vérité, qui avoit dû ſans doute affliger ſon ambition, lui devint favorable auſſi-tôt qu'elle eût déterminé le Portugal à recevoir d'elle ſes premiers beſoins, & qu'elle l'eût lié, par des traités, à la néceſſité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume ſe trouva dans la dépendance de ſes faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, ſelon l'expreſſion d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans

cet empire. Ils allerent plus loin ; ils lui firent perdre toute conſidération, tout poids, tout mouvement dans la combinaiſon des affaires générales, en lui perſuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Repoſez-vous ſur nous de votre ſûreté, lui diſoient les Anglois ; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'eſt ainſi que ſans avoir prodigué ni ſang, ni travaux, ſans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils ſe rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Bréſil.

Tout ſe tient dans la nature & dans la politique. Il eſt difficile, impoſſible, peut-être, qu'une nation perde ſon agriculture, ſon induſtrie, ſans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les ſciences, tous les bons principes de police & d'adminiſtration. Le Portugal eſt une triſte preuve de cette vérité. Auſſi-tôt que la Grande-Bretagne l'eut condamné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui brilloit dans l'Europe entiere, n'arriva pas juſqu'à ſes portes. On vit même cette nation retrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalouſie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir des loix ſupportables, tandis que les autres états gé-

miſſoient dans une confuſion horrible : cet avantage ineſtimable ne lui a ſervi de rien. Il a perdu le fil de ſon génie dans l'oubli des principes de la raiſon, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour ſortir de cet état de paralyſie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux ; parce qu'il ſe trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus beſoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne ſont guere l'ouvrage du moment. Preſque toujours, ils ont des précurſeurs qui ont réveillé les eſprits, qui les ont diſpoſés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les inſtrumens néceſſaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paroît pas s'être formée en Portugal, ce royaume ſera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes ſi heureuſement ſuivis par les nations les plus éclairées.

XXVIII. Moyens qu'il conviendroit à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux ſans lequel tous les autres ſeroient chancellans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, ſera de ſecouer

le joug de l'Angleterre. Dans ſa ſituation actuelle, le Portugal ne ſauroit ſe paſſer des marchandiſes étrangeres. Il eſt donc de ſon intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs poſſible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il eſt obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à ſe défaire du ſuperflu de ſon ſol & de celui de ſes colonies, il doit, par la même raiſon, attirer dans ſes ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la maſſe & le prix de ſes exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions ſtipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, ſans s'expoſer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilege excluſif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reſte toujours néceſſairement le juge de ce qui convient à ſon état. On ne conçoit pas ce que le miniſtere Britannique pourroit oppoſer de raiſonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes ſujets à

auſſi bon marché, à meilleur marché que vous, des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite ſi ſage par les événemens arrivés indépendamment de cette réſolution. Il eſt prouvé par les regiſtres des douanes Angloiſes, que la Grande-Bretagne qui naguere, faiſoit preſque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé, dans l'eſpace de cinq ans, ou depuis 1762 juſqu'en 1766 incluſivement, que pour 95,613,547 liv. 10 ſols de marchandiſes; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en denrées, & que la ſolde en argent n'a été que de 57,692,475 liv.

Ce qui trompe l'Europe entiere ſur l'étendue du commerce Anglois, c'eſt que tout l'or du Bréſil prend la route de la Tamiſe. Cet écoulement paroît une fuite naturelle & néceſſaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent ſortir librement du Portugal; qu'il n'eſt pas poſſible de les en extraire que par des vaiſſeaux de guerre qui ne ſont pas viſités, que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les ſemaines, auſſi régulierement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richeſſes de tous les peuples dans leur iſle, d'où les négocians,

répandus dans différentes contrées, les retirent, en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le miniſtere Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas ſur la diminution de la plus précieuſe branche de ſon commerce, ſe donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans ſon premier état. Ses ſoins n'auront nul ſuccès; parce que c'eſt un de ces événemens qui ne ſont pas du reſſort de la politique. Si le mal prenoit ſa ſource dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; ſi cette couronne avoit été dépouillée des privileges dont elle étoit en poſſeſſion; des négociations heureuſement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans ſa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses ſujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandiſes qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché pluſieurs des choſes qu'ils achetent, lorſque leur gouvernement aura établi dans ſes ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les déſavantages de ſon commerce purement paſſif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses adminiſtrateurs ſubjugués par le goût dominant du ſiecle, ont déja établi quelques manufactures de ſoie, de laine & d'acier. Nous penſons qu'il auroit fallu commencer par renouveller les cultures anéanties, par ranimer les cultures languiſſantes.

Le climat du Portugal eſt favorable à la production des ſoies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptiſés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquiſition, plus ſévere & plus puiſſante ſous la maiſon de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Eſpagnole, les perſécuta. La plupart des fabriquans ſe réfugierent dans le royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur induſtrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette diſperſion ruina ſucceſſivement la culture de la ſoie, de ſorte qu'il n'en reſte point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exiſte. Elle fournit conſtamment aux beſoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'eſt pas aſſez. Il eſt facile au Portugal, d'entrer

d'une maniere plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réſervée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines ſont également ſuſceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles ſoient inférieures à celles d'Eſpagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laiſſent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet eſprit d'obſervation qui fait juger ſainement des choſes, penſent que la quantité en pourroit être doublée, ſans faire aucun tort aux autres branches d'induſtrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du ſel paroît avoir été pouſſée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter, 1,500,000 livres. Il eſt corroſif, il diminue le poids & le goût des alimens: mais il a l'avantage de conſerver plus long-tems, le poiſſon & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à meſure que la navigation ſera plus étendue.

Ses vins avoient trouvé plus de débouchés que leur goût & leur qualité ne permettoient de l'eſpérer. Des circonſtances

particulieres les avoient rendus la boiſſon la plus ordinaire du nord de l'Europe & de l'Amérique. Il étoit impoſſible de prévoir que ce ſeroit la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêteroit le cours. L'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'eſt ſervi pour juſtifier une loi ſi extraordinaire, n'a trompé perſonne. Il eſt connu de tout le monde, que le terrein que couvroient les ſeps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la choſe ſeroit poſſible, ce ne ſeroit pas moins un attentat contre le droit ſacré & impreſcriptible de la propriété. Dans un monaſtere, tout eſt à tous; rien n'eſt individuellement à perſonne; les biens forment une propriété commune. C'eſt un ſeul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en eſt pas ainſi d'une ſociété. Ici, chacun a ſa tête & ſa propriété; une portion de la richeſſe générale, dont il eſt le maître & maître abſolu, dont il peut uſer ou même abuſer à ſa diſcrétion. Il faut qu'un particulier puiſſe laiſſer ſa terre en friche, ſi cela lui convient, ſans que l'adminiſtration s'en mêle. Si le gouvernement ſe conſtitue juge de l'abus, il ne tardera pas à ſe conſtituer juge de l'us; & toute vé-

ritable notion de propriété & de liberté ſera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma choſe à ſa fantaiſie ; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela ſous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne ſuis plus le maître abſolu de ma choſe ; je n'en ſuis que l'adminiſtrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en ſociété, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point ; parce qu'il ne tardera pas à en être ſévérement puni par la miſere, & par le mépris plus cruel encore que la miſere. Celui qui brûle ſa denrée, ou qui jette ſon argent par la fenêtre, eſt un ſtupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives ; & ces loix prohibitives ſeroient trop nuiſibles, par leur atteinte à la notion univerſelle & ſacrée de la propriété. Dans toute conſtitution bien ordonnée, les ſoins du magiſtrat doivent ſe borner à ce qui intéreſſe la ſûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'obſervation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples ſont expoſés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations ; & cette grande & belle idée d'utilité publique, ſe préſentera à votre imagination, ſous l'image ſymbolique d'un Hercule

cule qui aſſomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne ſent pas qu'inceſſamment elle tombera écraſée ſous la même maſſue.

Pour revenir au Portugal, il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'eſt ſervi peur ranimer la culture du bled. Elle eſt ſi languiſſante que le royaume achete les trois-quarts des grains qu'il conſomme. Peut-être ne devra-t-il jamais à un ſol trop peu arroſé ſa ſubſiſtance entiere: mais il lui convient de diminuer le plus qu'il lui ſera poſſible le beſoin qu'il a de ſecours étrangers. Sa population eſt ſuffiſante pour pouſſer vivement ces travaux; puiſqu'à compter quatre perſonnes & demie par feu, elle s'éleve à un million neuf cens ſoixante mille ames, ſans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuſe, ſi elle penſoit que le tems ſeul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par une réforme entiere dans les impôts, qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie, dont la confuſion augmente d'année en année. Lorſqu'on aura levé les obſtacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funeſtes au bonheur des hom-

mes, à la proſpérité des empires, eſt celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a dans le Portugal, que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances néceſſaires. Le gouvernement doit venir à leur ſecours. Un revenu de 46,884,531 livres bien adminiſtré, facilitera ces libéralités, ſouvent plus économiques que l'avarice la plus ſordide.

Un premier changement en aſſurera d'autres. Les arts néceſſaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éléveront avec elle. De proche en proche, l'induſtrie étendra, pouſſera toutes ſes branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple ſauvage entre des peuples civiliſés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des maiſons commodes ſe rétabliront ſur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui ſemblables à des arbuſtes épars & rampans triſtement ſur le ſol des plus riches mines, les ſujets de cet état, preſqu'anéanti, ceſſeront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux reſteront dans la circulation, & n'iront plus ſe perdre dans

les égliſes. La ſuperſtition finira avec la pareſſe, l'ignorance, le découragement. Les eſprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de ſortileges, s'échaufferont ſur les intérêts publics. La nation débarraſſée de ſes entraves, rendue à ſon activité naturelle, prendra un eſſor digne de ſes premiers exploits.

Le Portugal ſe rappellera, qu'il dut ſon opulence, ſa gloire, ſa force, à ſa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-ſept vaiſſeaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands; tous mal conſtruits & mal équippés. Sa population, réduite à un million neuf cens ſoixante mille ames, renaîtra pour couvrir ſes ports & ſes rades de flottes agiſſantes. Cette création ſera difficile, ſans doute, pour une puiſſance dont le pavillon n'eſt connu ſur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un ſiecle, a abandonné ſa navigation, à qui a voulu s'en ſaiſir; mais un gouvernement devenu ſage, ſurmontera tous les obſtacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui eſt propre, il retiendra dans l'état des ſommes conſidérables, que le fret en fait ſortir continuellement.

Ce changement influera ſur le ſort des iſles ſoumiſes à la couronne. Madere, dont les exportations annuelles s'élevent à 4,658,800 l. verra augmenter ſes travaux, ſes proſpérités & ſes richeſſes. L'amélioration des Açores ſera plus grande encore. On ſait que cet archipel, compoſé de neuf iſles, dont Tercere eſt la principale, n'a que cent quarante-deux milles habitans, & ne vend actuellement à ſa métropole, au Bréſil & à l'Amérique Septentrionale de ſes vins, de ſes toiles, de ſes grains & de ſes beſtiaux que pour 2,440,000 l. Les iſles même du Cap-Verd, malgré les fréquentes ſéchereſſes qu'elles éprouvent, pourront multiplier leurs mulets & plus particulierement l'orſeille, cette eſpece d'herbe couleur de mouſſe que le nord de l'Europe emploie ſi utilement dans ſes teintures. Le gouvernement ne ſe bornera pas à encourager, dans ſes poſſeſſions, les cultures qui y ſont connues. Ses ſoins y en introduiront de nouvelles, que la fertilité du ſol, que la température & la variété du climat ne ceſſent d'appeller.

Ce nouvel eſprit ſe fera ſentir principalement dans le Bréſil, cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devoit être.

Avant 1525, elle ne reçut que quelques proſcrits ſans mœurs ou ſans fortune,

Les grands qui, à cette époque, y obtinrent des provinces, en firent un théâtre de carnage & de deſtruction. Ce fut une lutte de ſoixante ans entre les Portugais qui vouloient tout aſſervir & les Indiens qui ſe refuſoient aux chaînes qu'on leur préſentoit, ou qui les briſoient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Bréſiliens qu'une tyrannie vigilante parvenoit à retenir ſous le joug, étoient peu de choſe. Ceux des Européens n'étoient rien, parce qu'ils ſe ſeroient crus dégradés par les occupations de l'eſclavage. On ne pouvoit attendre quelque ſuccès que des noirs: mais ils ne commenceront à ſe multiplier que vers 1570.

Dix ans après, le Portugal fut aſſervi; & l'on croira ſans peine que le gouvernement Eſpagnol, qui laiſſoit tomber dans le cahos ſes anciennes poſſeſſions de l'autre hémiſphere, ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation, qui, quoique ſoumiſe, lui étoit ſuſpecte.

Les longues & ſanglantes guerres, que le Bréſil eut à ſoutenir contre les Hollandois, retarderent de toutes les manieres ſon amélioration.

Il vit encore ſes progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Eſ-

pagne, mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples ſous les armes.

Pendant ces démêlés, les nations de l'Europe qui avoient formé des établiſſemens en Amérique, commencerent à y cultiver des productions qui, juſqu'alors, avoient été propres au Bréſil. La concurrence en fit baiſſer le prix; & la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendoit auparavant.

Un ſi grand malheur avertiſſoit le miniſtere de la néceſſité de décharger ces denrées des taxes qui les accabloient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger des objets qui parurent dès-lors moins intéreſſans qu'ils ne l'étoient.

L'or & les diamans, ces tréſors, de convention, nuiſirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auroient pu encourager. L'eſpoir de faire une fortune brillante, en ramaſſant ces richeſſes fugitives & précaires, détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illuſion funeſte commençoit à ſe diſſiper, lorſque les monopoles arrêterent le penchant qu'on montroit généralement pour rentrer dans une carriere plus ſûre, & même plus lucrative que celle qui avoit d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Eſpa-

gne furent une nouvelle ſource de déſolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux. On en exigea, ſans intérêt, des prêts dont ils ne ſont pas encore rembourſés. On ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare deſpotiſme.

Maintenant que ces obſtacles à tout bien ſont la plupart levés, il ne faut plus repouſſer les richeſſes qu'offre inutilement le Bréſil depuis trois ſiecles. Le climat eſt ſain dans cette partie du Nouveau-Monde. Les ports y ſont multipliés. Ses côtes, d'un accès facile, ſont généralement fertiles. L'intérieur du pays, encore plus productif & coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les beſoins ou les délices de l'Europe. Les productions particulieres à l'Amérique y proſperent toutes, malgré les dégâts des fourmis, ſans qu'il faille craindre de les voir détruites par ces terribles ouragans, par ces ſéchereſſes dévorantes qui déſolent ſi ſouvent les meilleures iſles de cet hémiſphere. On y eſt encouragé au travail par l'abondance & le bon marché des ſubſiſtances, des beſtiaux, des eſclaves. Rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établiſſemens du globe.

Il le deviendra, lorſqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts, de cette

foule de traitans qui l'humilient & qui l'oppriment ; lorſque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus ſon activité ; lorſque le prix des marchandiſes qu'on lui porte ne ſera pas doublé par les taxes dont on les accable ; lorſque ſes productions ne paieront plus de droits ou n'en paieront pas de plus conſidérables que celles de ſes concurrens ; lorſque ſa communication avec les autres poſſeſſions nationales aura été débarraſſée des entraves qui la gênent ; lorſqu'on lui aura ouvert les Indes Orientales, & permis de tirer de ſon propre ſein l'argent qu'exigeroit cette liaiſon nouvelle.

La colonie a des bras ſuffiſans pour multiplier, pour étendre ſes travaux. Au tems où nous écrivons, elle compte cent ſoixante-ſeize mille vingt-huit blancs ; trois cens quarante-ſept mille huit cens cinquante-huit eſclaves ; deux cens ſoixante-dix-huit mille trois cens quarante-neuf Indiens : ce qui lui forme une population de huit cens deux mille deux cens trente-cinq perſonnes. On fait monter à deux cens mille le nombre des ſauvages encore errans dans le Bréſil. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de leur faire reconnoître l'autorité de la cour de Lisbonne : mais ce ſeroit ſans beaucoup d'utilité, à moins que des adminiſtrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginâſſent des méthc-

des qui ont échappé à trois ſiecles de méditation.

Un moyen plus ſûr d'augmenter la maſſe des productions, ſeroit de recevoir, au Bréſil, tous les étrangers qui voudroient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglois, François, Hollandois, dont les plantations ſont épuiſées; beaucoup d'Européens qui ont la manie devenue ſi commune de faire promptement fortune, y porteroient leur activité, leur induſtrie & leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiroient un meilleur eſprit dans la colonie, & redonneroient à la race dégénérée des Portugais créoles un reſſort qu'ils ont perdu depuis très-long-tems.

Cet ordre de choſes s'établiroit, ſans bleſſer aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivieres ſont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le ſyſtême a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de ſol, ſous la condition formelle de le mettre en valeur dans le tems preſcrit. En diſtribuant ces domaines à ſes nouveaux ſujets, elle ne dépouilleroit pas les anciens, & elle augmenteroit ſes cultures ainſi que le nombre de ſes défenſeurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudroit effacer juſqu'à la

moindre trace de l'inquiſition, de ce tribunal horrible, dont le nom ſeul fait frémir les nations qui n'ont pas entiérement renoncé à leur raiſon. Ce ſeroit même peu, ſi l'on ne diminuoit encore l'influence du clergé dans les réſolutions publiques & dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favoriſer la corruption des prêtres, pour affoiblir l'aſcendant que la ſuperſtition leur donnoit ſur l'eſprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'eſt pas infaillible, comme le Bréſil en fournit la preuve, la morale ne ſauroit approuver cette exécrable politique. Il ſeroit plus ſûr & plus convenable d'ouvrir indiſtinctement à tous les citoyens, l'entrée du ſanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle ſeroit fermée à tous ceux dont le ſang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques & des negres. Cette diſtinction a fait prendre à un corps, déja trop puiſſant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établiſſemens d'Afrique. Pourquoi continue-t-elle en Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naiſſance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richeſſes?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux eccléſiaſtiques. Les ſecours ſpi-

rituels qu'ils offrent, ſeront, diſent-ils, payés par ceux qui réclameront leur miniſtere. Cette méthode redoublera leur vigilance & leur zele. Leur habileté, pour la conduite des ames, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été contredits par des philoſophes qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, ſeroit funeſte au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oiſiveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'obſerve-t-on pas, ajoutent-ils, que les égliſes ou les maiſons religieuſes ſans rente fixe, ſont des magaſins de ſuperſtition, à la charge du bas peuple? N'eſt-ce pas là que ſe fabriquent les ſaints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'impoſture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une ſubſiſtance aſſurée, mais ſi modique, qu'elle borne néceſſairement le faſte du corps & le nombre des membres. La miſere le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant, l'un & l'autre le rendent ſéditieux.

Ainſi le penſoit du moins un philoſophe qui diſoit à un grand monarque. Il eſt dans vos états un corps puiſſant, qui s'eſt arrogé le droit de ſuſpendre le tra-

vail de vos ſujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ſes temples. Ce corps eſt autoriſé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puiſſant des ſouverains eſt auſſi vil devant l'être des êtres que le dernier eſclave. Ce corps leur enſeigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choſes, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les ſuites naturelles d'un pareil ſyſtême ? De menacer la ſociété de troubles interminables, juſqu'à ce que les miniſtres de la religion ſoient dans la dépendance abſolue du magiſtrat ; & ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur ſubſiſtance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement que par cette voie. C'eſt l'ouvrage d'une adminiſtration prudente que d'amener, ſans troubles & ſans ſecouſſe, le ſacerdoce à cet état, où ſans obſtacles pour le bien, il ſera dans l'impuiſſance de faire le mal.

Juſqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but ſalutaire, tout projet d'amélioration ſera inutile. Les vices du gouvernement eccléſiaſtique ſubſiſteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, ſi l'on veut que les Portugais

qui habitent le Bréſil, oſent ſe ſouſtraire à ſa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans ſe trouvent imbus par une éducation vicieuſe & monaſtique, ont-ils trop vieilli dans leur eſprit, pour en être arrachés. La lumiere ſemble réſervée aux générations ſuivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; en réformant, en perfectionnant l'inſtitution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aiſément dans des organes encore tendres. L'ame, ſans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion, ce qui eſt favorable & ce qui eſt contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à eſtimer leur raiſon, ou à la mépriſer; à en faire uſage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à ſe défier continuellement de ſes forces. Les peres défendent avec obſtination, les rêveries qu'ils ont ſucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Bréſil des idées juſtes ſur la religion, ſur la morale, ſur l'adminiſtration, ſur le commerce, ſur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les pla-

ces importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne feront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la satyre.

XXIX. La Cour de Lisbonne devroit-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre?

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siecles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls

Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand tréſor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit ſe ſoutenir par lui-même : ſemblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richeſſes jette dans la puſillanimité.

Nul état ne doit ſe laiſſer protéger. S'il eſt ſage, il doit avoir des forces relativement à ſa ſituation ; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que ſon ambition ne ſoit démeſurée, il a des alliés qui, pour leur propre ſûreté, ſoutiennent ſes intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'eſt une vérité générale, applicable ſur-tout aux états qui poſſedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & ſe réuniront, quand il le faudra, pour leur conſervation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barriere impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, ſoutiendra toujours un état, dont l'indépendance eſt eſſentielle à l'équilibre de toutes les autres puiſſances. Leur concert ſeroit ſur-tout unanime & bientôt formé, ſi l'Eſpagne, ſe livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entrepriſes. Jamais la politique ſoupçon-

neuſe, inquiete & prévoyante de notre ſiecle, ne ſouffriroit que tous les tréſors du Nouveau-Monde fuſſent dans la même main, ni qu'une ſeule maiſon venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette ſécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pouſſer la négligence auſſi loin qu'elle le faiſoit, lorſqu'elle ſe repoſoit de ſa défenſe ſur les armes Britanniques, ou que ſon indolence s'endormoit ſur celle de ſes voiſins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le ſyſtême politique; ce qui eſt le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la conſidération? il faudra qu'elle ſe mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la faſſe même, ſi ſes droits ou ſa ſûreté l'exigent. Ce n'eſt pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorſque tous les peuples ſont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde phyſique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puiſſance, intéreſſent toutes les autres. Celles mêmes qui ſont les plus éloignées des champs de carnage, ſont ſouvent les victimes de leur modération ou de leur foibleſſe. Ces maximes deviennent perſonnelles au Por-

tugal, en ce moment ſur-tout, où l'exemple de ſes voiſins, l'état de criſe de ſes fiers alliés, l'empreſſement des puiſſances jalouſes de ſon amitié : tout enfin l'avertit de ſe réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-deſſus des mers qui ſont le théâtre & l'aliment de ſa proſpérité : s'il ne ſe montre pas en force à l'extrêmité de l'Europe où la nature l'a ſi heureuſement placé, pour attirer & pour verſer des richeſſes, c'en eſt fait du ſort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura ſecoués que pour un moment : ſemblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de ſa priſon, après les avoir briſées. Un reſte de mouvement intérieur qui la replieroit ſur elle-même, n'annonceroit que ces ſignes de vie qui ſont des ſymptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne ſeront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant ſa ſituation, ne la rendront que plus dangereuſe.

XXX. Peut-on raiſonnablement eſpérer que le Portugal améliorera ſon ſort & celui de ſes colonies ?

On ne ſauroit ſe diſſimuler que le Portugal a laiſſé échapper l'occaſion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de re-

prendre ſon ancien éclat. La politique ne prépare pas ſeule les révolutions. Des phénomenes deſtructeurs, peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renverſa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces ſuperbes cités eſt ſouvent le ſalut des états, comme la richeſſe d'un ſeul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entaſſées les unes ſur les autres pouvoient s'écrouler ; des marchandiſes, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir ; des hommes oiſifs, débauchés & corrompus, pouvoient être enſevelis ſous des décombres, ſans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur paſſagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre ; & les abîmes qu'elle creuſoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment ſe bercer de l'eſpoir d'un meilleur avenir, lorſqu'on ne voit point ſortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choſes, un nouvel état, un peuple nouveau ? La nation à laquelle une grande cataſtrophe n'apprend rien, eſt perdue ſans reſſource, ou ſa reſtauration eſt renvoyée à des ſiecles ſi reculés, qu'il eſt vraiſemblable qu'elle ſera plutôt anéantie

que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal ! qu'il en éloigne le préſage de ma penſée où il ne pourroit ſe fixer ou rentrer ſans me plonger dans une profonde affliction. Mais, dans ce moment, je ne puis me diſſimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de reſſort aux eſprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la ſuperſtition. Le gouvernement, qui ſe joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne ſauroit diſtraire de ſon empreſſement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des conſciences hardies opprimerent les conſciences foibles ; & l'époque de ce grand phénomene, fut celle d'une grande ſervitude. Triſte & commun effet des cataſtrophes de la nature. Elles livrent preſque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'eſt alors qu'on cherche à multiplier ſans fin les actes d'une autorité arbitraire ; ſoit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir ; ſoit qu'ils penſent qu'en étendant le pouvoir de leur perſonne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état eſt comme un reſſort qu'on force à réagir ſur lui-même, & qui, parvenu au point où finit ſon

élaſticité, ſe briſe tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La ſituation où ſe trouve le continent de l'Amérique Méridionale, démontre malheureuſement la juſteſſe de cette comparaiſon. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les iſles de ce Nouveau-Monde.

Fin du neuvieme Livre.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE DIXIEME.

Établiſſement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

I. Conſidérations ſur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.

JUSQU'A préſent, nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la ſuite des Eſpagnols & des Portugais. Les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois avec leſquels nous allons deſcendre dans les iſles,

y ſeront-ils moins féroces que ceux qui ſe ſont emparés du continent ? Les habitans renfermés dans ces eſpaces limités, ſubiront-ils le ſort déplorable des Péruviens, des Mexicains & des Bréſiliens ? Des hommes civiliſés ayant tous vécu dans leur patrie ſous des gouvernemens, ſinon ſages du moins anciens ; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avoient reçu les leçons & quelquefois l'exemple des vertus ; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une juſtice ſévere les avoit accoutumés à reſpecter leurs ſemblables, auront-ils tous, tous ſans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur ſûreté, les premieres lueurs de la raiſon proſcrivent également, & continueront-ils à devenir plus barbares que le ſauvage ? En ſerai-je donc reduit à ne tracer que d'affreux tableaux ? Bon Dieu ! A quel miniſtere étois-je réſervé ? Cette métamorphoſe de l'Européen expatrié eſt un phénomene ſi étrange ; l'imagination eſt ſi profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion ſe tourmente pour en découvrir le principe, ſoit dans la nature humaine en général, ſoit dans le caractere particulier des navigateurs, ſoit dans les circonſtances antérieures ou poſtérieures à l'événement.

On ſe demande ſi l'homme une fois af-

franchi, par quelque cauſe que ce ſoit, de la contrainte des loix, n'eſt pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais ſentie. Des êtres aſſez mécontens de leur ſort, aſſez dénués de reſſources dans leur propre contrée, aſſez indigens ou aſſez ambitieux pour dédaigner la vie & s'expoſer à des dangers, à des travaux infinis ſur l'eſpérance vague d'une fortune rapide, ne portoient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut ſe développer avec une célérité & une fureur inconcevables, lorſque ſous un autre ciel, loin de toute vindicte publique & des regards impoſans de leurs concitoyens, ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêterent pas les effets? L'hiſtoire de toutes les ſociétés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, eſt communément un ſcélérat? Le péril d'un long ſéjour, la néceſſité d'un prompt retour ſe joignant au deſir de juſtifier les dépenſes de l'entrepriſe par l'étalage de la richeſſe des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occaſionner & accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entrepriſe & leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avoient courus, de ceux qui leur reſtoient à courir, des miſeres qu'ils avoient ſouffertes, ne penſerent-ils pas à s'en dédommager comme des gens réſolus à ne s'y pas expoſer une

ſeconde fois? L'idée de fonder des colonies dans ces régions éloignées & d'en accroître le domaine de leur ſouverain, ſe préſenta-t-elle jamais bien nettement à l'eſprit d'aucun de ces premiers aventuriers; & le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer, qu'une conquête qu'il falloit ménager? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne ſe perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des miniſtres, tantôt par les diviſions des peuples de l'Europe; & n'étoit-il pas conſommé, lorſque le tems du calme amena nos gouvernemens à des vues plus ſolides? Les premiers députés à qui l'on confia l'inſpection & l'autorité ſur ces contrées, avoient-ils, pouvoient-ils avoir les lumieres & les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance & le reſpect, & y établir la police & les loix; & n'y paſſerent-ils pas auſſi avec la ſoif de l'or qui les avoit dévaſtées? Falloit-il ſe promettre à l'origine des choſes une adminiſtration que l'expérience de pluſieurs ſiecles n'a pas encore amenée? Eſt-il poſſible, même de nos jours, de régir des peuples ſéparés de la métropole par des mers immenſes, comme des ſujets placés ſous le ſceptre? Des poſtes lointains ne devant jamais être ſollicités & remplis que par des hommes indigens & avides, ſans talent & ſans mœurs, étrangers à tout ſentiment d'honneur

d'honneur & à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'Etat, la ſplendeur de ces colonies dans l'avenir n'eſt-elle pas une chimere, & le bonheur futur de ces régions ne ſeroit-il pas un phénomene plus ſurprenant encore que leur premiere dévaſtation ?

Maudit ſoit donc le moment de leur découverte ! Et vous, ſouverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouſe pour des poſſeſſions, dont vous ne pouvez qu'éterniſer la miſere ? & que ne les reſtituez-vous à elles-mêmes, ſi vous déſeſpérez de les rendre heureuſes ! Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois oſé vous en indiquer les moyens : mais je crains bien que ma voix n'ait crié & ne crie encore dans le déſert.

L'Amérique renferme, entre le huitieme & le trente-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale, l'Archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les iſles qui le forment ſont connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, ſous le nom d'Antilles. Les vent qui ſoufflent preſque toujours de la partie de l'Eſt, ont fait appeller celles qui ſont plus à l'orient, iſles du vent, & les autres, iſles ſous le vent. Elles compoſent une chaîne dont un bout ſemble tenir au

continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la Terre-ferme, & qui ſont devenues des iſles par une révolution qui a ſubmergé tout le plat pays.

II. Eſt-il vraiſemblable que le grand Archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voiſin?

Toutes les iſles du monde paroiſſent avoir été détachées du continent, par des embraſemens ſouterrains ou par des tremblemens de terre.

La fameuſe Atlantide, dont le nom ne ſubſiſte plus, depuis pluſieurs milliers d'années, fut une vaſte terre, ſituée entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonſtances font préſumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les iſles du Cap-Verd, les Açores, Madere, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voiſins, ou d'autres continens abîmés. Les obſervations récentes des navigateurs Anglois ne permettent preſque pas de douter que toutes les iſles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même maſſe. La Nouvelle-Zélande, la plus conſidérable de ces iſles, eſt remplie de monta-

gnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne ſont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de ſix cens quatre-vingt lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'iſle d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains atteſtent ces grands changemens. Le phyſicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les eſpeces, des coraux, des bancs d'huitre, des poiſſons de mer, entiers ou mutilés, entaſſés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & ſur la ſuperficie des montagnes: l'inſtabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleverſé par l'Océan, dont il éprouve les viciſſitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenſes, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de ſables devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux: la ſituation horizontale & parallele des couches de terre & de productions marines, aſſemblées alternativement de la même façon, compoſées des mêmes matieres, régulierement cimentées par l'action conſtante & ſucceſſive de la même cauſe: la correſpondance entre les côtes ſéparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des

angles ſaillans oppoſés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même ſable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de ſemblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur ſource commune : la formation des collines & des vallons où ce vaſte fluide a, pour ainſi dire, laiſſé l'empreinte éternelle de ſes ondulations : tout nous dit que l'Océan a franchi ſes bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'inſurmontables, & que diſpoſant du globe de la terre au gré de ſon inconſtance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ſes habitans. De-là ces déluges ſucceſſifs & jamais univerſels, qui ont couvert la face de la terre, ſans la dérober toute entiere à la fois ; car les eaux agiſſant en même-tems dans les cavités & ſur la ſuperficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, ſans en diminuer les autres dimenſions, ni ſe déborder d'une part ſans tarir de l'autre ; & l'on ne ſauroit imaginer une altération dans la maſſe entiere qui fit tout-à-coup diſparoître les montagnes, ou s'élever la mer au-deſſus de leur ſommet. Quel changement ſubit d'organiſation pouſſeroit tous les rochers & toutes les matieres ſolides au centre du globe pour exprimer de ſes flancs & de ſes veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'au-

tre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une maſſe d'eaux & de germes perdus ? N'eſt-ce pas aſſez que chaque hémiſphere ſoit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer ? Ce ſont ces aſſauts continuels qui nous ont ſans doute caché ſi long-tems le Nouveau-Monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que ſéparé du nôtre.

Quelles que ſoient les cauſes ſecretes de ces révolutions particulieres, dont la cauſe générale eſt viſiblement dans les loix connues du mouvement univerſel, les effets en ſeront toujours ſenſibles pour tout homme qui aura le courage & la ſagacité de les voir. Ils le ſeront plus particulierement pour les Antilles, ſi l'on parvient à conſtater qu'elles éprouvent des ſecouſſes violentes toutes les fois que les volcans des Cordelieres jettent des matieres, ou que le Pérou eſt ébranlé. Cet Archipel, comme celui des Indes orientales, ſitué preſque à la même hauteur, paroît formé par la même cauſe, c'eſt-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pouſſe la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée ; où la mer ſemble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppoſe, & s'ouvrant un cours

ſans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, eſt, à peu de choſe près, nord, & nord nord-oueſt. Cette direction ſe continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-oueſt, & ſe termine à Antigoa. Ici la ligne ſe courbe tout-d'un-coup, & ſe prolongeant en ligne droite à l'oueſt, au nord-oueſt, rencontre ſucceſſivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues ſous le nom d'iſles ſous le vent. Ces iſles ſont ſéparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont ſix lieues, d'autres quinze ou vingt: mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante braſſes. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit Archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'eſt pas à dix braſſes.

La direction des montagnes, dont les Antilles ſont couvertes, ſuit celles que ces iſles gardent entr'elles. Cette direction eſt ſi réguliere, qu'à ne conſidérer que les ſommets, ſans avoir égard à leur baſe, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique ſeroit le promontoire le plus au nord-oueſt.

Les ſources d'eau, qui, aux iſles du vent, ſe précipitent des montagnes, ont toutes leur

cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les tems, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se seroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivieres dont l'embouchure est à la côte du nord, & la source est dans les montagnes qui regnent de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, dans toute la longueur de ces isles. Ces rivieres arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le sud, où la mer bat plus furieusement & imprime des traces de submersion, verse dans les trois isles plusieurs belles rivieres, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations, qui paroissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les isles les plus voisines de la Terre-ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage. Ces espeees ne se retrouvent plus, du moins

en quantité, dans les iſles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, ſituée à l'autre extrêmité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cèdre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

III. Quelle eſt la nature du ſol des iſles? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invaſion?

Le ſol des Antilles eſt en général une couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là, où l'argille moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argilles graſſes. Le tuf a auſſi ſes propriétés ſuivant ſes différentes qualités. Là, où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle en Amérique un ſol de pierre-ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſi-tôt que la couche formée de la décompoſition des plantes originaires, eſt détruite par la né-

ceſſité des ſarclages qui expoſent trop ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. De-là vient que la culture, qui exige le moins de ſarclage, & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui, s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette eſpece paraſite croiſſoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans la couper. On lui donna le nom de liane, analogue à ſa flexibilité. Ces forêts, auſſi anciennes que le monde, avoient pluſieurs générations d'arbres qui, par une ſinguliere prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, ſans excreſcence, ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le tems, formoient, ſur la ſurface de la terre, un ſédiment gras, qui après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils euſſent pouſſé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins: mais elles s'étendoient en ſuperficie

à proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. L'extrême ſéchereſſe de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénetrent jamais bien avant, parce que le ſoleil les repompe en peu de tems, & des roſées continuelles qui humectent ſa ſurface, leur donnoient une direction horizontale, au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés, étoient très-durs. Ils ſe laiſſoient à peine entamer par l'inſtrument le plus tranchant. Tels étoient l'agouti, le palmiſte, le barata, qu'on a depuis ſi utilement employés dans la charpente : tels étoient le courbaril, le mancenilier, l'acajou, le bois de fer, qui ſe ſont trouvés propres aux ouvrages de menuiſerie : tel l'acomat, qui, caché en terre ou expoſé à l'air, ſe conſerve long-tems, ſans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité : tel le mapou, dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diametre, ſur une fleche de quarante ou cinquante, ſervoit à former des canots d'une ſeule piece.

Les vallées, fertiliſées aux dépens des montagnes, étoient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croiſſoient indiſtinctement les plantes qu'un ſol libéral produiſoit pour la ſubſiſtance des naturels du pays. Celles d'un uſage plus univerſel étoient

l'igname, le chou caraïbe, la patate, dont les racines tubéreuſes, comme celles de la pomme de terre, pouvoient donner, ainſi qu'elles, une nourriture ſaine. La nature, qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractere des peuples & les denrées deſtinées à leur ſubſiſtance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du ſoleil, qui ſe plaiſoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui ſe reproduiſoient deux ou trois fois l'année. Les Inſulaires ne traverſoient pas le travail libre & ſpontané de la nature, en détruiſant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laiſſoient à la terre le ſoin de préparer les ſels de la végétation, ſans lui aſſigner le lieu & le tems de féconder. Cueillant au haſard & dans leur ſaiſon les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs beſoins, ils avoient obſervé ſans étude que la décompoſition de ce que nous appellons mauvaiſes herbes, étoit néceſſaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-ſaines : mais inſipides ſans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les aſſaiſonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une

plante assez semblable à notre oseille, elles donnoient une liqueur forte, qui étoit l'unique boisson composée des sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre ces nourritures, les isles offroient à leurs habitans une assez grande variété de fruits, mais fort différens des nôtres. Le plus utile étoit la banane. La racine du bananier est tubéreuse, garnie de chevelu. Sa tige tendre & molle a sept pieds dans sa plus grande hauteur & huit pouces de diametre: elle est composée de plusieurs tuniques ou gaînes concentriques, assez épaisses, terminées chacune par une pétiole ferme, creusée en gouttiere, qui supporte une feuille de six pieds de long sur deux de large. Ces feuilles, rassemblées en petit nombre au sommet de la tige, se courbent par leur propre poids, & se dessechent successivement. Elles sont minces, très-lisses, vertes en-dessus, plus pâles en-dessous, garnies de nervures paralleles & très-serrées, qui se réunissent à la côte & donnent à la feuille un œil satiné. Au bout de neuf mois, le bananier pousse du milieu de ses feuilles, lorsqu'elles sont toutes développées, un jet de trois à quatre pieds de longueur & de deux pouces de diametre, garni par intervalles de bourlets demi-circulaires, qui supportent chacun un

bouquet de douze fleurs ou plus, recouverts d'une ſpathe ou enveloppe membraneuſe. Chaque fleur a un piſtil chargé d'un ſtyle de ſix étamines & d'un calice à deux feuillets; l'un intérieur, alongé, terminé par cinq dents; l'autre intérieur, plus court & concave. Ce piſtil & une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrêmité dont les bouquets ſont petits, ſerrés, cachés ſous des enveloppes colorées & perſiſtantes. Dans les autres fleurs, on trouve juſqu'à cinq étamines avortées; mais le piſtil devient un fruit charnu, alongé, légérement arqué, couvert d'une pellicule jaune & épaiſſe, rempli d'une ſubſtance pulpeuſe, jaunâtre, un peu ſucrée & très-nourriſſante. L'aſſemblage de ces fruits, porté au nombre de cinquante & plus ſur une même tige, prend le nom de régime de bananes: c'eſt la charge d'un homme. Lorſqu'il tient à la tige, ſon poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il eſt cueilli, cette tige ſe deſſeche & fait place à de nouveaux rejettons qui ſortent de la racine & fleuriſſent neuf mois après ou plus tard, lorſqu'ils ſont tranſplantés. On ne connoît pas d'autre maniere de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit pluſieurs variétés qui ne different que par la forme, la groſſeur & la bonté du fruit. Il eſt agréable au goût. On le mange cru ou préparé de diverſes manieres.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace, que nous avons appellée liane, embraſſoit tous les arbres ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confuſément mêlés avec les premiers. Il ſembloit que la nature lui eût ordonné de reſpecter ce qu'elle deſtinoit à la nourriture des hommes.

Les iſles n'avoient pas été traitées auſſi favorablement en plantes potageres, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creſſon formoient en ce genre toutes leurs richeſſes.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domeſtiques. Les quadrupedes, tous bons à manger, ſe réduiſoient à cinq eſpeces, dont la plus groſſe ne ſurpaſſoit pas nos lapins. Les oiſeaux, plus brillans & moins variés que dans nos climats, n'avoient guere d'autre mérite que leur parure: peu d'entr'eux rendoient de ces ſons touchans qui charment les oreilles; tous, ou preſque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poiſſon y étoit à-peu-près auſſi commun que dans les autres mers: mais il y étoit ordinairement moins ſain & moins délicat.

On ne peut preſque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les iſles contre les infirmités peu communes

de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, ſoit qu'on les mangeât, ſoit qu'on en prît le ſuc par infuſion; elles produiſoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les uſurpateurs de ces lieux, autrefois paiſibles, ont adopté ces ſimples toujours verds, toujours dans leur force; & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Aſie eſt en poſſeſſion de fournir au reſte de l'univers.

IV. Le climat des isles eſt-il agréable, eſt-il ſain?

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux ſaiſons aux iſles; celle de la ſéchereſſe & celle de la pluie. La nature qui travaille ſans ceſſe & qui cache ſes opérations ſecretes ſous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les obſervateurs qui étudient ſa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du tems, & dans celle de la végétation, découvrent, qu'elle ſuit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins ſenſible.

Ces changemens preſqu'imperceptibles ne préſervent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement dans la Zone Torride. Comme ces iſles ſont toutes ſituées entre les Tropiques, on y eſt aſſujetti, avec quelques différences qui naiſſent des poſitions & des

qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du ſoleil juſqu'à une heure après midi, mais qui diminue enſuite à meſure que cet aſtre baiſſe. Rien n'eſt plus rare qu'un tems couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel ſe voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'eſt pas quatre jours dans toute l'année ſans voir le ſoleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des ſaiſons que du vent. Partout où il ne ſouffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchiſſent pas: il n'y a que les vents de l'eſt qui temperent la chaleur. Ceux qui tiennent du ſud ou de l'oueſt, procurent peu de ſoulagement. Mais ils ſont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'eſt. Les arbres expoſés à ſon action, ſont forcés de pouſſer leurs branches vers l'oueſt dans la direction que l'uniformité de ſon ſouffle conſtant ſemble leur donner. En revanche leurs racines ſont plus robuſtes & plus alongées ſous terre du côté de l'eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant. Auſſi remarque-t-on que lorſque le vent d'oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'eſt a deux cauſes permanentes, dont la vraiſemblance eſt frappante. La premiere eſt ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui eſt néceſſairement plus rapide ſous la ligne équinoxiale que ſous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'eſpace à parcourir dans le même tems. La ſeconde vient de la chaleur du ſoleil qui en paroiſſant ſur l'horizon, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à meſure que la terre avance vers l'orient.

Auſſi le vent d'eſt, qui ne ſe fait guere ſentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à meſure que le ſoleil monte ſur l'horizon. Il diminue à meſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin tout-à-fait vers le ſoir ; mais le long des côtes ſeulement, & non en pleine mer. Les raiſons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du ſoleil, l'air de la terre qui demeure long-tems raréfié à cauſe des exhalaiſons qui ſortent continuellement du globe échauffé, reflue néceſſairement ſur celui de la mer : c'eſt ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il ſe fait ſentir la nuit, & continue juſqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du ſoleil reflue à ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt condenſé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on obſerve que le vent d'eſt ſe trouve plus

régulier, plus fort ſous la canicule que dans les autres tems ; parce que le ſoleil agit plus vivement ſur l'air. Ainſi la nature fait ſervir les ardeurs même de cet aſtre, au rafraîchiſſement des contrées qu'il embraſe. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des iſles de l'Amérique, mais non partout également. Là où rien ne fait obſtacle au vent d'eſt, il chaſſe les nuées à meſure qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou ſur les montagnes. Mais quand les orages ſont trop violens, ou que les vents variables & paſſagers du ſud & de l'oueſt viennent troubler l'empire du vent d'eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes, ſur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-juillet juſqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, ſuivant les meilleures obſervations, autant d'eau dans une ſemaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'eſpace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrens dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchiſſent l'air, mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent; ſoit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de tems. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences, juſqu'à ce que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers tems qui ſuivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoûtumer à la nourriture des anciens habitans du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette précaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du ſon qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de maniere

qu'elle formoit un corps dur preſque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phyſique ſi judicieuſe ; & cet uſage généralement adopté s'eſt toujours perfectionné de plus en plus.

On croyoit qu'il ne reſtoit plus rien à faire, lorſque M. Duhamel propoſa une autre précaution, celle de faire ſécher les farines dans des étuves, avant de les embarquer. Cette idée fixa l'attention du miniſtere de France. On envoya dans le Nouveau-Monde des farines préparées ſuivant la nouvelle méthode & d'autres ſuivant la pratique ancienne. A leur retour, les premieres n'avoient rien perdu, & les dernieres ſe trouverent à demi-pourries & dépouillées de leur matiere glutineuſe. Tous les eſſais ont donné les mêmes réſultats. Il eſt doux d'eſpérer qu'une découverte ſi utile ne ſera pas perdue pour les nations qui ont formé des établiſſemens au midi de l'Amérique. Si elle n'y aſſure pas aux ſubſiſtances la même durée qu'elles ont dans nos climats ſecs & tempérés, du moins s'y corrompront-elles moins vîte, du moins s'y conſerveront-elles plus long-tems.

V. Phénomenes ordinaires dans les isles.

Quelque fâcheux que ſoient ces effets naturels de la pluie, elle en occaſionne de plus redoutables encore : ce ſont des trem-

blemens de terre assez fréquens, & quelquefois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le plus souvent dans le cours, ou vers la fin de la saison pluvieuse ; & dans les tems des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'Océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet jusqu'en octobre ; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'oueſt ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cens pas, s'élevent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher

pendant pluſieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement ſi extraordinaire de la mer a été regardé juſqu'ici comme la ſuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre ; & le raz de marée ſe fait ſentir dans une partie d'une iſle couverte par une autre iſle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette obſervation a déterminé M. Dutaſta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en phyſicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cauſe plus vraiſemblable de ce ſingulier phénomene. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une ſcience, s'il ſe détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraiſemblablement des lumieres plus ſûres ſur les ouragans.

L'ouragan eſt un vent furieux, le plus ſouvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, ſuccede une nuit univerſelle & profonde ; à la parure d'un printems éternel, la nudité des plus triſtes hivers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés ou leurs débris diſperſés. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil

ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres, ou cherchent leurs parens ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés ; les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris : tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie quelques matieres propres à la végétation des plantes ; on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de ſûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge,

& cependant le tems eſt calme & le ſommet des montagnes clair. On entend ſous terre, ou dans les citernes, un bruit ſourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le diſque des étoiles ſemble obſcurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel eſt au nord-oueſt, d'un ſombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & ſe ſouleve même au milieu du calme. Le vent tourne ſubitement de l'eſt à l'oueſt, & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'oſe aſſurer la vérité de toutes ces obſervations, il ſemble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philoſophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples ſauvages ſur les tems & ſur les ſaiſons. Leur déſœuvrement & l'habitude où ils ſont de vivre en plein champ, les met dans l'occaſion & la néceſſité d'obſerver les plus petits changemens qui ſe paſſent dans l'air, & d'acquérir ſur ce ſujet des connoiſſances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus ſédentaires. Peut-être eſt-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, & aux ſavans à chercher les cauſes. Démêlons, s'il ſe peut, celle des ouragans, phénomene ſi commun en Amérique, qu'il auroit ſuffi ſeul pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles.

Aucun

Aucun ouragan ne vient de l'eſt, c'eſt-à-dire, du plus grand eſpace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien conſtaté nous engageroit à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'oueſt qui regne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du ſud, depuis juillet juſqu'en janvier, & le vent du nord qui ſouffle en même-tems dans la partie ſeptentrionale, doivent, lorſqu'ils ſe rencontrent, ſe heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit ſortir avec impétuoſité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raiſon combinée de ſa force motrice & du diametre de la gorge. Tout corps ſolide qui ſe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreſſion plus ou moins forte, ſelon qu'il lui oppoſera plus ou moins de ſurface; enſorte que ſi ſa poſition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne ſait ce qui pourroit en réſulter pour la maſſe entiere. Heureuſement les divers giſſemens des iſles, leur forme ſphérique ou angulaire préſentent à ces effroyables torrens d'air, des ſurfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, diviſent ſes forces, ou les briſent par degrés. L'expérience même autoriſe à dire que leur

activité s'épuiſe à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs obſervateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, ſucceſſivement ont bouleverſé les iſles, venoient du nord-oueſt, & par conſéquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La diſtance où ſont quelques iſles de cette direction, n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour faire rejetter ce ſentiment; parce que pluſieurs cauſes peuvent faire décliner vers le ſud ou vers l'eſt un courant d'air. Ainſi nous croyons qu'on s'eſt mépris, quand on a penſé que la violence d'un ouragan agiſſoit ſur tous les rumbs de vent. Tels ſont les phénomenes deſtructeurs, au prix deſquels la nature fait acheter les richeſſes du Nouveau-Monde: mais quel obſtacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert.

VI. Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des isles du vent.

Chriſtophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des inſulaires auſſi foibles, auſſi timides que ceux qu'il avoit d'abord ſubjugués. Les Caraïbes, qui ſe croyoient originaires de la Guyane, avoient la taille médiocre, ren-

forcée & nerveuſe, telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robuſtes, ſi leur vie & leurs exercices avoient ſecondé ces diſpoſitions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros & un peu ſaillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour ſe donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des ſourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un ſeul poil ſur tout le corps. Ils ne portoient aucune eſpece de vêtement, & n'en étoient pas moins chaſtes. Seulement pour ſe garantir de la morſure des inſectes, ils ſe peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écreviſſe cuite.

Leur religion ſe bornoit à cette opinion ſi naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conſervée même chez pluſieurs des nations civiliſées; c'eſt-à-dire, qu'ils croyoient confuſément un bon & un mauvais principe. La divinité tutelaire ne les occupoit guere; mais ils redoutoient beaucoup l'être malfaiſant. Leurs autres ſuperſtitions étoient plus abſurdes que dangereuſes, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au chriſtianiſme, lorſqu'on le leur offrit. Sans diſputer contre

ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refuſoient de les croire, *de peur*, diſoient-ils, *que leurs voiſins ne ſe moquaſſent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'euſſent aucune eſpece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouiſſoient, à cette pitié innée qui précede toute réflexion, & d'où découlent les vertus ſociales. Cette douce compaſſion prend ſa ſource dans l'organiſation de l'homme, auquel il ſuffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ſes ſemblables. Ainſi, pour humaniſer les deſpotes, il ſuffiroit qu'ils fuſſent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilaſſent de leurs mains voluptueuſes les eunuques de leur ſerrail; qu'ils allaſſent dans les champs de bataille recueillir le ſang, entendre les imprécations, voir les convulſions & l'agonie de leurs ſoldats mourans; qu'ils entraſſent dans les hôpitaux pour y conſidérer à loiſir les plaies, les fractures, les maladies occaſionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-ſains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naiſſent des vices de leur caractere. Combien ces ſortes de ſpectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneroient de crimes & de

maux aux humains ! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples.

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaiſes inſtitutions qui nous corrompent, ne connoiſſoient ni les infidélités, ni les trahiſons, ni les parjures, ni les aſſaſſinats, ſi communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les uſurpations anciennes contre les uſurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne ſuivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces ſauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorſqu'il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces inſulaires connoiſſoient peu les grands mouvemens de l'ame, ſans en excepter celui de l'amour. Ce ſentiment n'étoit pour eux qu'un beſoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonſtration de tendreſſe, pour ce ſexe ſi recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs eſclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient uſurpé le droit de les répudier, ſans leur laiſſer celui de changer d'engagement. Elles-mêmes ſe ſentoient nées pour obéir, & ſe réſignoient à leur deſtinée.

Du reſte, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans diſtinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ils remarquerent de la ſubordination entre les Européens. Ce ſyſtême bleſſoit ſi fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des eſclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient ſoumiſes chez eux, c'étoit une ſuite naturelle de la foibleſſe de leur ſexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robuſtes ſervoient-ils les moins forts? Comment un ſeul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la ſuperſtition ne leur avoient pas encore réſolu ce problême.

Un peuple qui ne connoiſſoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille compoſoit une eſpece de république ſéparée, juſqu'à un certain point, du reſte de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins conſidérable, ſelon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ſes femmes & ſes enfans du bas-âge. Tout autour, on voyoit les caſes de ceux de ſa poſtérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toît; & pour meubles, des armes, des lits de coton ſans art

& ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt-là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis dans un coin, où ils paroiſſoient enſévelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoit pas beaucoup. Des ſauvages qui paſſoient leur vie dans l'air condenſé des forêts; qui ſe couvroient habituellement d'une couche de rocou, propre à boucher les pores de la peau; qui couloient des jours oiſifs dans une inaction entiere: ces ſauvages devoient tranſpirer fort peu & ne manger guere. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens, ils trouvoient au pied des arbres une nourriture aſſurée, ſaine, convenable à leur tempérament, & qui ne demandoit pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de la chaſſe & de la pêche, c'étoit le plus ſouvent à l'occaſion de quelque feſtin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractere. Ils n'étoient pas

plus vifs dans ces aſſemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danſes étoient ſi graves & ſi ſérieuſes, que les mouvemens du corps ſe reſſentoient de la peſanteur de l'ame. Cependant ces triſtes fêtes, ſemblables à ces tems ſombres qui couvent des orages, ſe terminoient rarement ſans effuſion de ſang. Les ſauvages, ſi ſobres dans la vie iſolée, s'enivroient aſſemblés; l'ivreſſe échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés aſſoupies ou mal éteintes. On finiſſoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les ſeuls ſentimens profonds qui puſſent émouvoir ces ames ſauvages, ſe perpétuoient ainſi par les plaiſirs mêmes. C'eſt dans la joie des feſtins que les parens, les amis s'embraſſoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent, & quelquefois dans les grandes iſles.

Les Caraïbes s'embarquoient ſur des bateaux formés d'un ſeul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entieres avoient été employées à creuſer ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle & tantôt une haine violente les conduiſoient, ces guerriers libres & volontaires y cher-

choient des nations à exterminer. Ils attaquoient avec une eſpece de maſſue, moins longue que le bras, avec leurs fleches empoiſonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les ſauvages retomboient dans leur inaction.

Les Eſpagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-tems la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec ſuccès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des eſclaves: mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes ſi fiers & ſi mélancholiques mourant dans l'eſclavage, les Eſpagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conſerver, ſans des guerres continuelles & ſanglantes.

VII. Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, ſur la ruine des Caraïbes.

Les Anglois & les François inſtruits de ce qui ſe paſſoit, haſarderent quelques foibles armemens pour intercepter les vaiſſeaux Eſpagnols qui alloient dans ces parages. Les ſuccès multiplierent les corſaires. La paix qui régnoit ſouvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'uſage où étoit l'Eſpagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, juſtifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-tems les iſles du vent ſans avoir ſongé à s'y établir, ou ſans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de ſe brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus ? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un ſol qui ne produiſoit aucune des denrées qui étoient d'uſage dans l'ancien monde ? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc aborderent, en 1625, à Saint-Chriſtophe, le même jour, par deux côtés oppoſés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient ſûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorſqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliment. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paiſiblement les côtes de l'iſle où le haſard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur diſant : *il faut que la terre ſoit bien mauvaiſe chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher ſi loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti ſi pacifique. Fréderic de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Bréſil avec une flotte redoutable, deſtinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer en paſſant les pirates

qui, ſuivant les préjugés de cette couronne, avoient uſurpé une de ſes poſſeſſions. Le voiſinage de deux nations actives, induſtrieuſes, cauſoit de vives inquiétudes aux Eſpagnols. Ils ſentoient que leurs colonies ſeroient expoſées, ſi d'autres peuples parvenoient à ſe fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne reſterent pas dans l'action, morts ou priſonniers, ſe réfugierent avec précipitation dans les iſles voiſines. Le danger paſſé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Eſpagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importans, ne les inquiéta plus, & ſe repoſa peut-être de leur deſtruction ſur leur jalouſie.

Les deux nations vaincues ſuſpendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déja, ſoupçonnés de méditer une trahiſon à Saint-Chriſtophe, ils avoient été chaſſés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'eſprit d'inquiétude qui ſuit l'uſurpation, fit penſer aux Européens que les autres peuples ſauvages entroient dans la conſpiration. On les attaqua dans leurs iſles. Inutilement ces hommes ſimples, qui ne ſongeoient pas à diſputer un terrein où la

propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers tems, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes: mais cette espece de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre; & par-là ils se ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660 leurs sujets du Nouveau-Monde à faire eux-mêmes une conven-

tion qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montferrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

VIII. Les François s'emparent d'une partie de Saint-Domingue. Caractere de ces aventuriers.

A cette époque, les établissemens Anglois qui, sous un gouvernement supportable, quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance, virent augmenter leur prospérité. Les colonies Françoises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étoient désespérés d'avoir

encore à gémir ſous la tyrannie des privileges excluſifs. Ces hommes, paſſionnés pour la liberté, ſe réfugierent à la côte ſeptentrionale de Saint-Domingue, qui ſervoit d'aſyle à pluſieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chaſſés de Saint-Chriſtophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des ſauvages, ils faiſoient ſécher à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils ſe nourriſſoient. Comme ils étoient ſans femmes & ſans enfans, ils avoient pris l'uſage de s'aſſocier deux à deux, pour ſe rendre les ſervices qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces ſociétés, & demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. On ne connoiſſoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez ſoi, on l'alloit prendre chez ſes voiſins, ſans autre aſſujettiſſement que de les en prévenir s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. Céſar trouva dans les Gaules le même uſage qui porte le double caractere, & d'un état primitif où tout étoit à tous, & d'une condition poſtérieure, où la notion du tien & du mien étoit connue & reſpectée. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorſque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fuſil. Si la balle

avoit frappé par derriere ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on cassoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils s'en prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique. Ces aventuriers avoient quitté jusqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse ; un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur ; pour ceinture une courroie où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux ; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant ; des souliers sans bas ; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des Boucaniers se passoit à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'isle, depuis que les Espagnols y en avoient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment & du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avoient oublié l'usage du pain & qui étoient réduits à l'eau pour boisson. On en rassembloit les cuirs dans les diffé-

rentes rades où les navigateurs venoient les acheter. Ils y étoient portés par les *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en Europe, pour ſervir comme eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux oſa repréſenter à ſon maître, qui choiſiſſoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proſcrit cet uſage : quand il avoit dit : *Tu travailleras ſix jours, & le ſeptieme tu te repoſeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : ſix jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le ſeptieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font obſerver & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoiſſoient peu les infirmités. Leurs courſes n'étoient interrompues que par des fievres éphémeres, dont ils ne ſe reſſentoient pas le lendemain. Le tems devoit cependant les affoiblir, ſous un ciel trop brûlant pour une vie ſi dure.

Le climat étoit proprement le ſeul ennemi que les Boucaniers euſſent à craindre. La colonie Eſpagnole, d'abord ſi conſidérable, n'étoit plus rien. Oubliée de ſa métropole, elle avoit perdu elle-même le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Le peu qui lui

reſtoit d'habitans vivoient dans l'oiſiveté. Leurs eſclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamachs. Bornés aux beſoins que la nature ſeule pouvoit ſatisfaire, la frugalité les faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas réveillée, ſi une activité trop entreprenante & trop audacieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des iſles voiſines, des troupes qui coururent ſur les Boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour, mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit ou concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands ſans patrie & ſans loix; chaſſeurs & guerriers par beſoin, par inſtinct; excités au ſang & au maſſacre par l'habitude d'attaquer & la néceſſité de ſe défendre. Auſſi, dans leur fureur, tout

étoit-il immolé, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Enfin, les Eſpagnols déſeſpérant de vaincre des ennemis ſi féroces & ſi acharnés, s'aviſerent de détruire eux-mêmes, par des chaſſes générales, tous les bœufs de l'iſle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs reſſources ordinaires, les réduiſit à former des habitations & à les cultiver.

La France qui avoit déſavoué juſqu'alors des brigands dont les ſuccès n'avoient aucune ſtabilité, les reconnut pour ſes ſujets quand ils devinrent ſédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A ſa ſuite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait paſſer en différens tems dans le Nouveau-Monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas bleſſés de ces mœurs. Chacun diſoit à celle que le ſort lui aſſignoit:

« Je te prends, ſans ſavoir qui tu es & » ſans m'en ſoucier. Tu ne ſerois pas venue » me chercher, ſi quelqu'un avoit voulu » de toi dans l'endroit d'où tu viens; mais » que m'importe? Je ne te demanderai pas » compte du paſſé, parce que je n'ai aucun » droit de m'offenſer de ta conduite, lorſ- » que tu étois maîtreſſe de l'avoir bonne ou » mauvaiſe à ton gré; & que je n'aurai point » à rougir des actions que tu te permis dans

» un tems où tu n'étois pas à moi. Réponds-
» moi seulement de l'avenir ; je te quitte du
» reste. Puis frappant de la main sur le ca-
» non de son fusil, il ajoutoit : Voilà qui me
» vengera de tes infidélités. Si tu me man-
» ques, celui-là ne te manquera pas ».

IX. Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ses pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces désordres, qui étoient en partie son ouvrage ; & Cromwel se joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une

grande injuſtice, & les détermina à abandonner le ſervice. Ils jugeoient que la volonté de leurs ſupérieurs ne ſuffiſoit pas pour juſtifier une entrepriſe qui bleſſoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à ſon exécution, ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes, comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre : mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Eſpagne avoit long-tems menacé de ſes fers les autres nations. Il étoit poſſible, que la multitude, qui n'eſt pas faite pour calculer les forces des puiſſances, pour ſuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ſes préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit ſaiſi ceux des bons eſprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que ſi le torrent des proſpérités de la France n'étoit arrêté par une cauſe étrangere, elle dépouilleroit les Eſpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'aſſureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverſer le gouvernement de ſa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois, mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorſqu'ils lui

virent former des liaiſons que ſes intérêts particuliers, ceux de ſa nation, ceux de l'Europe entiere, ſembloient lui interdire abſolument.

Ces réflexions ne durent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il ſoutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que ſa nation avoit de ſes talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il ſe déclaroit pour l'Eſpagne; parce qu'il pouvoit tout au plus ſe promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ſes vues de ſe lier d'abord avec la France, & de la combattre enſuite, lorſqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de ſon ambition. Quoiqu'il en ſoit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'hiſtoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raiſonner, les Anglois allerent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venoient de ſe donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuſe commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, ſe réfugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent ſur leurs pas, & le for-

cerent à ſe rembarquer honteuſement. Ce revers étoit l'effet des meſures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entrepriſe n'avoient que peu de talent. Ils ſe haïſſoient réciproquement & n'étoient pas attachés au protecteur. Des ſurveillans, ſous le nom de commiſſaires, gênoient leurs opérations. Les ſoldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & les milices tirées de la Barbade & de Saint-Chriſtophe manquoient de diſcipline. L'eſpoir du butin, cet aiguillon ſi néceſſaire pour faire réuſſir des entrepriſes éloignées & difficiles, étoit interdit. On avoit tellement diſpoſé les choſes qu'il ne pouvoit exiſter aucune harmonie entre les divers inſtrumens qui devoient concourir au ſuccès. Les armes convenables, les vivres propres au climat, les connoiſſances pour ſe bien conduire : tout manquoit également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit ſe faire ſans danger dans le port même, ſe fit ſans guide, à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours ſans eau & ſans ſubſiſtances. Epuiſées par les chaleurs exceſſives du climat, découragées par la lâcheté, la méſintelligence de leurs officiers, elles ne diſputerent ſeulement pas la victoire aux Eſpagnols. On avoit regagné les vaiſſeaux, qu'on ſe croyoit à peine en ſûreté.

Cependant la mauvaiſe fortune rapprocha des eſprits aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ſes fautes même à l'amour de la patrie, du devoir, & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette iſle ſoumiſe à l'Eſpagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de ſe paſſer à Saint-Domingue, ne ſavoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voiſines. Auſſi les aſſaillans firent-ils leur débarquement ſans le moindre obſtacle. Ils marchoient fiérement à l'aſſaut de Sant-Iago, le ſeul poſte fortifié de la colonie; lorſque le gouverneur rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La diſcuſſion des articles adroitement prolongée, donna le tems aux colons de tranſporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils ſe réfugierent dans des montagnes inacceſſibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déſerte, ſans meubles, ſans tréſors & ſans proviſions.

Cette ruſe remplit les Anglois de rage. Ils envoyerent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis ſans avoir rien trouvé; la privation de toutes les commodités plus ſenſible pour ce peuple que pour

les autres ; la mortalité qui augmentoit tous les jours ; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces cauſes réunies faiſoient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On alloit s'expoſer aux reproches flétriſſans de la nation par un lâche abandon d'une auſſi belle proie que la Jamaïque, ſi l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur ineſpéré changea les diſpoſitions ; & les Anglois prirent la réſolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inſpirée, fit ſentir aux aſſiégés qu'ils ne ſeroient pas en ſûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette iſle avec l'ignominie que méritoit la foibleſſe de leur défenſe, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des ſecours inſuffiſans contre les forces qu'il alloit combattre. Par un ſentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, eſt plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de reſſources. Ce ne fut qu'à l'extrêmité qu'ils évacuerent une iſle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuſe des poſſeſſions Britanniques dans le Nouveau-Monde.

X. *Les Flibuſtiers déſolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corſaires.*

Avant que les Anglois fuſſent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corſaires des deux nations, ſi célebres depuis ſous le nom de Flibuſtiers, avoient chaſſé les Eſpagnols de la petite iſle de la Tortue, ſituée à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire ſur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites ſociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher; & rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages. Souvent on y manquoit des premiers ſoutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire, tant de calamités étoient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les Flibuſtiers alloient ſans délibérer à l'abordage. Dès que le grapin étoit une fois jetté, c'étoit un vaiſſeau enlevé.

Dans un beſoin extrême, ces brigands attaquoient toutes les nations, & l'Eſpagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, ſur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les Américains. Mais à cette ſinguliere

humanité se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tel étoit leur aveuglement, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivoient d'Europe tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente eût été peu avantageuse, ou auroit exigé des soins trop suivis. C'étoit lorsque ces bâtimens repartoient chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphere, qu'on les attendoit. S'il n'y en avoit qu'un, il étoit toujours attaqué. On suivoit les flottes; & malheur aux navires qui s'en écartoient ou qui restoient en arriere. C'étoit une proie infaillible pour les Flibustiers. L'Espagnol, que glaçoit la vue de ces ennemis impitoyables, ne savoit que se rendre. Il obtenoit la vie, si la prise étoit riche : mais lorsque l'espérance du vainqueur étoit trompée, l'équipage étoit souvent jetté à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'a sur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il

l'aborde, après avoir donné ſes ordres pour faire couler à fond ſon bâtiment ; & il étonne ſi fort les Eſpagnols par ſon audace, que nul d'entr'eux ne ſe met en action pour le repouſſer. Arrivé à la chambre du capitaine, occupé à joüer, il lui met le piſtolet ſur la gorge, & l'oblige de ſe rendre. Ce commandant & la plus grande partie des ſiens ſont mis à terre au cap le plus proche, comme un poids inutile d'un vaiſſeau qu'ils ont ſi mal gardé ; & l'on n'y conſerve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibuſtiers, entrés dans la mer du Sud, ont pouſſé leurs courſes juſqu'aux plages de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien emporter d'un océan ſi riche les ſaiſit, & ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca eſt un vaiſſeau de force, chargé de pluſieurs millions. Ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres & s'y embarquent.

Le Baſque, Jonqué & Laurent le Graff croiſent devant Carthagene avec trois petits & mauvais navires. On fait ſortir du port deux vaiſſeaux de guerre pour combattre ces forbans & les amener vifs ou morts. L'eſpoir des Eſpagnols eſt ſi bien trompé, qu'ils ſont faits priſonniers eux-mêmes. Le vain-

queur retient les bâtimens : mais il en renvoie les équipages avec une dériſion qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même ſi humiliante.

Michel & Brouage, inſtruits qu'on vient d'embarquer à Carthagene, ſous pavillon étranger, des richeſſes conſidérables, pour les ſouſtraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces tréſors & les en dépouillent. Bleſſés de ſe voir ainſi vaincus par des bâtimens ſi inférieurs aux leurs, les capitaines Hollandois oſent dire en face au premier de ces aventuriers, que ſeul il n'auroit pas oſé ſe commettre avec eux. *Recommençons le combat*, répond fiérement le Flibuſtier ; *mon compagnon reſtera tranquille ſpectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vaiſſeaux ſeront miens auſſi.* Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vîte, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuſer.

Laurent, monté ſur un très-petit bâtiment, eſt ſurpris par deux vaiſſeaux Eſpagnols, l'un & l'autre de ſoixante canons. *Vous êtes*, dit-il à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout haſarder, ſe défendre & attaquer en même-tems. La valeur, la ruſe, la témérité, le*

déſeſpoir même : tout doit être mis en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; & pour leur échapper, combattons.

Après ce diſcours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibuſtiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera ; témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant enſuite de la main les ennemis : *c'eſt entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut paſſer, & tirer à droite & à gauche comme vous ſavez faire.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les bâtimens, mais on en éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'oſent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui, même en ſe retirant, remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Eſpagnol va payer de ſa tête la honte que ſon ignorance & ſa lâcheté impriment à ſa nation. Dans tous les combats les Flibuſtiers montroient la même intrépidité.

Lorſqu'ils avoient fait un butin conſidérable, ils ſe rendoient dans les premiers tems à l'iſle de la Tortue pour faire leur partage ; dans la ſuite les François allerent à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaï-

que. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si, ce qui fut très-rare, quelqu'un étoit convaincu de parjure, à la premiere occaſion, il étoit abandonné comme infâme ſur quelque côte déſerte. Les premieres diſtributions étoient toujours pour ceux qui avoient été mutilés dans les combats. La perte d'une main, d'un bras, d'un pied ſe payoit deux cens écus. Pour un œil ou pour un doigt, on ne recevoit que la moitié de cette ſomme. Pendant deux mois, les bleſſés recevoient trois livres par jour pour leur panſement. S'il ne ſe trouvoit pas de quoi remplir ces obligations ſacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la courſe, de la continuer même juſqu'à ce qu'il y eût des fonds ſuffiſans pour acquitter une dette ſi reſpectable.

Ce qui reſtoit, après ces actes de juſtice & d'humanité, étoit partagé. Le commandant n'avoit étroitement droit qu'à un ſeul lot comme les autres: mais il lui en étoit accordé trois ou quatre, ſelon qu'on étoit plus ou moins content de ſon intelligence, de ſa valeur & de ſa conduite. Si le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, celui qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, emportoit le tiers des priſes. Jamais la faveur n'influa dans le partage. Tout étoit tiré rigoureuſement au ſort. Cette probité s'étendoit juſqu'aux morts. Leur part

étoit donnée à leur compagnon. Si quelqu'un n'en laissoit point, sa part étoit envoyée à sa famille. Au défaut de l'un & de l'autre, elle étoit distribuée aux pauvres & aux églises, qui devoient prier pour celui au nom duquel se faisoient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ensuite commençoient les profusions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit sans habits, sans vivres, absolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même destinée. Si l'on demandoit à ces insensés quel plaisir ils trouvoient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risque, ils répondoient ingénument: « Exposés comme nous » le sommes à une infinité de dangers, no» tre sort est bien différent de celui des au» tres hommes. Aujourd'hui vivans, de» main morts, que nous importe d'amasser? » Nous ne comptons que sur le jour où nous » vivons, jamais sur celui que nous avons à » vivre. Notre soin est plutôt de consumer » la vie que de la conserver ».

Les colonies Espagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, désespérées de se voir continuellement

la proie de ces brigands, ſe dégouterent de la navigation. Elles ſacrifierent ce que leur liaiſon leur procuroit de force, de commodités, de richeſſes, & formerent preſque autant d'Etats iſolés. Elles ne ſe diſſimuloient pas les inconvéniens de cette conduite : mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Flibuſtiers. Ils ne s'étoient montrés juſqu'alors dans les établiſſemens Eſpagnols, que pour y enlever, même rarement, quelques ſubſiſtances. La diminution de leurs priſes les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refuſoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévaſtées. La culture tomba comme la navigation ; & les Eſpagnols n'oſerent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibuſtiers qui ſe diſtinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, gentilhomme Languedocien, ſe fit un nom ſingulier. Le haſard ayant fait tomber entre ſes mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commiſes dans le Nouveau-Monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit

juſqu'à la frénéſie. On raconte à ce ſujet, qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Eſpagnol, il ſe jetta ſur ſon interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, ſi on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui repréſentoit ſans ceſſe des peuples innombrables, égorgés par les monſtres ſortis de l'Eſpagne. Il ne reſpiroit que l'ardeur d'expier tant de ſang innocent. L'enthouſiaſme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la ſoif de l'or ou le fanatiſme de religion qui avoient immolé tant de victimes. On eut dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de ſon ame. Il entendit parler *des freres de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Eſpagnol; & il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaiſſeau eſpagnol qui fut attaqué, & auſſi-tôt abordé: c'étoit l'uſage du tems. Montbars fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux, & ſe portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, maſſacra tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de ſe rendre, laiſſant à ſes compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté ſanguinaire les cadavres entaſſés de cette

nation, à laquelle il avoit juré une haine insatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler, sans s'assouvir. Le vaisseau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les François de l'isle y portent peu de rafraîchissemens, & alleguent pour excuse que l'Espagnol a ravagé leurs établissemens. « Comment le souffrez-» vous, dit brusquement Montbars ? Nous » ne le souffrons pas non plus, repliquent-» ils du même ton ; & l'ennemi nous con-» noît bien. Aussi a-t-il pris le tems où nous » étions à la chasse. Mais nous allons join-» dre quelques-uns de nos camarades encore » plus maltraités que nous ; & alors on verra » beau jeu. Si vous voulez, reprend Mont-» bars, je marcherai à votre tête, non pour » vous commander, mais pour m'exposer le » premier ». Ces barbares, jugeant favorablement de lui, acceptent sa proposition. Le jour même, on joint les Espagnols ; & le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette premiere action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibustiers qui suivoient ses traces, ayant déterminé les

Eſpagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces conſidérables, & les aſſociations devinrent plus nombreuſes. La premiere qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit ſon nom des Sables-d'Olone, ſa patrie. Du vil état d'engagé, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à ſe rendre maître ſur la côte de Cuba, d'une frégate Eſpagnole. Un eſclave ayant vu achever tous les bleſſés, & craignant pour ſa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit deſtiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour ſervir de bourreau à tous les Flibuſtiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fuſſent faits priſonniers. A ces mots, le feroce l'Olonois ſaiſi de rage, ſe fait amener les Eſpagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, ſuçant à chaque fois le ſang qui dégoutte de ſon ſabre. Il ſe rend enſuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens deſtinés à lui donner la chaſſe. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, & ne fait grace qu'à un ſeul homme, qu'il envoie au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, & l'avertit que ce trai-

tement eſt réſervé à tous les Eſpagnols qui tomberont entre ſes mains, à lui-même, s'il a ce malheur. Après cette expédition, il échoue ſes canots, ſes priſes, & ſe rend avec la frégate ſeule à la Tortue.

Il y trouva le Baſque, fameux pour avoir pris ſous le canon même de Porto-Belo, un vaiſſeau de guerre chargé de cinq ou ſix millions de livres, & pour d'autres actions tout auſſi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils partoient enſemble pour l'exécution d'un grand projet; & quatre cens quarante hommes les joignirent. Ce corps, le plus nombreux qu'euſſent encore formé les Flibuſtiers, ſe porta ſur la baie de Venezuela, qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garniſon de deux cens cinquante hommes paſſée au fil de l'épée. On ſe rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie ſur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de ſon embouchure. Cette ville, enrichie par ſon commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les Flibuſtiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrêmité du lac, ce qu'on vouloit ſouſtraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des rétranchemens nou-

vellement conſtruits, qui leur coûterent beaucoup de ſang pour une victoire inutile. Déja tous les effets précieux en avoient été tranſportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit ſubi le même ſort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de ſa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'iſle de la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils diſſipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibuſtiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses meſures étoient ſi bien concertées, qu'il ſurprit la ville, & s'en rendit maître ſans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, perſuadé que la galanterie & la ſuperſtition des Eſpagnols ne leur permettroient pas de tirer ſur ce qu'ils aimoient, ſur ce qu'ils reſpectoient le plus. Mais la garniſon ayant réſiſté à ce piege, il fallut la vaincre de force; & l'on acheta par beaucoup de ſang les tréſors qui furent emportés de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réuſſir, Morgan crut devoir aller ſur les parages de Coſta-Rica, chercher des guides dans l'iſle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles étoient confinés. Ce poſte étoit ſi bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide. Cependant, dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya ſecrétement pour ſavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans être accuſé de lâcheté. On arrêta que Morgan inſulteroit pendant la nuit un fort détaché; que le commandant ſortiroit de la citadelle pour aller au ſecours de cet ouvrage important; que les aſſaillans viendroient enſuite le prendre par derriere, & le feroient priſonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu auſſi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit perſonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Eſpagnols, ſans avoir couru de riſque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir; & les Flibuſtiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenſes munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Châgre, la ſeule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort, conſtruit ſur un roc eſcarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garniſon digne de ſon chef. Les Flibuſtiers éprouverent pour la premiere fois une réſiſtance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le ſiege, quand un heureux haſard vint au ſecours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'aſſaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laiſſa ſes vaiſſeaux à l'ancre, avec les gens néceſſaires pour les garder, & ſur ſes chaloupes remonta le fleuve l'eſpace de quarante-trois milles, juſqu'à Crucès, où il finiſſoit d'être navigable. Il continua ſon chemin par terre juſqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaſte prairie, qui eſt devant la ville, il rencontra des troupes nombreuſes qu'il diſſipa ſans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des tréſors immenſes, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta des riches effets ſur des bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec. Les forêts voiſines rendirent des dépôts précieux. Peu contens

de ce butin, les partis de Flibuſtiers qui couroient les campagnes, employerent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Eſpagnols, aux Negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richeſſes & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le haſard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits dont il ſe revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit ſon or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Auſſi-tôt il fut mis à la queſtion; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des eſclaves qui l'acheverent. C'eſt ainſi que les Eſpagnols rendoient les tréſors du Nouveau-Monde comme ils les avoient amaſſés, dans le ſang & les ſupplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inſpirer de tendres deſirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Eſpagnole qui tourmentoit ſon cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ſes bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de deſſous ſa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé

dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une paſſion que cette opiniâtre réſiſtance avoit changée en rage, aux ſoins employés pour gagner cette captive, il fit ſuccéder des traitemens barbares. Mais l'Eſpagnole inébranlable irritoit & repouſſoit toutes les fureurs de Morgan, lorſque les pirates témoignant leur indignation de ſe voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On ſe mit en route avec un grand nombre de priſonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immenſe.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enſeveli dans un ſommeil profond, Morgan avec les principaux Flibuſtiers de ſa nation, fit voile pour la Jamaïque ſur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui ſervoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, cauſa une rage inexprimable. Les Anglois ſuivirent le voleur dans l'eſpérance d'arracher de ſes mains la proie dont il avoit fruſtré leurs droits & leur avidité. Pour les François aſſociés à la même perte, ils ſe retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverſes

expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Oſtende, mais qui toute ſa vie avoit ſervi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de ſouffrir une marque de foibleſſe parmi ceux qui s'aſſocioient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit ſon vaiſſeau, obſervoit ſes gens l'un après l'autre, & tuoit ſur le champ ceux qui baiſſoient la tête, au bruit imprévu des coups de piſtolet, de fuſil, de canon. Cette étrange diſcipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reſte, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ſes immenſes richeſſes, fruit d'un courage ſi bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faiſoit la courſe avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célebre qu'eux. Douze cens Flibuſtiers ſe joignirent à ces chefs ſi renommés, & l'on partit ſur ſix bâtimens pour la Vera-Crux.

Le débarquement ſe fit à la faveur des ténebres, à trois lieues de la place, où l'on arriva ſans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les caſernes, les poſtes

importans, tout ce qui étoit capable de faire quelque réſiſtance étoit pris, lorſque le jour parut. Les citoyens, hommes, femmes, enfans furent enfermés dans les égliſes, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple on avoit roulé des barils de poudre, pour faire ſauter l'édifice. Un Flibuſtier, la meche allumée, devoit y mettre le feu au moindre ſignal de ſoulevement.

Pendant qu'on tenoit ainſi la ville dans la conſternation, elle fut pillée à loiſir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on propoſa aux citoyens qu'on tenoit en priſon dans l'aſyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de 10,000,000 livres. Ces malheureux, qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, accepterent avec joie la propoſition. La moitié de la ſomme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorſqu'on apperçut ſur les hauteurs un corps conſidérable de troupes, & près du port une flotte de dix-ſept vaiſſeaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les Flibuſtiers, ſans s'étonner, ſe retirerent tranquillement avec quinze cens eſclaves qu'ils emmenerent, comme un foible dédommagement du reſte de la ſomme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un tems plus convenable. Ces bri-

gands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, ſur les côtes où ils étoient deſcendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-ſeulement ſur les capitaux des contributions dont ils ſe faiſoient ſigner l'engagement, mais ſur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuſe. Ils paſſerent fierement au milieu de la flotte Eſpagnole, qui n'oſa pas tirer un coup de canon: elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il eſt vraiſemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, ſi les bâtimens flibuſtiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou ſi la flotte ennemie avoit eu ſur ſon bord d'autres richeſſes que des marchandiſes dont ces corſaires faiſoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorſque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les eſprits. On eſpéra, ſans doute, trouver plus de tréſors ſur une mer pour ainſi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis ſi long-tems. Les Anglois, les François, les bandes même particulieres des deux nations, formerent, ſans s'être concertés, ce plan, à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémiſphere. Les uns ſe rendirent par

la Terre-ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs eſpérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, cette importante colonie étoit perdue pour l'Eſpagne. Leur caractere s'oppoſoit invinciblement à une union ſi rare. Ils formerent toujours pluſieurs corps ſéparés, & quelquefois juſqu'à dix ou douze qui ſe quittoient & ſe rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Touſlé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient paſſés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, ſe jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent ſur la côte. Leurs camarades venus ſur leurs propres bâtimens, n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foibleſſe, ils repouſſerent, ils coulerent à fond ou ils prirent tous les vaiſſeaux qu'on arma contr'eux. Alors s'arrêta la navigation des Eſpagnols. Pour avoir des vivres, il fallut aborder la côte; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On ſurprit ou l'on força Seppo, Pueblo-Nuevo, Leon, Reulejo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Eſparza, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoantepec, Mucmeluna, Chulutequa, la Nouvelle-Ségovie,

& Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grognier revenoit d'une de ces expéditions rapides. Un défilé qu'il devoit passer étoit occupé par des bataillons retranchés qui offroient de ne pas troubler sa retraite, s'il consentoit à relâcher les prisonniers qu'il avoit faits. *Mes prisonniers*, dit-il, *il faut couper leurs chaînes à coups de sabre : quant au passage, mon épée me l'ouvrira.* Cette réponse lui valut une victoire, & il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante étoit générale dans l'empire. L'approche des Flibustiers, la crainte seule de les voir arriver dispersoit les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paisible de la tyrannie, abrutis comme leurs esclaves, les Espagnols n'attendoient pas l'ennemi, sans être vingt contre un, & encore étoient-ils battus. Rien en eux ne portoit l'empreinte de la fierté, de la noblesse de leur origine. Leur abrutissement étoit tel que l'art de la guerre leur étoit étranger, qu'ils connoissoient à peine les armes à feu. On ne les trouvoit que peu supérieurs aux Américains dont ils fouloient la cendre. Cette étrange dégradation étoit augmentée par l'idée qu'ils s'étoient formée des hommes féroces qui les attaquoient. Leurs moines leur avoient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on

donne aux monſtres de l'enfer ; & eux-mêmes ils avoient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans toutes les ames la haine avec la terreur.

Malgré l'excès de ſon reſſentiment, l'Eſpagnol ne ſavoit ſe venger que d'un ennemi qui n'étoit plus à craindre. Auſſi-tôt que les Flibuſtiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, ſi quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit ſon cadavre, on le mutiloit, on le faiſoit paſſer par tous les genres de ſupplice qu'on eût voulu raſſembler ſur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibuſtiers s'étendoit ſur les endroits même qu'ils avoient ſouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient priſes ; on dévouoit à l'anathême les murailles & le ſol des places dévaſtées, & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuiſſante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorſqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les priſonniers qu'ils faiſoient étoient maſſacrés ſans pitié, ſi le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent

trop commun, trop pesant pour sa valeur, les auroit embarrassés. Enfin le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, & les malheurs sans dédommagement expia la conquête du Nouveau-Monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misere, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du Nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le tems qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politesse, de la générosité,

généroſité, de l'éloquence, un ſens très-droit, une valeur diſtinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Flibuſtiers François. Dès qu'on ſut qu'il alloit armer, mille braves ſe rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à ſa cour le projet ſi ſage & ſi juſte de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'eſprit que ſes pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il déſapprouver un deſſein qu'il ignore, & dont la réſolution n'eſt formée que depuis peu de jours ?* Cette réponſe charma tous les Flibuſtiers, qui s'embarquerent ſans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement ſe fit ſans réſiſtance. On fut aſſailli à quelque diſtance du rivage par huit cens Eſpagnols qu'on battit, & qu'on pourſuivit juſqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faiſoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque ſtratagême pour ſe rendre maître de la place, lorſqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit reſté qu'un canonnier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'expoſer à tout, que de

fuir lâchement comme les autres. Le général Flibuſtier le reçut avec diſtinction, le renvoya généreuſement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux préſens : tant l'honneur, le courage & la fidélité conſervent d'aſcendant ſur ceux même qui ſemblent violer tous les droits de la ſociété !

Les vainqueurs de Campêche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru ſauver. Lorſqu'on eut embarqué toutes les richeſſes trouvées, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors de la place, on propoſa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cens hommes, de racheter ſa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la deſtruction de la forteresſe. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de Saint Louis. Dans les tranſports du patriotiſme, de l'ivreſſe, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campêche, qui faiſoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des François qui puiſſent ſe glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibuſtiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit

ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent rengagés par les circonstances dans une carriere dont tout les dégoûtoit.

Quelques particuliers entreprenans avoient équipé en 1697 dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne & un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portoit des troupes de débarquement. Cet armement étoit destiné contre Carthagene, une des villes les plus riches du Nouveau-Monde & la mieux fortifiée. On prévoyoit de grandes difficultés dans cette entreprise: mais on espéra qu'elles seroient surmontées, si les Flibustiers vouloient la seconder; & ils s'y engagerent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit leur idole & qui méritoit de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtoit l'audace, firent encore plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils ne virent pas plutôt un commencement de breche aux fortifications de la ville basse, qu'ils monterent à l'assaut & planterent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place se rendit, & sa soumission fut l'ouvrage des Flibustiers.

Des forfaits de tous les genres ſuivirent cet événement. Le général, homme injuſte, avare & cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui ſe formoit dans l'intérieur des terres l'eût fait conſentir à laiſſer aux habitans la moitié de leurs richeſſes mobiliaires, tout fut abandonné au plus horrible brigandage. Les officiers furent les premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils ſe furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux ſoldats de fouiller les maiſons. Pour les Flibuſtiers, on les occupoit, hors de la ville, pendant qu'on s'emparoit de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne paſſoit pas ſept ou huit millions de livres. Ducaſſe le portoit à trente & d'autres à quarante. Quel qu'il fût les Flibuſtiers, ſelon leurs conventions, en devoient avoir le quart. Cependant il leur fut ſignifié que leur profit ſe réduiſoit à quarante mille écus.

On avoit mis à la voile, lorſque cette propoſition fut faite aux hommes intrépides qui avoient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui bleſſoit ſi viſiblement leurs droits & leurs eſpérances, ils réſolurent d'aborder ſur le champ le *ſceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaiſſeaux, pour être ſecouru à tems. Cet infâme commandant alloit être maſſacré, quand un des mécontens s'écria: *Freres*,

pourquoi nous en prendre à ce chien? il n'emporte rien à nous. Il a laiſſé notre part à Carthagene, c'eſt-là qu'il la faut aller chercher. Cette propoſition eſt reçue avec acclamation. Une joie féroce ſuccede tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; & ſans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place ſans oppoſition, les Flibuſtiers enferment tous les hommes dans le temple principal & leur tiennent ce langage.

« Nous n'ignorons pas que nous ne ſommes » à vos yeux que des gens ſans religion, » ſans foi, des êtres infernaux plutôt que » des hommes. L'horreur que vous nous » portez s'eſt manifeſtée dans les termes » injurieux par leſquels vous affectez de » nous déſigner, & votre défiance par le » refus que vous avez fait de traiter avec » nous de votre capitulation. Vous nous » voyez les armes à la main & maîtres de » nous venger. La pâleur qui s'eſt répandue » ſur vos viſages décele à quels ſupplices » vous vous attendez; & votre conſcience » vous dit ſans doute que vous les méritez. » Soyez enfin déſabuſés; & reconnoiſſez, » dans ce moment, que c'eſt à l'infâme gé- » néral ſous lequel nous vous avons com- » battus, & non pas à nous que doivent » être donnés les titres odieux dont vous

» nous flétriſſez. Le perfide à qui nous
» avons ouvert les portes de votre ville,
» dans laquelle il ne fût jamais entré ſans
» nous, s'eſt emparé du prix de notre péril
» & de notre courage; & c'eſt ſon injuſtice
» qui nous ramene ici, malgré nous. C'eſt à
» notre modération à juſtifier notre ſincéri-
» té. Hâtez-vous de nous délivrer 5,000,000
» livres, nous n'exigerons pas davantage;
» & nous jurons, ſur notre honneur, de
» nous éloigner ſur le champ. Mais ſi vous
» vous refuſez à une ſi modique contribu-
» tion, regardez nos ſabres. Nous jurons
» ſur eux de n'épargner perſonne; & lorſ-
» que les malheurs qui vous menacent ſe-
» ront tombés ſur vos têtes, ſur celles de
» vos femmes & de vos enfans, n'en accu-
» ſez que vous; n'en accuſez que l'indigne
» Pointis que nous abandonnons d'avance à
» votre malédiction ».

Après ce diſcours, un orateur ſacré monte en chaire, & emploie l'éloquence de ſes mœurs, de ſon autorité, de la parole, pour convaincre ſes auditeurs de la néceſſité de livrer ſans réſerve tout ce qui pouvoit leur reſter d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui ſuit le ſermon n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, le pillage eſt ordonné. Il s'étend, ſans de grands ſuccès, des maiſons aux égliſes & aux tombeaux. Enfin les inſtrumens de la torture s'apprêtent.

On ſaiſit deux citoyens des plus diſtingués & deux encore, pour leur arracher où ſont cachées les richeſſes du fiſc, où ſont cachées les richeſſes des particuliers. Tous répondent ſéparément avec tant de franchiſe & de fermeté, qu'ils l'ignorent, que l'avarice même en eſt déſarmée. Cependant quelques coups de fuſil ſont tirés pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête caſſée. Chacun craint cette deſtinée; & dès le ſoir même 1,000,000 livres eſt porté aux pieds des Flibuſtiers. Les jours ſuivans leur rendent auſſi quelque choſe. Déſeſpérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu, ils ſe rembarquent. Un malheureux haſard les conduit au milieu d'une flotte Angloiſe & Hollandoiſe, alliée de l'Eſpagne. Pluſieurs de leurs petits bâtimens ſont pris ou coulés à fond. Le reſte ſe ſauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'hiſtoire des Flibuſtiers.

La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du prince d'Orange diviſa les deux nations; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenans; la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur confiant des poſtes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpa-

gnoles qu'ils avoient ravagées juſqu'alors ; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours : toutes ces cauſes, & cent autres, ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere qui eut jamais exiſté. Sans ſyſtême, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiecle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entiere, ſi elle avoit eu l'eſprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent paſſer à diverſes repriſes de nombreuſes flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès conſidérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteuſement repouſſées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de reſſource pour faire la guerre que la guerre même, réuſſiſſoient dans les entrepriſes les plus difficiles. Ils ſuppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puiſſance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une paſſion déméſurée pour l'indépendance & la liberté, produiſoit & nourriſſoit en eux cette énergie capable de

tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette ſupériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaiſons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenſes les plus honorables, les diſtinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romaneſques, n'eſt pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le beſoin: ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenſes richeſſes, recueillies ſous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas diſſipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à ſa défenſe, à ſon agrandiſſement, à ſes vengeances, qu'ils ſe dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préſervés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offuſquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'eſpoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les cauſes morales qui donnerent aux Flibuſtiers une exiſtence ſi ſinguliere? Cette terre où la nature ſembloit avoir condamné toutes les paſſions turbulentes à un ſilence perpétuel; où les hommes avoient beſoin de ſe réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivreſſe & l'intem-

pérance des feſtins ; où ils vivoient contens de leur repos & de leur ennui : cette terre ſe trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux, qui ſemble reſpirer avec l'air d'une athmoſphere brûlante l'excès de tous les ſentimens, le délire de toutes les paſſions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérans du Nouveau-Monde ; que les Eſpagnols, alors ſi remuans dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence ; des hommes ſortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiſer ſous l'Equateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux ſources de cette révolution, on verra que les Flibuſtiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le reſſort de la liberté comprimé dans les ames depuis des ſiecles, eut une activité incroyable, & produiſit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthouſiaſtes de toutes les nations, ſe joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs ſuccès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le deſir des choſes éloignées, le beſoin d'un changement de ſituation, l'eſpérance d'une meilleure fortune, l'inſtinct qui porte l'imagination aux grandes entrepriſes, l'admiration qui mene promptement

à l'imitation, la néceſſité de ſurmonter les obſtacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres; en un mot, cette fermentation paſſagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des Flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſintéreſſement, la générosité même qu'ils pratiquoient entr'eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux?

Des Flibuſtiers s'étoient chargés, pour une ſomme, d'eſcorter un vaiſſeau Eſpagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux oſa propoſer à ſes camarades de faire tout-d'un-coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce diſcours, qu'il voulut abdiquer ſa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi? nous quitter! lui

dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? on délibéra ſur le champ. On arrêta que le coupable ſeroit jetté ſur la premiere côte qui ſe préſenteroit. On jura que cet homme ſans foi ne ſeroit jamais reçu dans aucun armement où ſe trouveroit un ſeul des braves gens que ſa ſociété déshonoroit. Si ce n'eſt pas là de l'héroïſme, ſera-ce dans un ſiecle où tout ce qu'il y a de grand eſt tourné en ridicule ſous le nom d'enthouſiaſme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'hiſtoire des tems paſſés n'offre point & celle des tems avenir n'offrira pas l'exemple d'une pareille aſſociation, auſſi merveilleuſe preſque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avoit que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appellant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avoient produit d'ames énergiques & violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avoient en Europe pour toute fortune que leur épée & leur audace, dont ils firent un ſi terrible uſage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, ſans ceſſe expoſés aux périls extrêmes, ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, & diſſiper la richeſſe comme ils l'avoient acquiſe ; s'abandonner à tous les excès de la débauche & de la profuſion ; au retour d'un

combat porter dans leurs feſtins l'ivreſſe de la victoire; enlacer de leurs bras ſanglans leurs maîtreſſes; s'aſſoupir un moment dans le ſein de la volupté, & ne ſe réveiller que pour aller à de nouveaux maſſacres. Indifférens où ils laiſſeroient leurs cadavres, ſur la terre ou dans le ſein des eaux, ils devoient regarder d'un œil également froid la vie & le trépas. Avec un cœur féroce & une conſcience égarée, ſans liaiſons, ſans parens, ſans amis, ſans concitoyens, ſans patrie, ſans aſyle, ſans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'exiſtence, ils devoient ſe livrer en aveugles aux tentatives les plus déſeſpérées. Incapables de ſupporter l'indigence & le repos; trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avoient pas été les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allé ravager les contrées éloignées, ils auroient ravagé nos provinces, & laiſſé un nom fameux dans la liſte des grands ſcélerats.

XI. Raiſons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

L'Amérique reſpiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'induſtrie des Flibuſtiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le ſpectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau.

Charles II, roi d'Eſpagne, venoit de finir une carriere agitée. Ses ſujets convaincus qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la monarchie ſans démembrement, l'avoient preſſé ſur la fin de ſa vie d'appeller à ſa ſucceſſion le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes tranſportées dans une maiſon rivale & ennemie de la ſienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irréſolutions ſans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de juſtice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foibleſſe de ſon caractere.

L'Europe fatiguée depuis un demi-ſiecle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une puiſſance déja trop redoutable. L'anéantiſſement où la plus mauvaiſe adminiſtration avoit plongé l'Eſpagne; l'eſprit de bigoterie, & par conſéquent de foibleſſe, qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des ſuccès dont on voit peu d'exemples dans l'union de pluſieurs puiſſances contre une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni forces, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la joie univerſelle.

Tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne, depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans ſa jeuneſſe de toutes les eſpeces de gloire, penſa qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclat de ſon regne, s'il ne créoit une marine formidable. Bientôt ſes nombreuſes flottes balancerent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, & porterent la terreur de ſon nom aux extrêmités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A meſure que ſon ambition déſordonnée lui ſuſcita de nouveaux ennemis; qu'il ſe vit obligé d'avoir ſur pied un plus grand nombre de troupes; que les frontieres de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles ſe multiplierent, on vit diminuer le nombre de ſes vaiſſeaux. Il n'attendit pas même la néceſſité de ces dépenſes, pour ſupprimer

une partie des fonds deſtinés à ſoutenir ſa puiſſance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'oſtentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres cauſes auſſi frivoles, abſorberent la partie du revenu public qu'auroient exigé les armemens. Dès-lors cette branche de la force Françoiſe s'affoiblit. Elle tomba inſenſiblement, & ſe perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

A cette époque, les poſſeſſions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, ſe trouverent ſans défenſe. Elles s'attendoient à chaque inſtant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les ſeuls peuples modernes qui euſſent établi leur force politique ſur le commerce. D'immenſes découvertes avoient mis, il eſt vrai, dans les mains des Caſtillans & des Portugais, la poſſeſſion excluſive de tréſors & de productions qui ſembloient leur promettre l'empire de l'univers, ſi les richeſſes pouvoient le donner : mais ces nations ivres d'or & de ſang, n'avoient pas ſeulement ſoupçonné qu'un monde nouveau dût ſoutenir leur puiſſance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un ſyſtême fondé ſur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrêmité tout-à-fait oppoſée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſévérance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées ne paroiſſoient le leur permettre. Le haſard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par ſa rivale dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus conſidérables. La guerre d'induſtrie, excitée par la jalouſie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglans. Ce n'étoient pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple, c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La néceſſité de ſe réunir, pour contenir, pour réprimer la France, ſuſpendit ces hoſtilités. Des ſuccès peut-être trop rapides, trop déciſifs, réveillerent leur animoſité. Dans la crainte de travailler à l'agrandiſſement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invaſion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant ſaiſi le moment propice pour une paix particuliere, elle ſe fit accorder des avantages qui laiſſerent la nation rivale de la ſienne, fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

XII. Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

Les années qui ſuivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le ſiecle d'or à l'univers, qui ſeroit toujours aſſez tranquille, ſi les Européens qui ont porté leurs armes & leur haîne dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moiſſon du laboureur. Le navigateur oſa montrer ſon pavillon dans toutes les mers, ſans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur ſang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un miniſtre ambitieux. Les nations ne s'aſſocierent plus, pour ſervir les paſſions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque tems en freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoient quelque part. La philoſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à

l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu juſqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumieres nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les Etats du continent peuvent ſe ſoutenir, & même proſpérer lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la ſubſiſtance, & les conſommations intérieures. Il n'en eſt pas ainſi des établiſſemens que pluſieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richeſſes y ſont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui eſt néceſſaire à la nourriture. Les vêtemens & les inſtrumens du labourage, n'y ſont pas fabriqués. Toutes les productions ſont deſtinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication ſûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde, & ſur-tout avec l'Europe, qui puiſſe procurer à ces iſles cette circulation libre du néceſſaire qu'elles reçoivent, & du ſuperflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient ſouffert du long & terrible embraſement qui avoit tout conſumé,

plus elles se hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable, enhardissoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances, sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient & augmentoient la prospérité des isles, lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis longtems, & qui troubla le repos de la terre.

XIII. Les isles de l'Amérique occasionnerent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.

Les colonies Angloises, sur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les possessions Espagnoles du Nouveau-Monde, un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de con-

trebande, on arrêta loin des côtes ſuſpectes, des navires qui avoient une deſtination légitime.

La nation Angloiſe qui, mettant ſa ſûreté, ſa puiſſance & ſa gloire dans le commerce, avoit ſouffert impatiemment de voir réprimer ſes uſurpations, fut révoltée des vexations qui paſſoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le miniſtere qui les ſouffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-tems la Grande-Bretagne avec un caractere & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conſeil d'Eſpagne qui, à meſure que l'orage approchoit montroit moins de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & ſignées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ſes intérêts, par ſon reſſentiment, par l'eſprit de parti, & ſingulierement par des écrits politiques qui ſe ſuccédoient avec rapidité.

Par-tout où le ſouverain ne ſouffre pas qu'on s'explique librement ſur les matieres économiques & politiques, il donne l'atteſtation la plus authentique de ſon penchant à la tyrannie & du vice de ſes opérations. C'eſt préciſément comme s'il diſoit au peuple. « Je ſais tout auſſi-bien que vous que

» ce que j'ai réſolu eſt contraire à votre
» liberté, à vos prérogatives, à vos in-
» térêts, à votre tranquillité, à votre bon-
» heur : mais il me déplaît que vous en
» murmuriez. Je ne ſouffrirai jamais qu'on
» vous éclaire ; parce qu'il me convient
» que vous ſoyez aſſez ſtupides pour ne pas
» diſtinguer mes caprices, mon orgueil,
» mes folles diſſipations, mon faſte, les
» déprédations de mes courtiſans & de mes
» favoris, mes ruineux amuſemens, mes
» paſſions plus ruineuſes encore, de l'utilité
» publique qui ne fut, qui n'eſt, & qui ne
» ſera jamais, autant qu'il dépendra de
» moi & de mes ſucceſſeurs, qu'un honnête
» prétexte. Tout ce que je fais eſt bien fait.
» Croyez-le, ne le croyez pas : mais tai-
» ſez-vous. Je veux vous prouver de toutes
» les manieres les plus inſenſées & les plus
» atroces que je regne pour moi, & que je
» ne regne ni par vous, ni pour vous. Et
» ſi quelqu'un d'entre vous a la témérité
» de me contredire, qu'il périſſe dans l'obſ-
» curité d'un cachot, ou qu'un lacet le
» prive à jamais de la faculté de commettre
» une ſeconde indiſcrétion : car tel eſt mon
» bon plaiſir ». En conſéquence voilà l'hom-
me de génie réduit au ſilence ou étranglé, & une nation retenue dans la barbarie de ſa religion, de ſes loix, de ſes mœurs, & de ſon gouvernement ; dans l'ignorance des

choſes les plus importantes à ſes vrais intérêts, à ſa puiſſance, à ſon commerce, à ſa ſplendeur & à ſa félicité; au milieu des peuples qui s'éclairent autour d'elle par les libres efforts & le concours des bons eſprits vers les ſeuls objets vraiment dignes de les occuper. La logique d'une adminiſtration prohibitive peche de tous côtés. On n'arrête point les progrès des lumieres; on ne les rallentit qu'à ſon déſavantage. La défenſe ne fait qu'irriter & donner aux ames un ſentiment de révolte, & aux ouvrages le ton du libelle; & l'on fait trop d'honneur à d'innocens ſujets, lorſqu'on a ſous ſes ordres deux cens mille aſſaſſins, & que l'on redoute quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclorre tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par de bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclairer le public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'Etat peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage!

» Mais, dira-t-on, pour un homme ſage » qui répand la lumiere, il ſe trouve des

» écrivains ſans nombre, qui, ſoit par mé-
» contentement des gens en place, ſoit
» pour flatter le goût de la nation, ſoit
» pour des raiſons perſonnelles, ſe plaiſent
» à émouvoir les eſprits. Le moyen qu'ils
» emploient le plus ordinairement, eſt de
» porter les prétentions de leurs pays au-
» delà de leurs juſtes bornes, de lui faire
» enviſager comme des uſurpations mani-
» feſtes, les moindres précautions que
» prennent les autres puiſſances pour con-
» ſerver leurs poſſeſſions. Ces exagéra-
» tions remplies de partialité & de fauſſeté,
» répandent des opinions, établiſſent des
» préjugés, dont l'effet ordinaire eſt d'en-
» tretenir la nation dans un état de guerre
» perpétuelle avec ſes voiſins. Si le gou-
» vernement qui voudroit tenir une balan-
» ce de juſtice entre ſes ſujets & les étran-
» gers, refuſe de ſe conduire par des
» erreurs populaires, il s'y voit forcé ».

La liberté de la preſſe produit, ſans doute, ces inconvéniens : mais ils ſont ſi frivoles, ſi paſſagers, en comparaiſon des avantages, que je ne daignerai pas m'y arrêter. La queſtion ſe réduit à ces deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple ſoit éternellement abruti que d'être quelquefois turbulent ?* Souverains, voulez-vous être méchans ? Laiſſez écrire ; il ſe trouvera des hommes pervers qui vous ſerviront ſelon votre mauvais génie

&

& qui vous perfectionneront dans l'art des Tiberes. Voulez-vous être bons ? Laiſſez encore écrire ; il ſe trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajans. Combien il vous reſte de choſes à ſavoir pour être grands, ſoit en bien, ſoit en mal !

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, conſidéré politiquement, eſt le premier peuple du monde, ſoutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, aſſiége par des cris & par des menaces le ſénat de la nation, & régle ſes délibérations. Souvent ces clameurs ſont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes mépriſables, une fois émus, inſultent le meilleur citoyen, qu'on a réuſſi à leur rendre ſuſpect, incendient ſa maiſon, & inſultent ſcandaleuſement les têtes les plus ſacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le miniſtere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais ſuivie, du commerce ſur les réſolutions publiques, ne fut peut-être jamais auſſi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & com-

mandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrêmités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration ; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les tréſors deſtinés juſqu'alors à lui acheter des partiſans ; la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes ces conſidérations & quelques autres le jetterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un tems toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque : à juger de ce qu'il au-

roit pu faire avec une eſcadre par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on peut penſer qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du Sud. Un établiſſement, entrepris dans l'iſle de Cuba, eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le ſiege du fort Saint-Auguſtin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel-Montiano, à qui on avoit laiſſé le loiſir de ſe préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Eſpagnole euſſent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur reſtoit leur marine, leur caractere, leur gouvernement, trois grands moyens qui faiſoient trembler. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne raſſuroit pas des eſprits trop abattus par la crainte. Heureuſement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hoſtilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, ſe réduiſirent inſenſiblement de part

& d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la priſe de l'Iſle Royale, qui expoſoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puiſſance recouvra à la paix une poſſeſſion ſi précieuſe : mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet eſprit de chevalerie, qui a été ſi long-tems la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur ſang comme payé, lorſqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ont mis leur prince dans la néceſſité de les gouverner plus mal; & ils croient leur honneur perdu, ſi leurs poſſeſſions ſont reſtées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des tems barbares, mais dont les ſiecles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui reſtituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établiſſement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe, on s'aſſuroit de l'alliance de l'Eſpagne à qui on donnoit de grands intérêts à diſcuter avec la cour de Vienne; qu'en garantiſſant au roi de Pruſſe la Siléſie, on établiſſoit en Allemagne deux puiſſances

rivales, fruit précieux de deux ſiecles de méditation & de travaux; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandres détruites, on ſe procuroit des conquêtes aiſées, ſi les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les tems de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainſi, quand la France n'auroit pas eu beſoin de s'occuper de ſon intérieur dont le dépériſſement étoit extrême; quand ſon crédit & ſon commerce n'auroient pas été ruinés; quand quelques-unes de ſes plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada; quand ſes colonies n'auroient pas été menacées d'une invaſion infaillible & prochaine; quand ſa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un ſeul vaiſſeau à envoyer dans le Nouveau-Monde; quand l'Eſpagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre: la concluſion de la paix auroit encore mérité l'approbation des eſprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra ſans peine que rien ne

paroiſſoit impoſſible aux armes victorieuſes de Louis XV : mais ſeroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne deſiroient rien tant que cet événement ? Si la république, qui étoit dans l'impoſſibilité de ſe détacher de ſes alliés, avoit été conquiſe, ſes habitans, qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre ſous ſa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur induſtrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de ſi grands avantages n'euſſent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette obſervation nous oſerons en ajouter une autre, qui, pour être auſſi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuſe ou fort habile d'avoir, par la négociation, arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuſe, ſi elle eût laiſſé à ſon ennemi une partie de ſes conquêtes ? Il eſt paſſé ce tems, où la maiſon d'Autriche égaloit, ſurpaſſoit peut-être les forces de la maiſon de Bourbon. Sa politique eſt donc d'intéreſſer les autres puiſſances à ſon ſort,

même par ſes pertes. Elle le pouvoit en faiſant des ſacrifices apparens à la France. L'Europe, alarmée de l'agrandiſſement de cette monarchie qu'on eſt porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la ſuite néceſſaire de ces ſentimens. Cette diſpoſition univerſelle des eſprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maiſon d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il eſt vrai, avoir aſſez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduiſoit la négociation, & du miniſtre qui la dirigeoit, pour penſer qu'ils auroient démêlé le piege. Nous ne balancerons pas même à aſſurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conſeil, auquel ils devoient compte de leurs opérations? C'eſt ce qu'on n'oſe décider. En général tous les gouvernemens du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux miniſtres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des

colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence illimitée, auſſitôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eût menacé ſes frontieres, ou ſi un autre Philippe II eût pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent; qu'il n'y avoit point de puiſſance qui, ſeule, pût oſer l'attaquer; & que les événemens de la derniere guerre, les arrangemens de la derniere paix, avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille petites craintes toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de ſentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de ſon attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuſes flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la proſpérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas ſeulement être riches, ils veulent être les ſeuls riches. Leur ambition eſt d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le deſir de le rendre

excluſif leur a fait faire de grandes choſes & de grandes injuſtices ; & les met dans la cruelle néceſſité de continuer à faire de grandes choſes & de grandes injuſtices. Les nations ne ſe laſſeront-elles jamais de cette eſpece de tyrannie qui les brave & les avilit ? reſteront-elles éternellement dans cet état de foibleſſe qui les contraint à ſupporter un deſpotiſme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir ? Si jamais il ſe formoit une alliance entr'elles, comment une ſeule nation pourroit-elle réſiſter, à moins d'une faveur conſtante du deſtin ſur laquelle il ſeroit imprudent de compter ? qui eſt-ce qui a promis aux Anglois une proſpérité continue ? quand elle leur ſeroit aſſurée, ne ſeroit-elle pas trop payée, par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiroient jamais, & trop punie par les alarmes d'une jalouſie qui tiendroit leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts ſur les mouvemens les plus légers des autres puiſſances ? Eſt-il bien glorieux, eſt-il bien doux, eſt-il bien avantageux & bien ſûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples, comme un ſultan au milieu de ſes eſclaves ? Un accroiſſement dangereux de la haine au-dehors, eſt-il ſuffiſamment compenſé par le corrupteur accroiſſement de l'opulence au-dedans ? Anglois, l'avidité n'a point de terme, & la patience a le ſien, preſque

toujours funeſte à celui qui la pouſſe à bout. Mais la paſſion du commerce eſt ſi forte en vous, qu'elle a ſubjugué juſqu'à vos philoſophes. Le célebre Boyle diſoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux ſauvages; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de chriſtianiſme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce ſeroit un grand bien pour les manufactures Angloiſes.

XIV. C'eſt de l'Amérique que ſortit la guerre de 1755.

Un tel ſyſtême, que la nation n'a guere perdu de vue, ſe manifeſta, en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait juſqu'alors. La culture des colonies Françoiſes, dont l'accroiſſement rapide étonnoit tous les eſprits attentifs, réveilla la jalouſie Angloiſe. Cependant cette paſſion, honteuſe de ſe montrer, ſe couvrit quelque tems des ombres du myſtere; & un peuple aſſez fier ou aſſez modeſte pour appeller les négociations *l'artillerie de ſes ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruſes de la politique la plus infidieuſe.

La France, effrayée du déſordre de ſes finances, intimidée par le petit nombre de ſes vaiſſeaux & l'inexpérience de ſes amiraux, ſéduite par l'amour de l'oiſiveté, du plaiſir & de la paix, ſecondoit les efforts qu'on faiſoit pour l'amuſer. En vain quelques hommes éclairés répétoient ſans ceſſe que

la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de ſa rivale n'eût fait les mêmes progrès que ſa marine marchande. Ces inquiétudes paroiſſoient abſurdes dans un pays où l'on n'avoit fait juſqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les eſpèces, où on l'avoit continuellement ſacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection ſérieuſe, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un ſol excellent; au haſard, de riches colonies; à ſa ſenſibilité vive & ſouple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouiſſances; à ſes conquêtes, à ſa gloire littéraire, à la diſperſion même des proteſtans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le deſir qu'on avoit de l'imiter: cette nation qui ſeroit trop heureuſe, ſi on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque choſe de ſes avantages, & ſe prêtoit ſans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorſque l'Angleterre crut que la diſſimulation ne lui étoit plus néceſſaire, elle commença les hoſtilités, ſans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui ſont en uſage chez les peuples civiliſés.

Ce peuple, réputé ſi fier, ſi humain, ſi

ſage, réfléchit-il à ce qu'il faiſoit? Il réduiſoit les conventions les plus ſacrées des nations entr'elles aux leurres d'une perfidie politique; il les affranchiſſoit du lien commun, en foulant aux pieds la chimere du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avoit plus qu'un état, celui de la guerre; que la paix n'étoit qu'un tems d'alarmes; qu'il ne régnoit plus ſur le globe qu'une fauſſe & trompeuſe ſécurité; que les ſouverains devenoient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer; que l'empire de la diſcorde s'établiſſoit ſans limites; que les plus cruelles & les plus juſtes repréſailles étoient autoriſées, & qu'il n'étoit plus permis de dépoſer les armes? alors il y eut un ſemi-Thémiſtocle dans le miniſtere; mais il n'y eut pas un Ariſtide dans toute la Grande-Bretagne, puiſque loin de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étoient pas les hommes les plus ſcrupuleux d'entre les Grecs: *La choſe eſt utile, mais elle n'eſt pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglois ſe féliciterent d'une infamie contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'éleverent avec indignation. L'hoſtilité, ſans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, eſt un procédé de barbares. L'hoſtilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, ſeroit d'une injuſtice révol-

tante, ſi l'uſage n'en avoit été fréquent, & ſi preſque toutes les puiſſances n'en avoient à rougir. L'hoſtilité, ſans déclaration de guerre, contre un peuple voiſin qui ſommeille tranquillement ſur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civiliſées, le même Dieu, le même culte, le ſéjour & la protection de ſes citoyens dans la contrée ennemie, le ſéjour & la protection des citoyens de l'ennemi ſecret dans la ſienne, eſt un crime qui ſeroit traité entre des ſociétés, comme l'aſſaſſinat ſur les grandes routes, dans chacune d'elles; & contre lequel, s'il y avoit un code exprès, comme il y en a un tacite, formé & ſouſcrit entre toutes les nations, on liroit: *QU'ON SE RÉUNISSE CONTRE LE TRAITRE ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE.* Celui qui le commet, jaloux, ſans frein & ſans pudeur de ſon intérêt, montre qu'il eſt ſans équité, ſans honneur; qu'il mépriſe également & le jugement du préſent & le blâme de l'avenir; & qu'il tient plus à ſon exiſtence entre les nations qu'à ſon rôle dans leur hiſtoire. S'il eſt le plus fort, c'eſt un lâche tyran; c'eſt un lion qui s'abaiſſe au rôle abject du renard. S'il eſt le plus foible & qu'il craigne pour lui-même, il en eſt peut-être moins odieux, mais il n'en eſt pas moins lâche. Combien

l'uſage du peuple Romain eſt plus noble ! Combien il a d'autres avantages ! Ouvrons, comme lui, les portes de nos temples : qu'un ambaſſadeur ſe tranſporte ſur la frontiere ennemie & qu'il y ſecoue la guerre du pan de ſa robe, au ſon de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plongeons notre main dans le ſang de celui qui ſe croit notre ami, la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poëte ſera ſon image.

Quand même la déclaration de guerre ne ſeroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne ſe doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger ; on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtere Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction ſi ſcandaleuſe par le parlement : cent autres choſes déceloient une conſcience coupable. Si, dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaſte. En faiſant illégalement attaquer les vaiſſeaux François ſur les côtes de l'Amérique Septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La deſtruc-

tion du ſeul pouvoir qui fût en état de faire quelque réſiſtance, étoit la ſuite néceſſaire d'une combinaiſon ſi forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à ſe montrer pour donner des loix par tout l'univers. Un ſuccès brillant & déciſif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit juſtifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des ſages.

XV. Les commencemens de la guerre furent funeſtes à l'Angleterre.

Une conduite foible, mais toujours injuſte, produiſit des effets contraires. Le conſeil de George II fut haï & mépriſé de toute l'Europe. Les événemens ſeconderent ces ſentimens. La France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avantage conſidérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi ſentit alors ce que les bons eſprits diſoient depuis long-tems, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes ; qu'ils réuniſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaiſir & de l'honneur ; ſérieux dans la bagatelle &

enjoués dans les choſes graves ; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot des enfans, comme les Athéniens, ſe laiſſant agiter & paſſionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que ſoient leurs guides, & ſe conſolant de toutes leurs diſgraces par le moindre ſuccès. L'eſprit Anglois qui, ſuivant le mot ſi trivial & ſi énergique de Swif, *eſt toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injuſtement mépriſée. Le découragement prit la place de la préſomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit miſe dans ſon opulence ; abaiſſée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ſes forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémiſſoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit, ſans s'occuper du ſoin de venger les uns ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défenſe commune ſe bornoit à des ſubſides immenſes. On paroiſſoit ignorer que le lâche eſt plutôt prêt que le brave à ouvrir ſa

bourſe pour éloigner le péril ; & que dans la criſe où l'on ſe trouvoit, il ne s'agiſſoit pas de ſavoir qui payeroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques ſuccès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdiſſement de leur ennemi pour une démonſtration de ſa foibleſſe, ils s'engagerent plus que leur ſituation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviſer l'Allemagne.

Un ſyſtême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réuſſiſſoit pas, & ruiner leur puiſſance s'il réuſſiſſoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guérre de terre que quelques miniſtres vouloient commencer en déſeſpérant de ſoutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'aſſurance du génie : *Meſſieurs, partons tous tant que nous ſommes dans le conſeil, & la torche à la main, allons brûler nos vaiſſeaux, s'ils ne ſervent qu'à nous faire inſulter & non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de cour préſiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une ſuite de diſgraces. Ce

peuple léger & ſuperficiel ne vit pas qu'en ſuppoſant, ce qui étoit impoſſible, que tous ceux qu'il chargeoit ſucceſſivement de diriger les opérations guerrieres euſſent du talent; ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme ſupérieur. Ses malheurs ne changerent rien à ſa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainſi le change, le peuple Anglois paſſant du découragement à la fureur, proſcrivoit un miniſtere juſtement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des réſolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet eſprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il ſe trouva tel que les circonſtances l'exigeoient. Guillaume Pitt avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence ſûre d'entraîner les eſprits, le caractère entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au-deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral, qui avoit laiſſé prendre l'île de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuſe, on le juge, on le condamne. Ni ſon rang, ni ſes talens, ni ſa famille, ni ſes amis, ne peuvent le

ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échafaud. L'Europe entiere, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On ſe crut ramené au tems des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui ſervoient la nation, le ſort qui les attendoit, s'ils trahiſſoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne ſe dît au fond de ſon cœur dans le moment du combat: c'eſt ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi le ſang d'un homme accuſé de lâcheté devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte fait pour vaincre la peur, ſe joignit un encouragement qui annonçoit le rétabliſſement de l'eſprit public. La diſſipation, le plaiſir, le déſœuvrement, ſouvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaiſons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois ſe communiquent moins, vivent moins enſemble, ont moins, ſi l'on veut, le goût de la ſociété que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les raſſemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les ſectes, concourent à ſon ſuccès, avec une généroſité qui n'a point d'exemple dans les contrées

où l'on n'a point de patrie à ſoi. Et en effet, pourquoi s'occuperoit-on de la gloire d'une nation, lorſqu'on ne peut ſe promettre de ſes ſacrifices qu'un accroiſſement de miſere? lorſque les victoires & les défaites ſont également funeſtes; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reſte d'honneur qui ſubſiſte au fond des ames, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, & qui montre que ſous les vexations de toute eſpece, le peuple ne perd pas toute ſenſibilité à l'aviliſſement national, il s'affligeroit également des ſuccès & des revers. Que le ſouverain ſoit victorieux ou vaincu; qu'il acquiere ou qu'il perde une province; que le commerce tombe ou proſpere, en ſera-t-il traité avec moins de dureté? L'ardeur des Anglois eſt ſur-tout remarquable, lorſque la nation a une confiance entiere dans le miniſtre qui eſt à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il ſe forma une ſociété de marine qui, ne voyant pas aſſez d'empreſſement pour ſervir ſur la flotte, & n'approuvant pas l'uſage d'y forcer les citoyens, invita dans la claſſe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à ſe faire mouſſes, & les peres à embraſſer la profeſſion de matelot. Elle ſe chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir,

de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit néceſſaire pour naviguer ſainement. Le roi, touché de ce trait de patriotiſme, donna 22,500 livres, le prince de Galles 9000 livres, la princeſſe ſa mere, 4500 livres. Les acteurs des différens ſpectacles, dont cette nation philoſophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures pieces pour augmenter ces fonds reſpectables. Jamais on n'avoit vu un ſi grand concours au théâtre. Cent de ces mouſſes, cent de ces matelots, habillés par un zele vraiment ſacré, ornoient l'enceinte de la ſcene; & cette décoration valoit bien celle des luſtrines, des dentelles & des diamans.

XVI. Les Anglois ſortirent de leur léthargie, & s'emparerent des isles Françoiſes & Eſpagnoles. Quel fut l'auteur de leurs ſuccès?

Ce dévouement public au ſervice de la patrie, échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent ſur toutes les mers. Ils intercepterent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſerent de l'Amérique Septentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſques au miniſtere de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées avoient eu & dû avoir une iſſue funeſte, parce qu'elles avoient été mal com-

binées. Pour lui, il forma des projets si sages & si utiles; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité; il combina si juste la fin avec les moyens; il choisit si bien les dépositaires de sa confiance; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer; il éleva si haut le cœur Anglois, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame, plus haute encore, lui fit mépriser les vains discours des esprits timides, qui blâmoient ce qu'on nommoit ses dissipations. Il répétoit après Philippe, pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les poursuivit jusques dans leurs isles les plus cheres, jusques dans leurs colonies à sucre. Ces possessions, quoique justement vantées pour leurs richesses, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans intelligence, & tombant en ruine. Ces masures manquoient également de défenseurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens

néceſſaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les eſclaves, également dépourvus de tout, ſe nourriſſoient des animaux conſacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient juſqu'à eux, c'étoit à travers de ſi grands périls, qu'il falloit payer au plus haut prix ce qu'ils apportoient, leur céder comme pour rien ce qu'ils conſentoient à prendre. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas préſumer que ſa vertu iroit juſqu'à ſe défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ſes calamités.

C'eſt dans ces circonſtances que dix vaiſſeaux de ligne, des galiotes à bombe, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, ſe préſenterent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759. Le lendemain ils écraſerent de bombes la ville de Baſſe-terre. Si les aſſaillans avoient ſu profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la réſiſtance de l'iſle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnerent le tems à la garniſon & aux habitans de ſe fortifier dans un défilé, qui n'eſt éloigné que de deux lieues de la place. De-là ils tinrent en échec leur ennemi, qui ſouffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchiſſemens. Les

Anglois désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retomberent encore dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'isle entiere se soumit, mais à des conditions très-honorables, mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légérement abandonné: mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instrumens. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe,

d'Europe, & les autres de l'Amérique Septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'isle. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; & la place, qui se voyoit à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de février. La colonie entiere suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent, ou Françoises, ou quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problême.

Tout le monde ſavoit que la colonie ſans défenſe au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre réſiſtance. Elle-même étoit ſi convaincue de ſon impuiſſance, qu'elle paroiſſoit diſpoſée à ſe ſoumettre à la premiere ſommation qui lui ſeroit faite.

La cour de Verſailles fut également étonnée & conſternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une réſiſtance opiniâtre, inſurmontable même. Les deſcendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroiſſoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient ſe briſer. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie ſecrete, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le miniſtere avoit inſpiré ſa confiance à la nation, & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oſer montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui eſt arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune conſiſte dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ſes poſſeſſions avec courage. Il ne haſarde tout au plus que la récolte d'une année; & un revers, quel qu'il ſoit, ne le ruine pas. Il n'en eſt pas ainſi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils riſquent de voir

les travaux de toute leur vie détruits, leurs eſclaves enlevés, les eſpérances même de leur poſtérité anéanties par le feu ou par la dévaſtation, ils ſe ſoumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils ſeroient contens du gouvernement ſous lequel ils vivent, ils ſont moins attachés à ſa gloire qu'à leurs richeſſes.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la confiance, n'affoiblit pas cette obſervation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chaſſer les habitans : aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'eſt qu'une guerre faite à ſon ſouverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne conduiſoit plus les affaires dans le tems qu'elle fut conquiſe. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les cauſes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un hiſtorien qui oſe écrire les événemens de ſon ſiecle, a rarement des lumieres ſûres. Les conſeils des rois ſont un ſanctuaire, dont le tems ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres, fideles au ſecret ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque

ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événemens, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir, ou ſans oſer l'aſſurer ; & cette incertitude ne ſatisfait guere plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, diſpenſés du ſilence, laiſſent éclorre la vérité ; que la mort lui rende, pour ainſi dire, le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive ; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Il ſe briſe au tems qu'elles ſe nouent. On n'en recueilleroit que des débris iſolés, qu'on ne rapprocheroit que par des conjectures haſardées qui s'éloigneroient peut-être d'autant plus de la vérité, qu'on y montreroit plus de pénétration. On s'expoſeroit ſouvent à remplir par quelque grande vue, par une ſpéculation profonde, un vuide qui ſubſiſte par l'ignorance d'un mot plaiſant, d'un caprice frivole, d'un petit reſſentiment, d'un mouvement puérile de jalouſie : car voilà les merveilleux leviers avec leſquels on a ſi ſouvent remué la terre, & avec leſquels on la remuera ſi ſouvent encore. S'il eſt ſage

alors de se taire sur les causes obscures des événemens, c'est le tems de parler sur le caractere des acteurs. On sait ce qu'ils étoient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la famille & dans la société; dans la vie privée & dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus; leurs goûts & leurs aversions; leurs liaisons; leurs haines & leurs amitiés; leurs intérêts, les intérêts des leurs; ce qu'ils ont éprouvé de la faveur & de la disgrace; les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, & pour s'y maintenir, la conduite qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs & leurs protégés; les projets qu'ils ont conçus, la maniere dont ils les ont conduits; le choix des hommes qu'ils ont appellés; les obstacles qui les ont croisés; comment ils les ont surmontés: en un mot, les succès qu'ils ont eus; la récompense qu'ils ont obtenue, lorsqu'ils ont réussi; le châtiment, quand ils ont échoué; l'éloge ou le blâme de la nation; comment ils ont achevé leur carriere, & la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'ame d'un des plus importans personnages du siecle que nous cherchons à lire, & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guere que les

grands traits, ſera privée de mille détails ſimples & naïfs, qui portent la lumiere dans l'eſprit d'un obſervateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'eſpece d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée, arriva à des ſuccès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarraſſé, & ſe détermina à les pouſſer auſſi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foibleſſe ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit ſans exemple qu'un état eût pu acquérir la ſupériorité ſur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermiſſoit dans ſes principes. Il voyoit avec douleur que la puiſſance Angloiſe, fondée ſur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de choſe en comparaiſon de la puiſſance de ſa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avoient élevée à un degré de force, qui, ſous d'heureuſes adminiſtrations, avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le ſentit. Dès-lors il réſolut de dépouiller les François de leurs colonies, & de les réduire à la condition où l'affranchiſſement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera

toutes les nations qui y ont formé des établiſſemens.

Les moyens pour finir une entrepriſe ſi avancée lui paroiſſoient aſſurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaiſſoient devant lui. Quoique la nation, dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ſes engagemens, il n'en étoit pas embarraſſé, parce qu'à ſes yeux l'eſprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il ſauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses ſuccès avoient rendu ſon adminiſtration abſolue. Républicain avec le peuple, il étoit deſpote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cauſe commune, que d'oſer montrer des ſentimens différens des ſiens.

Il ſe ſervoit utilement de cet aſcendant pour échauffer les eſprits. Peu touché de cette philoſophie, qui, s'élevant au-deſſus des préjugés de gloire nationale pour embraſſer dans ſes vues le bonheur du genre-humain, ramene tout aux principes de la raiſon univerſelle, il nourriſſoit un fanatiſme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente

haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuiſement, diſons mieux, l'anéantiſſement de ſes forces navales, ne lui laiſſoit entrevoir qu'un avenir funeſte. Ces eſpérances, qu'on peut avoir ſur terre, de changer la ſituation des affaires par une action heureuſe, auroient été des chimeres. Quand une de ſes eſcadres auroit détruit une ou pluſieurs eſcadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ſes prétentions. Regle générale. Une puiſſance qui a acquis ſur mer une ſupériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raiſon, ſi la ſupériorité vient de plus loin, & ſur-tout ſi elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale. La prépondérance ſur un continent, dépend toute entiere du talent d'un ſeul homme: elle peut paſſer en un moment. La puiſſance ſur mer, fondée au contraire ſur l'intérêt toujours actif de chacun des ſujets de l'Etat, doit aller ſans ceſſe en augmentant, principalement lorſqu'elle eſt favoriſée par la conſtitution nationale; elle ne peut ceſſer que par une invaſion ſubite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre : mais M. Pitt en ſentoit l'impoſſibilité. Il connoiſſoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Ruſſes, l'indifférence de pluſieurs de ces puiſſances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoit inſpirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être ſecourue.

L'Eſpagne étoit dans une poſition particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoiſes, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aiſément gagner les ſiennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, ſoit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta ſon indolence ordinaire ſur ces grands événemens. Enfin, elle changea de maître ; & en changeant de maître, elle changea de ſyſtême. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie. Il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuſe. M. Pitt, qui avoit mûrement peſé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté, l'épée à la main, la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il impoſoit.

Telle étoit la ſituation des affaires, lorſque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre cour, on craignoit des répugnances de M. Pitt, & l'on ne ſe trompoit pas. Il conſentit à ouvrir une négociation : mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit ſans intention de la ſuivre. Ses vues étoient d'acquérir aſſez de preuves des engagemens des deux branches de la maiſon de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre ſa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir beſoin, il rompit les conférences, & propoſa de déclarer la guerre à l'Eſpagne. La ſupériorité des forces maritimes de l'Angleterre ſur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles ſeroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le ſyſtême de M. Pitt parut à de grands politiques le ſeul élevé, le ſeul même raiſonnable. Sa nation avoit contracté une ſi prodigieuſe maſſe de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en ſoutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles ſources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faiſoit éprouver, attendoit avec impatience l'occaſion de mettre ſon oppreſſeur dans l'impoſſibilité de les continuer. Il n'étoit pas poſſible

que la maiſon de Bourbon ne conſervât un vif reſſentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit eſſuyées; & qu'elle ne préparât en ſecret, qu'elle ne mûrît à loiſir une vengeance, dont elle pourroit s'aſſurer par une bonne combinaiſon de ſes forces. Toutes ces raiſons faiſoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour ſe maintenir, de s'agrandir ſans ceſſe. Cette néceſſité cruelle ne fut pas ſentie par le conſeil de George III, auſſi vivement que M. Pitt le ſouhaitoit. L'eſprit de modération lui parut une foibleſſe ou un aveuglement, peut-être une trahiſon; & il abandonna le ſoin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Eſpagne.

Oſerons-nous haſarder une conjecture? Les miniſtres Anglois voyoient tous l'impoſſibilité d'éviter une nouvelle guerre: mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet eſprit d'égalité qui eſt l'ame du gouvernement républicain. Le déſeſpoir de s'élever à la hauteur d'un homme ſi accrédité, ou de le faire deſcendre juſqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux; ils s'attacherent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir. Son caractere ardent s'offroit à ce piege: il y tomba. Si M. Pitt quitta ſa place par humeur, il

eſt blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtriſée. Si ce fut dans l'eſpérance de mettre ſes ennemis à ſes pieds, il montra qu'il avoit plus de connoiſſances des affaires que des hommes. Si, comme on l'a dit, il ſe retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger; il eſt permis de croire qu'il tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'aux intérêts de ſon pays. Mais quelle que fût la cauſe de ſa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuſte, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talent.

Quoi qu'il en ſoit, la premiere démarche du nouveau miniſtere, fut dans les principes de M. Pitt, & une ſorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Eſpagne, & les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hoſtilités. L'expérience du paſſé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues ſe tournerent vers Cuba. Une raiſon éclairée fit ſentir qu'en prenant cette iſle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'aſſureroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les reſſources à l'ennemi, principalement riche du produit de ſes douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les

habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la puiſſance qui auroit fait une ſi grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui impoſer.

D'après cette réflexion, une flotte compoſée de dix-neuf vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de tranſport, ayant à bord dix mille ſoldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choiſit pour ſe rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obſtacles que préſentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent ſurmontés avec un ſuccès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à ſa deſtination; & le débarquement ſe fit ſans oppoſition ſix lieues à l'eſt des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas auſſi bien conduites que celles de mer. Si Albemarle, qui commandoit l'armée, eut eu les talens qu'exigeoit la commiſſion dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La ſimple muraille ſeche qui la couvroit

ne pouvoit pas réſiſter vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conſeils, la régence, que ce ſuccès facile mettoit dans ſes mains, auroient décidé la capitulation du Morro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les ſecours, de tous les rafraîchiſſemens qu'elle reçut de la ville durant le ſiege; & il s'aſſuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de tems.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Morro, l'expoſoit à de grands malheurs. L'eau qui ſe trouvoit à ſa portée étoit malſaine, & il ſe vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de ſon camp. Comme les chaloupes chargées de cet approviſionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les ſoutenir, un corps de quinze cens hommes ſur la hauteur d'Aroſteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, abſolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni ſoutenir que par mer, étoient continuellement expoſées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi par la tranquillité dont on laiſſoit jouir le corps poſté à Aroſteguy, auroit dû placer un autre corps ſur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme inveſtie, & très-certainement affamée, empêché tout tranſport

d'effets dans les terres, & communiqué avec Arosteguy moins dangereusement, que par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siege du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut: mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis, depuis plus d'un mois, que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui ſe trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du ſiege, une incertitude dans les conſeils, qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux aſſaillans.

Trois vaiſſeaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la paſſe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaiſſeaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défenſe de la place, & qu'il étoit important de ſauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorſqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombâſſent dans les mains de l'ennemi.

La deſtruction du corps Anglois placé à Aroſteguy, où il ne pouvoit être ſecouru, étoit très-facile. Ce ſuccès auroit gêné les aſſiégeans dans leur approviſionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inſpiré de la confiance aux troupes Eſpagnoles. Bien loin de tenter une choſe ſi aiſée, on n'attaqua pas, même en plaine, un ſeul de leurs

détachemens, tous compoſés d'infanterie; quoiqu'on eût à leur oppoſer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre; & cependant il ne tomba dans l'eſprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'adminiſtration, de faire paſſer le tréſor du prince dans les terres, pour le ſouſtraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laiſſé au milieu du foſſé, un bloc de rocher pointu & iſolé. Les Anglois mirent deſſus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contreſcarpe. Un ſergent & quinze hommes y paſſerent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres ſoldats les ſuivirent. Lorſqu'ils ſe virent à peu près cent, au bout d'une heure, ils monterent ſur la breche, aſſurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent perſonne pour la défendre. Il eſt vrai que Valaſco, averti de ce qui s'y paſſoit, accourut pour ſauver la place: mais il fut tué en arrivant; & ſa mort troublant l'eſprit aux troupes qui le ſuivoient, elles ſe rendirent à une poignée

de monde. L'oubli de mettre une ſentinelle pour obſerver les mouvemens d'un ennemi logé ſur le foſſé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'iſle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des frais de ſon expédition.

XVII. Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur eſpagnole dans le Nouveau-Monde, rendoit la paix auſſi néceſſaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Verſailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les miniſtres qui gouvernoient alors l'Angleterre, conſentoient à l'accorder : mais les conditions paroiſſoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des ſuccès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût ſon ambition, elle ne pouvoit ſe flatter de tout retenir. On ſoupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ſes conquêtes ſeptentrionales qui ne lui don-

noient que des eſpérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à ſucre, qui venoient de tomber entre ſes mains, comme la ſituation de ſes finances paroiſſoit l'exiger. L'augmentation de ſes douanes qui étoit une ſuite néceſſaire de ce ſyſtême, devenoit la meilleure caiſſe d'amortiſſement qu'on pût imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eut été ſuivi de trois autres fort conſidérables. Le premier de dépouiller une puiſſance rivale, & redoutable malgré ſes fautes, de la plus riche branche de ſon commerce. Le ſecond de la conſumer à la défenſe du Canada, colonie ruineuſe par ſa ſituation, pour une nation accoutumée à négliger ſa marine. Le troiſieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus aſſurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre qui auroit toujours eu beſoin d'appui, contre un voiſin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conſeil de George III auroit cru devoir rendre à ſes ennemis un mauvais pays du continent, & garder des iſles opulentes, il n'auroit peut-être oſé ſuivre un plan ſi judicieux. Dans les autres gouvernemens, des fautes des miniſtres

ne ſont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en puniſſent. En Angleterre, les fautes du gouvernement ſont preſque toujours celles de la nation, qui veut qu'on ſuive ſes volontés, ne fuſſent-elles que ſes caprices.

Le peuple Anglois, qui s'eſt plaint des conditions de la derniere paix, lorſqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le ſujet de ſes murmures, ſoit avant, ſoit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les ſauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloiſes. Les paiſibles cultivateurs qui les habitent, conſternés des maux qu'ils ſouffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris juſqu'en Europe. Leurs correſpondans, intéreſſés à leur procurer des ſecours prompts & conſidérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui ſaiſiſſent avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient ceſſé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des ſpectacles effrayans qu'on offroit ſans ceſſe à ſon imagination, deſiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à ſucre, contens de faire leur com-

merce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de desirer la conquête des établissemens de leurs voisins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoiqu'avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des Anglois, qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés pensoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation indifférente pour les colonies à sucre, desira vivement l'acquisition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique Septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé, qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle le forcent de renoncer, pour se livrer de préférence à des vues insensées qui croisent le bien général, qui le déshonorent s'il s'y prête, ou qui l'exposent s'il s'y refuse; à côté d'un souverain qui l'éloignera, si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir, & qui ne garantira pas sa tête, s'ils portent la fureur jusqu'à la demander; entre l'orgueil malentendu qui l'attache à sa place, & une fierté digne d'éloges qui l'attache à sa réputation; seul, retiré dans son cabinet,

délibérant ſur le parti qu'il doit prendre ; au milieu des cris & du tumulte d'une populace dont ſa maiſon eſt entourée & qui menace de l'incendier. Telle eſt l'alternative où ſe ſont trouvés & où ſe trouveront encore ceux qui conduiſent les affaires dans les états libres. Il n'y a preſque pas une ſeule circonſtance dans ce monde où le bien ne ſe trouve entre deux inconvéniens. Le courage conſiſte à s'y conformer, au haſard de ce qui peut en arriver : mais ce courage eſt-il bien commun ?

Les miniſtres qui, en Angleterre, ne peuvent ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-tems avec ſuccès contre ſa haine, tournerent donc toutes leurs vues vers l'Amérique Septentrionale, & trouverent la France & l'Eſpagne diſpoſées à adopter ce ſyſtême. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis la riviere Saint-Laurent, juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago ; elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les iſles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de ſon côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua

aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

XVIII. Le ministere Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.

Dès ce moment il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eut changé de face; & les Anglois plus libres & plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppression du Nouveau-Monde, & à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens

& fourbes ; toutes les familles ruinées par la levée des ſoldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix ; tous les hommes nés pour vivre & penſer en hommes, au lieu d'obéir & ſervir en brutes ; une multitude d'ouvriers ſans travail ; de cultivateurs ſans terre ; d'hommes éclairés ſans emploi ; des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitans juſtes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit ſurtout appellé de ces payſans du Nord, eſclaves de la nobleſſe qui ne fait que les fouler ; de ces Ruſſes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre-humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri ſans doute un grand nombre dans ces tranſmigrations par de vaſtes mers en des climats nouveaux : mais c'eût été, ſans comparaiſon, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & rafinée, qui ſacrifie tant de peuples à ſi peu d'hommes. Enfin, les Anglois ſeroient bien plus glorieuſement occupés à ſoutenir & favoriſer une ſi heureuſe révolution, qu'à ſe tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de ſapper au-dedans & au-dehors.

O ſouhait vainement juſte & humain, qui

qui ne laiſſe que des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les ſoupirs de l'homme vertueux pour la proſpérité du monde, périſſent ; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'inſenſé, ſont ſi ſouvent exaucés ou ſecondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais que produiſit le dernier embraſement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'eſpece humaine ? Il ravagea les quatre parties du monde ; il coûta à l'Europe ſeule plus d'un million de ſes habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémiſſent, & leur poſtérité gémira long-tems, ſous le poids des impôts énormes dont il fut la ſource. La nation même que la victoire ſuivit par-tout, trouva ſa ruine dans ſes triomphes. Sa dette publique qui, au commencement des troubles, ne paſſoit pas 1,617,087,060 livres, s'élevoit à la concluſion de la paix à 3,330,000,000 livres, pour leſquelles il lui falloit payer un intérêt de 111,577,490 livres.

Mais c'eſt aſſez parler de guerre. Il eſt tems de voir par quels moyens les nations qui ſe ſont partagé le grand archipel de l'Amérique, ſource de tant de querelles,

de négociations & de réflexions, ſont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, ſans exagération, comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ACAJOU, arbre des Antilles, très-dur, Page 202.
Acomat, arbre des Antilles. *Ibid.*
Agouti, arbre des Antilles extrêmement dur. *Ibid.*
Aguirre (Lopes d') homme feroce que les Eſpagnols, envoyés pour ſuivre la navigation du fleuve des Amazones, mirent à leur téte après avoir maſſacré Pedro d'Orſua. 64. Cruauté qu'il exerça ſur ſa propre fille. 65.
Albemarle, général Anglois, malgré la médiocrité de ſes talens & la faute qu'il fait d'attaquer d'abord le Fort Morro, au lieu d'aſſieger la ville, s'empare de la Havane par la faute des Eſpagnols & y trouve des richeſſes conſidérables. 326--331.
Amérique, cette partie du Monde a été nommée Indes-Occidentales, parce que, quand on la découvrit, on croyoit qu'elle tenoit aux Indes. 7. Vexations exercées dans ce pays ſur l'or & les diamans & ſur beaucoup d'autres objets. 146. 147.
Angleterre (l'), tire de grands avantages de la liberté d'écrire. 202. Commença la guerre de 1739 avec grande ſupériorité. 289.
Anglois (les), attaquent l'Amérique Eſpagnole. 237. Echouent devant San-Domingo, 237-239. S'emparent de la Jamaïque. 239. Sont trompés à Sant-Yago par le Gouverneur Eſpagnol. 239. 240. Se ſéparent des François à la guerre du prince d'Orange. 271.

Brésil (le), grande contrée de l'Amérique Méridionale, séparée des possessions Espagnoles par des lacs, des torrens & des montagnes. 5. Découverte en 1500 par Alvarez Cabral capitaine Espagnol. 5. Pourquoi nommé Brésil. 6. Le Portugal n'y envoya pendant longtems que les criminels & les femmes perdues de débauche. 8. On y fit passer ensuite les Juifs. 10. Enfin cette colonie devenant florissante on la donne à plusieurs Seigneurs Portugais. 12. Tentatives des François pour s'y établir : monument curieux de cette tentative. 33. Division actuelle de cette contrée en 9 provinces. Gouvernement civil, politique & militaire. 84. *& suiv.* Gouvernement Ecclésiastique. 87. *& suiv.* Les esclaves y possedent quelques parties de terre qu'ils cultivent les fêtes & dimanches, & trouvent le moyen d'acheter leur liberté. 89. 90. Différentes loix du Portugal qui limitent la servitude. 91. *& suiv.* Provinces & Gouvernemens Portugais dont cette contrée est composée. 95. *& suiv.* La pêche de la baleine qui y est très-abondante y étoit autrefois libre, maintenant elle est entre les mains du monopole. 111. Quantité de tabac qui sort annuellement du Brésil. 112. *& suiv.* On y trouva en 1577 & 1588 des mines d'or 127. On en trouva en 1699 à Minas Geraes, en 1726 à Goyas, & d'autres en 1735 en plusieurs endroits. 128. Maniere de les exploiter. *ibid.* Produit des impôts dans cette contrée. 146. Liaisons extérieures du Brésil. 148. *& suiv.* Presque toutes ses productions vont en Portugal. 149. Objets que la métropole donne en échange. 151. Somme pour laquelle il est sorti de l'or de cette possession Portugaise en 60 ans. 158. Tableau de cette contrée depuis 1525 ; divers états par lesquels elle a passé depuis cette époque 173 *& suiv.* Moyens de faire fleurir cette Colonie. 176. Abolir l'inquisition. 178. Et diminuer l'influence du Clergé dans les affaires publiques. 179. *& suiv.*

Brésiliens, mœurs, usages, langue de ces peuples. 15. Leur nourriture. 16. Leur religion, leur gouvernement. 17. Leur indifférence pour leur patrie. *Ibid.* La polygamie y étoit en usage. 19. Nourriture & éducation des enfans. *Ibid.* Leur maniere de recevoir les voyageurs. 20. Leurs armes pour la guerre, leur maniere de combattre. 24. 25. Traitement des prisonniers. 25.

Brouage & Michel, capitaine Flibuſtiers, s'emparent de deux vaiſſeaux Hollandois. 244.

C

CAMPÉCHE, ville de l'Amérique Eſpagnole, priſe & pillée par les Flibuſtiers. 265.

Caraïbes, inſulaires des Antilles du vent, leurs habitudes. 219. Leur figure. *Ibid.* Leur religion. 219. Leur caractere. 220. Leur bonne foi. 221. Leurs repas d'appareil. 224. Leur navigation & maniere de faire la guerre. *Ibid.* Fiers & mélancoliques, ne pouvoient ſupporter l'eſclavage. 225. Pourquoi exterminés à St. Chriſtophe. 227. concentrés à la Dominique & à St. Vincent. 229. en quel nombre. *Ibid.*

Carbet, hameau renfermant une famille Caraïbe aux Antilles du vent. 222.

Carthagene, ville de l'Amérique Eſpagnole, la plus riche & la mieux fortifiée, priſe par Pointis général François par la valeur des Flibuſtiers. 267. 268. Pillée indignement par ce général qui viole ſa capitulation. 268. La flotte de l'amiral Vernon y échoue.

Chagre (le), riviere de l'iſthme de Panama. 254.

Charles II, roi d'Eſpagne, près de mourir appelle un Bourbon au thrône d'Eſpagne. 278.

Charles VI, Empereur d'Allemagne; ſa mort allume une guerre très-vive en Europe. 290.

Chiriquita, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Chou Caraïbe, plante indigene des Antilles. 203.

Chulutequa, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Clergé, examen de la queſtion s'il vaut mieux que le Clergé ſoit riche en revenus, ou payé par ceux qui reclament ſon miniſtere. 178. *& ſuiv.*

Colomb, Chriſtophe, reconnoît les Antilles. 219.

Colonies Angloiſes, occaſionnent la guerre de 1739, 283. *& ſuiv.*

Compagnie des Indes Hollandoiſe. Raiſons politiques qui donnerent naiſſance à celle qui ſe forma en 1609. Et qui commença par l'attaque du Breſil, 36. *& ſuiv.* Les ſecours combinés de l'Eſpagne & du Portugal réduiſent les Hollandois à ſe rendre priſonniers. 38. De brillans ſuccès mettent les Hollandois en état d'attaquer de nouveau le Bréſil. 39. *& ſuiv.*

Compagnie des Indes Portugaiſe. Le commerce du Portu-

gal au Bresil ayant été établi sur une base reconnue mauvaise, en établit le monopole d'une compagnie, remede encore pire. 80 *& suiv.* Fonds de la compagnie. Sédition excitée au Bresil : les échafauds sont dressés : autre compagnie : fonds qu'elle y mit. 84.

Courbaril, arbre des Antilles, très-dur. 202.

Cromwel se joint aux François contre les Espagnols. 235. Et fait attaquer San-Domingo, 237.

Crucès, fort de l'isthme de Panama, où le Châgre cesse d'être navigable. 255.

Cuba, appartenant aux Espagnols, l'une des Antilles sous le vent. 198. ses productions. 200. Prise par les Anglois. 330.

D

DENAMBUC, capitaine François, aborde en 1625 à St. Christophe. 226.

Diamant, réflexions sur l'abus qu'en fait la beauté & sur l'éclat qu'il lui ôte. 133. Il y a des diamans de toutes les couleurs. 134. Enumération de chacune. *Ibid.* Nature du diamant. *Ibid.* Expériences qui démentent l'idée qu'on avoit anciennement que cette pierre étoit indestructible au feu. 136. Averani en fit la premiere épreuve, que d'autres essais & ceux de Mr. Darcet en 1768 confirmerent. 136. *& suiv.* Aucun des menstrues qui dissolvent les autres corps n'a d'action sur lui. 137. *& suiv.* Il n'y a pas long-temps qu'on ne connoissoit de mines de diamant qu'aux Indes Orientales. 139. Nature du terrein où on les trouve. *Ibid.* 140. Produit de ce commerce année commune. 141. On en découvrit une mine au Brésil en 1728, & la recherche fut si heureuse qu'on en apporta en Europe 1146 onces en une fois, 167. *& suiv.* Il s'en trouva un dans les mines de l'Indostan qui pesoit tout taillé 193 Karats. Catherine Impératrice de Russie l'a reçu pour sa fête des mains de Mr. Orlof, qui l'a payé 2 millions cinq cent mille livres. 141. Précautions qu'on prend avant de les apporter en Europe pour assurer le droit dû au Gouvernement. 142. Produit annuel de ce commerce. 144. Au Bresil on les trouve souvent dans les rivieres, mais dans l'Inde c'est dans les mines. 144. 145.

Dominique (la), une des Antilles, où en 1660 furent concentrés les Caraibes. 229. Cédée par la cour de France aux Anglois.

Ducaſſe, gouverneur de St. Domingue, ami des Flibuſtiers. 267. Parle en leur faveur contre Pointis. 268.

E

ESPAGNOLS, démêlés de la cour d'Eſpagne avec celle de Portugal, rélativement aux colonies ſur le bord du fleuve des Amazones. 75. Un traité fait en 1681 les met d'accord. 76. La guerre recommence en 1705. *Ibid.* Tout ſe pacifie par le traité d'Utrecht. *Ibid.* Troubles qui ſurviennent. 76. *& ſuiv.* Traités de 1777 & 1778, 80. Repouſſent les Anglois à St. Domingue. 238. 239. Comment y ſont traités par l'Olonois capitaine Flibuſtier. 251: Et par Morgan autre capitaine Flibuſtier. 256. Leur vengeance contre les Flibuſtiers. 262. 263. Qui battent huit cent des leurs & prennent Campêche. 265. Perdent Carthagene par capitulation & ſes immenſes richeſſes par trahiſon de Pointis général François. 267. Firent de grandes fautes au ſiege de la Havane, 327.

Eſparza, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Eſprit national, reflexions philoſophiques ſur ce ſentiment. 1.

F

FERNAMBUC, diſtrict du gouvernement de Maragnan, appartenant aux Portugais dans le Breſil. 103. Le principal commerce de cet endroit conſiſte en bois du même nom. 105. Population de cet endroit. *Ibid. & ſuiv.*

Flibuſtiers (les), corſaires Anglois & François, chaſſent les Eſpagnols de la Tortue, l'une des Antilles. 241. Leur hardieſſe & maniere de combattre. *Ibid.* N'attaquoient que les vaiſſeaux qui retournoient en Europe. 242. L'un deux, Pierre Legrand s'empare du vice amiral des Gallions. *Ibid.* Et de deux vaiſſeaux de guerre Eſpagnols. 244. Exemples de leur bravoure. *Ibid.* 245. Leur maniere de partager le butin. 245. 246. Leurs excès. 246. *& ſuiv.* Prennent Maracaïbo & brulent Gibraltar. 252. Prennent & pillent la Vera-Cruz. 258. *& ſuiv.* Surprennent ou forcent un grand nombre de villes de l'Amérique Eſpagnole. 261. Vengeance des Eſpagnols contre leurs morts. 263. S'emparent de Campêche & la pillent. 265. Carthagene. 267. Sont traités

injuſtement par lui. 268. S'en vangent ſur Carthagene. 268. *& ſuiv.* Tombent dans le milieu d'une flotte Angloiſe & Hollandoiſe, perdent la plûpart de leurs bâtimens & ſe ſéparent. 271. Diſſertation ſur leur origine & leur ſuccès. 273. *& ſuiv.*

Floride (la), province de l'Amérique Septentrionale, appartenant aux Eſpagnols, ſes productions. 200.

Fort-Louis, fortereſſe de la Guadeloupe, à la Grande-Terre, priſe en 1759 par les Anglois. 311. 312.

François, brulent un jour de St. Louis pour un million de bois de Campêche. 265. Trop légers pour être politiques. 292.

G

GEORGE II. roi d'Angleterre, ſon conſeil dans la guerre, de 1755, haï & mépriſé de toute l'Europe. 302.

Godefroy, capitaine Flibuſtier François, fameux par ſes exploits. 258.

Gouvernement; réflexions philoſophiques ſur l'injuſtice de la cenſure des peuples contre les miniſtres. 93.

Grande-Terre, quartier de la Guadeloupe. 312.

Grammont, capitaine des Flibuſtiers François, fameux par ſes exploits 258. Son origine, ſes mœurs. 264.

Grenade, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Grenade (la), une des Antilles, appartenant aux François. 229. 198. Cédée aux Anglois à la paix de 1763, 386.

Gronier, capitaine Flibuſtier, François, 299. Sa réponſe pour un paſſage. 261.

Guadeloupe (la), une des Antilles, aſſurée par le traité de Janvier 1660, aux François 228.

Guayaquil, ville de l'Amérique Eſpagnole. 262.

H

HAVANE (la), dans l'Ile de Cuba aſſiegée par Albemarle général Anglois. 325. *& ſuiv.* Défendue par Valaſco 329. Immenſes richeſſes trouvées par les Anglois après ſa reddition. 330.

Hayti. V. St. Domingue.

Hidalgos, par erreur *Fildagos*, nom donné au Breſil aux perſonnes de la haute nobleſſe. 87.

Hollandois, après avoir été d'abord repouſſés & enſuite vainqueurs dans le Bréſil, ils en entreprennent la conquete entiere en 1637, ſous le commandement de Maurice de Naſſau, & ſoumettent les Portugais commandés ſucceſſivement par leurs meilleurs généraux. 40. 41. Ils en ſont chaſſés par les Portugais révoltés ayant à leur tête Jean Fernandes de Viera. 54. *& ſuiv.* Après bien des pertes ils évacuent le 28 Janvier 1654 le Breſil par capitulation. 57. aſſurent l'entiere propriété au Portugal. 58.

Hoſpitalité; reflexions ſur cette vertu ſociale. 20. *& ſuiv.*

I

IGNAME, plante des Antilles. 203.

Isle (l') royale, de l'Amérique-Septentrionale, aux François, priſe par les Anglois & rendue à la paix. 291.

J

JAMAÏQUE (la), une des Antilles, appartenant aux Anglois. 239. Qui y prennent Sant Yago aux Eſpagnols 239. Et en achevent la conquête. 240.

Jéſuites, Miſſionnaires, douceur par laquelle ils s'inſinuent chez les Sauvages du Breſil. 27. *& ſuiv.* Reproches à leur ſociété de n'avoir pas employé pour leur gloire les mêmes moyens que pour leur agrandiſſement. 29. *& ſuiv.*

Jonqué, capitaine flibuſtier, François. 243.

Juifs, furent obligés de ſe réfugier en Portugal lorſque les Romains les diſperſerent. Hiſtoire abrégée de leur établiſſement en Portugal. 10. 11. Bordeaux, Anvers & Hambourg. 11.

L

LAURENT *de Graff*, Hollandois, fameux capitaine flibuſtier. 243. 258.

Léon, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Liane, plante paraſite des Antilles. 201. Ne croît point parmi les arbres fruitiers. 205.

Lonck (Henri), amiral Hollandois, ſe préſente au Bréſil, & y remporte pluſieurs victoires ſur les Eſpagnols. 40.

Louis XIV, créa d'abord une marine formidable, mais accablé d'ennemis, & forcé d'avoir de nombreuſes troupes ſur pié, il la laiſſa dépérir. 279.

M

MANGENILIER, arbre des Antilles très-dur. 202.
Manuel Montiano, général Eſpagnol, défend vaillamment le fort St. Auguſtin dans la Floride. 291. 292.
Mapou, arbre des Antilles. 202.
Maracaïbo, golfe ou lac auquel aboutit la chaîne des Antilles. 193.
Maracaïbo, ville de l'Amérique-Méridionale. 252. Son commerce. *Ibid.* & 253.
Maragnan, gouvernement Portugais au Bréſil. Les Portugais y aborderent en 1535, mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparerent en 1612, les Hollandois en 1641, & en 1644 les Portugais le reprennent. Productions de cette contrée. 100 & *ſuiv.* Sa population : 103.
Maragnon, fleuve des Indes Occidentales, nommé depuis Amazone. 60.
Marguerite, (la), une des Antilles. 99. Ses productions. *Ibid.*
Martinique (la), une des Antilles, aſſurée en 1660 à la France par un traité. 229.
Mexique, royaume de l'Amérique-Septentrionale, appartenant aux Eſpagnols, pouvoit être conquis par les Anglois à l'époque du traité d'Aix-la-Chapelle, puiſqu'ils étoient maîtres du golfe. 386.
Michel, capitaine flibuſtier, s'empare, ſecondé par Brouage autre capitaine, de deux vaiſſeaux Hollandois. 244.
Miſſiſſipi, fleuve de l'Amérique-Septentrionale. 386.
Mines. Juriſprudence concernant leur découverte & leur partage. Produit que rapportent au Portugal celles du Bréſil. 129. 130.
Miſſionnaire. Réflexions ſur l'eſprit qui peut faire embraſſer cet état pénible. 68. & *ſuiv.* Nombre des ſauvages des bords de l'Amérique civiliſés depuis 1637 juſqu'en 1766. par les miſſionnaires. 70. 71.
Moines. On en compte au Bréſil, dans Rio-Janeiro & à Bahia 22 maiſons ; il n'y en a pas de religieuſes. 89.
Monckton, général Anglois, prend poſſeſſion le 13 février

1762 de la Martinique, où il étoit arrivé le 16 Janvier sur 18 vaisseaux de ligne, commandés par l'amiral Rodney. 139.
Montauban, capitaine Flibustier François, donne un exemple célebre de grandeur d'ame. 275. 276.
Montbars, fameux capitaine flibustier François. 248. Ses expéditions. 75 *& suiv.* Pourquoi surnommé l'Exterminateur. 250.
Montserrat, l'une des Antilles appartenant aux Anglois. 229.
Morgan, capitaine flibustier, Anglois, s'empare de Porto-Belo. 253. Et de Panama. 254. Ses amours. 257. Enleve le butin à ses camarades avant qu'il fut partagé, & se sauve à la Jamaique. 257.
Morro, citadelle de la Havane, dont le siege fait par Albemarle général Anglois coûte la vie à un grand nombre d'hommes. 327.
Mucmeluna, ville de l'Amérique Espagnole. 261.

N

NICOYA, ville de l'Amérique Espagnole. 261.
Nieves, isle d'Amérique, une des Antilles. 229.
Nouvelle Ségovie, ville de l'Amérique Espagnole. 261.

O

OGLETHORPE, général Anglois, leve le siege de St. Augustin dans la Floride. 292.
Olonois (l'), chef Flibustier. 251. Actes de sa férocité. Sa lettre au gouverneur de la Havane. *Ibid.*
Or. Ses proportions à l'argent dans différentes parties des Indes. Rapports que ces métaux ont eu dans l'antiquité en Europe & qu'ils ont maintenant. 130. *& suiv.*
Orsua (Pedro d') envoyé en 1560 par le vice-roi Espagnol au Nouveau-Monde, pour reconnoître le cours du fleuve des Amazones. Il est assassiné par les siens. 64.
Ouragan, (l'), phénomene fréquent aux Antilles. 214. Ses ravages. 215. Son utilité. *Ibid.* Ses pronostics. *Ibid.* D'où il provient. 217.

P

PALMISTE, arbre des Antilles, très-dur. 202.
Panama, ville d'Amérique prise par Morgan capitaine des flibustiers. 254. Est brûlée. 257.
Para. Gouvernement Portugais au Brésil. Son étendue. 96. 97.
Patate, plante des Antilles. 203.
Paulistes, ramas de brigands & de criminels envoyés de Portugal dans la province de St. Paul au Brésil. 121. *& suiv.* Après bien des courses & des cruautés, ils reconnoissent le gouvernement Portugais. 124.
Penn amiral Anglois échoue devant San-Domingo. 237. Comment. 238.
Pierre Legrand, capitaine flibustier François. Sa hardiesse. 242.
Pinçon (Vincent) l'un des compagnons de Christophe Colomb, découvre en 1500 l'embouchure de la riviere des Amazones. 60.
Pitt (Guillaume), ministre d'Angleterre, homme éloquent, d'un caractere entreprenant & ferme. 306. Seul auteur du succès des armes Angloises contre les isles Françoises & Espagnoles. 309. 310. Sa retraite du gouvernement. 363. Idées de son administration. 366, 367. Comment il refuse des propositions de paix. 371. Moyens employés par ses jaloux pour occasionner sa disgrace. 323.
Pockok, amiral Anglois, arrive à la Havane le 6 Juillet 1762 par le canal de Bahama. 325.
Pointis, chef d'escadre Françoise, s'empare de Carthagene secondé par des flibustiers. 267. 268. Son injustice à leur égard. 268.
Porto-Belo, ville de l'Amérique Espagnole, prise par Morgan capitaine flibustier Anglois. 253. Détruite par l'amiral Vernon. 290.
Porto-Rico, une des Antilles, appartenant aux Espagnols. 199.
Portugal (le), après la conspiration de 1640, qui ôta ce royaume à Philippe IV roi d'Espagne, & qui avoit été fomentée par l'Espagne même, son nouveau roi fait alliance avec toutes les puissances de l'Europe contre les Espagnols. 51. 52. Les Portugais restés au Brésil se révoltent contre les Hollandois, & un particulier nom-

mé Jean Fernandez de Viera ſe met à leur tête. 54. Suites de cette affaire. 55. *& ſuiv.* Les établiſſemens éloignés du Portugal ſont déchus de leur ancienne ſplendeur. Événement qui en fut l'époque. 151. 152. Une faute commiſe par la France releve un peu l'induſtrie Portugaiſe. 153. L'Angleterre ſurprend à la cour de Portugal un traité avantageux à elle ſeule. 155. Calcul des avantages de ce traité. 157. Le Portugal condamné à l'inaction, tous les arts y ſont anéantis. 160. Reſſources qui lui reſtent à embraſſer. 161. 162. Par des événemens inattendus, l'Angleterre n'a pas fait avec le Portugal depuis 1762 un auſſi fort commerce qu'auparavant. 163. Faute commiſe en Portugal en y arrachant les vignes. 167. La culture du blé doit y être ranimée. 168. *& ſuiv.* Foibleſſe de la marine Portugaiſe. 171. L'inſtitution publique a beſoin d'être réformée en Portugal. 181. La crainte de ſe brouiller avec l'Angleterre ne doit pas retarder les réformes que les vices actuels de l'adminiſtration Portugaiſe exigent. 182 *& ſuiv.* Il ſemble que le Portugal ne ſauroit ſortir de l'engourdiſſement où il eſt tombé. 184. *& ſuiv.*

Portugais (les) ont pour l'Eſpagne une haine nationale très-active : cependant ils en ont emprunté beaucoup d'uſages ; entr'autres l'inquiſition. 9. Ils perdent & reprennent ſucceſſivement le Bréſil, qui leur eſt enfin cédé en 1661 par un traité. 57. Établiſſement qu'ils forment ſur l'Amazone. 59.

Pueblo-nuevo, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Pueblo-viejo, ville de l'Amérique Eſpagnole. *Ibid.*

R

RAZ *de marée*, phénomene annuel aux Antilles. 213.

Religieuſes. On n'a jamais permis au Bréſil l'établiſſement d'aucun couvent de filles. 88.

Roulego, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Richeſſes, pourquoi les hommes en ont toujours affecté l'étalage. 133.

Rio-Janeiro. Deſcription de ce gouvernement du Bréſil au pouvoir des Portugais. 114. Productions de cette contrée. 117. C'eſt la capitale du Breſil, & le ſéjour du vice-roi. 116. Elle fut découverte en 1525 par Diaz de Solis, & quelques François y formerent des établiſſemens la même année. *Ibid.* Galanterie des femmes,

beauté de la ville. 117. *& suiv.* En 1711 Du Guai Trouin s'en rendit maître. 118. 119.

S

SAIBRO, nom qu'on donne au Bréſil à une couche de terre blonneuſe qui avertit de ne pas creuſer une mine plus avant. 129.
Saint-Auguſtin, fort de la Floride. 291.
Sainte Catherine, une des Antilles où les Eſpagnols confinoient leurs malfaiteurs. 254.
Saint-Chriſtophe, une des Antilles. 230.
Saint-Laurent, fleuve de l'Amérique-Septentrionale. 386.
Sainte-Lucie, une des Antilles, appartenant aux Anglois. 334. Cédée par la paix de 1763 aux François. *Ibid.*
Saint-Paul, gouvernement du Bréſil, au pouvoir des Portugais. 122. Voyez *Pauliſtes.* Population actuelle de cette contrée. Ses productions. 125.
Saint-Vincent, une des Antilles, appartenant aux François. 198. Les Caraibes y furent concentrés. 229. Cédée aux Anglois par la paix d'Aix-la-Chapelle. 334.
Sant-Jago de la Vega, capitale de la Jamaique, aſſiégée par les Anglois. 239. Son gouverneur la leur abandonne après avoir tout emporté. 240.
Sauvages. Exemple frappant du pouvoir que la généroſité peut acquérir ſur eux. 31. Monument de la philoſophie qu'on peut trouver chez eux. 33. *& ſuiv.*
Seppo, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.
Sociétés. Réflexions philoſophiques ſur les grandes ſociétés. 13. 14.
Souza (Thomas de) commandant envoye en 1549 au Breſil par les Portugais. 27. 28.

T

TABAGO, une des Antilles, appartenant aux François. 198. Ses productions. 199. 200. Cédée aux Anglois par le traité de 1763. 334.
Técountepu, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.
Trinité (la), une des Antilles. Ses productions. 199.

V

VALASCO, commandant Eſpagnol à la Havane. 329. Fut tué en accourant pour la défendre. *Ibid.*

Vand-Horn, d'Oſtende, capitaine flibuſtier intrépide. 258.

Venables, général Anglois, échoue devant San-Domingo. 237. Pourquoi. 238.

Venezuela, baye de l'Amérique-Méridionale fortifiée. 252.

Vera-Cruz, ville de l'Amérique Eſpagnole, priſe par les flibuſtiers & pillée. 258. *& ſuiv.*

Vernon, amiral Anglois, détruit Porto-Belo. 290. Echoue devant Carthagene. *Ibid.*

Vieira, jéſuite Portugais prononce au Bréſil un diſcours très-éloquent & ſingulier ſur la conquête que venoient d'en faire les Hollandois. 41. *& ſuiv.*

Viera (Jean Fernandez de), Portugais d'une naiſſance obſcure qui fait au Bréſil contre les Hollandois des actes d'une valeur incroyable. 54. *& ſuiv.*

Villia, ville de l'Amérique Eſpagnole. 261.

Voyages. Réflexions philoſophiques ſur la paſſion de voyager. 22.

Utrecht (paix d'). Suites heureuſes de cet événement. 282.

W

WALPOLE (Robert), miniſtre Anglois d'un eſprit pacifique. 286. Craignoit les embarras. 289.

Warner, capitaine Anglois, aborde en 1625 à Saint-Chriſtophe. 226.

Fin de la Table des matieres du Tome cinquieme.

VAI 1537346

142 a 32